



HAL
open science

Auguste Théodore, baron de Girardot (1815-1883), antiquaire de province. Sa collection et ses publications

Anna Andruszkiewicz

► To cite this version:

Anna Andruszkiewicz. Auguste Théodore, baron de Girardot (1815-1883), antiquaire de province. Sa collection et ses publications . Art et histoire de l'art. 2014. dumas-01547382

HAL Id: dumas-01547382

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01547382>

Submitted on 26 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Anna Andruszkiewicz

**Auguste Théodore, baron de Girardot
(1815-1883), antiquaire de province.
Sa collection et ses publications**



Mémoire de recherche
2^{ème} année de 2^{ème} cycle

présenté sous la direction
de M^{me} Béatrice de Chancel-Bardelot

Septembre 2014

SOMMAIRE

AVANT PROPOS.....	6
INTRODUCTION	10
BIOGRAPHIE D’UN ANTIQUAIRE DE PROVINCE.....	14
La famille et la jeunesse – 1815-1839.....	14
La carrière administrative – 1839-1871	16
La retraite – 1871-1883	21
Girardot en tant qu’antiquaire de province – les approches vers le patrimoine local	23
Les travaux archivistiques	25
Découverte des monuments historiques.....	27
Archéologie locale	29
LA COLLECTION DU BARON DE GIRARDOT	34
Sources	38
Principes et contraintes de l’étude de la collection de Girardot.....	40
Reconstitution du contenu de la collection de Girardot.....	43
Documents historiques et autographes.....	43
Objets archéologiques.....	46
Objets gallo-romains – l’ancienne nécropole de Séraucourt	47
Découverte de la rue de Dun	48
Objets archéologiques divers	49
Objets préhistoriques	50
Objets d’art	50
Oeuvres d’amis-artistes	50
Objets liés à la production artistique - calques	52
Curiosités historiques.....	55
Voies d’acquisition	57
La situation économique de la famille Girardot.....	59
Fouilles archéologiques, trouvailles fortuites et brocanteurs	60
Recherches sur le terrain – silex taillés de Girolles	65
Circulation des objets entre les collectionneurs	68
Du lieu privé à la communication publique – le rôle social de la collection	79
Les expositions locales	80
Histoire du travail de l’homme - la collection de Girardot à l’Exposition Universelle de 1867.....	86
La collection en tant que source des savoirs : les envois aux sociétés savantes et aux musées	91
La désintégration de la collection	95
Vente des autographes et des documents historiques du cabinet du baron de Girardot	96
Le testament du baron de Girardot.....	96
Entrée de la collection dans les musées	98
Publications du baron de Girardot.....	102
Rôle d’historien selon Girardot.....	103
Centres d’intérêt du baron de Girardot.....	105
Recueils des documents historiques.....	105
Patrimoine local	106
Articles biographiques	108
Archéologie locale	110
Ouvrages lithographiés – Girardot en tant que dessinateur-amateur	112
Conditions des publications – la distribution et le réseau des contacts	115

CONCLUSION	119
SOURCES.....	121
Sources manuscrites	121
Sources imprimées	127
BIBLIOGRAPHIE.....	129

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier ma directrice de recherche, Madame Béatrice de Chancel-Bardelot, conservatrice au Musée de Cluny, pour sa disponibilité, ses conseils méthodologiques indispensables, son soutien constant et, enfin et surtout, pour m'avoir donné la possibilité de continuer une recherche entamée lors de mon Master 1, ce qui m'a permis d'approfondir au mieux le sujet traité.

En outre, je voudrais adresser un remerciement particulier à Monsieur Patrick Auger, assistant de conservation au Musée du Berry, pour m'avoir montré les objets de la collection du baron de Girardot, ainsi que pour m'avoir donné l'accès à la documentation relative aux fonds de Girardot.

Je tiens également à remercier Monsieur Robert Tranchida, responsable de la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges, ainsi que tout le personnel de cette institution, qui m'a permis de consulter les « papiers de Girardot » dans des conditions très favorables au cours de mes nombreuses visites.

Pour les renseignements sur les objets d'art donnés par Girardot au Musée Girodet à Montargis, ma gratitude va à Madame Pascale Gardès, conservatrice.

Pour les renseignements sur les objets de la collection de Girardot conservés au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, j'aimerais remercier Madame Hélène Chew, conservatrice en chef chargée des collections gallo-romaines, et Monsieur Laurent Olivier, conservateur chargé des collections des Âges du fer.

Je suis très reconnaissante à Madame Raphaëlle Drouhin, chargée de la Documentation des Musées d'Orléans, pour m'avoir signalé un dessin attribué à Girardot, conservé dans la collection du Musée des Beaux-Arts, ainsi que pour m'avoir envoyé une publication intéressante sur Henri de Triqueti.

Aussi, ma reconnaissance va à Madame Nicole Lemoine, responsable du Centre de Documentation du Musée Dobrée à Nantes, qui m'a permis de consulter la documentation relative aux dons du baron dans ce Musée, malgré des conditions difficiles, dues au déménagement.

Jean-François Caraës, conservateur en chef aux Archives départementales de la Loire-Atlantique et Président de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Atlantique, m'a

fourni l'accès aux documents concernant l'activité de la Société dans la deuxième moitié du XIX^e siècle – sans son aide précieux, cela n'aurait pas été possible.

J'aimerais aussi adresser des remerciements à Françoise Berretrot, responsable du pôle conservation du Musée de Bretagne à Rennes, pour m'avoir aidée à retracer les objets envoyés par Girardot à cette institution.

Pour ses conseils bibliographiques concernant le développement de l'archéologie au cours du XIX^e siècle, je voudrais remercier Monsieur Jean-Louis Brunaux, chercheur au CNRS.

J'aimerais également adresser des remerciements à Anne-Clothilde Dumargne, François Nachin, à Sara Moretti et à Chiara Manente pour la relecture de mon texte.

Enfin, un remerciement particulier à Anil Murani, pour sa patience infinie.

Avant propos

Ce mémoire constitue le second volet de notre recherche sur Auguste Théodore, baron de Girardot, entamée pendant notre étude de Master 1, qui s'intitulait *Auguste Théodore, baron de Girardot (1815-1883). Archéologue, administrateur, collectionneur*. Malgré le titre, au vu de l'abondance des sources et des possibilités d'approfondissement que nous avons retracées au cours du travail, notre premier mémoire a finalement été focalisé surtout sur la recherche biographique, ayant pour but d'établir les faits essentiels et de vérifier les informations contradictoires apportées par les sources de l'époque¹ sur ses contributions en faveur du patrimoine local, en tant que fonctionnaire public, ainsi que ses contacts avec les sociétés savantes. Notre recherche avait un but principalement documentaire, nous avons déterminé les fonds d'archives les plus importants concernant Girardot, ou du moins nous avons cru le faire, afin d'éclairer les étapes de la vie de ce personnage et ses contributions principales à la découverte du patrimoine au XIXe siècle. Notre étude, qui analysait chronologiquement les différentes contributions du baron, n'offrait toutefois pas de tentative de problématiser et d'insérer ses actions dans un contexte plus large. Enfin, le sujet de la collection avait été décrit seulement de manière synthétique, en soulignant la nécessité de poursuivre la recherche, tandis que les publications de Girardot n'avaient pas été prises en considération au cours de notre recherche.

Notre étude de l'année dernière constitue pour nous un point de départ, car les sources découvertes alors ont été à la base de la recherche sur la collection du baron. En outre, nous osons dire que cette recherche préliminaire, en révélant les sources permettant une étude approfondie de la collection, a été indispensable pour mesurer l'ampleur de la collection qui n'est d'ailleurs plus conservée dans son ensemble.

Cette année, nous avons continué les recherches archivistiques. Les sources concernant le baron, et en conséquence également celles sur la collection, sont très dispersées. La carrière de Girardot et sa vie privée ont été liées à plusieurs lieux – Paris, Bourges, Montargis, Nantes et Ferrières-en-Gâtinais. De plus, il a été membre non-résident de nombreuses sociétés savantes,

¹ Nous avons commencé notre recherche archivistique après la lecture de deux notices biographiques : *Annuaire de l'Institut des provinces et des congrès scientifiques*, t. 14, 1862, p. 558-561, et E. MICHEL, «Le baron A. Th. de Girardot, archéologue, sa vie, son œuvre», *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, t. 1, 1883, p.129-152, ce qui nous a aidé à établir la liste des archives et des institutions où le dépouillement des fonds était nécessaire.

ce qui a encore élargi la liste des archives où les pièces liées aux différents aspects de sa vie peuvent être conservées. La situation ne change pas pour l'étude de sa collection. Les différentes parties de la collection se trouvent aujourd'hui retrouvables dans des institutions diverses. Le Musée du Berry à Bourges conserve la majeure partie des objets réunis par le baron, mais les autres pièces moins nombreuses sont dispersées parmi d'autres institutions : le Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, le Musée Girodet à Montargis, le Musée Dobrée à Nantes, le Musée de Bretagne à Rennes. La collection n'est pas conservée dans son ensemble, et comme notre recherche de l'année dernière l'a démontré, plusieurs sources importantes pour sa reconstitution pourraient être conservées hors des centres de documentation muséale.

En conséquence, nous avons effectué dans le cadre de nos recherches plusieurs voyages. En premier lieu, nous sommes allés à Nantes – où nous n'avions pas pu effectuer de dépouillement l'an dernier – pour visiter les Archives départementales de la Loire-Atlantique et pour le centre de documentation du Musée Dobrée. Malheureusement, le Musée étant en cours de déménagement et d'un récolement, nous avons eu seulement l'occasion de consulter la documentation contenue dans la base de données. En plus, nous n'avons pas eu la possibilité de consulter les lettres de Girardot à Fortuné Parenteau, conservateur de ce Musée, puisqu'elles n'ont pas été retrouvées au cours du récolement².

Nous sommes aussi retournés aux archives et dans les institutions où nous avons déjà travaillé. Nous avons d'abord fait des recherches aux Archives Nationales à Pierrefitte-sur-Seine, où nous avons retrouvé un dossier personnel de Girardot dans les fonds du Ministère de l'Intérieur, contenant les documents recueillis pendant sa carrière dans l'administration publique, ce qui nous a permis d'approfondir cette partie de notre recherche surtout en ce qui concerne sa position dans l'administration et la situation financière de la famille du baron. Les informations étaient également indispensables pour l'étude sur sa figure de collectionneur. Dans la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges, nous avons retrouvé les papiers privés de Girardot : une source inestimable pour l'étude de la collection et de ses publications, que nous avons eu l'occasion dépouiller pendant quatre visites dans cette institution.

Enfin, nous avons sollicité des personnes travaillant dans les musées et les institutions diverses, dont les champs de compétence recoupaient les multiples facettes de la collection Girardot. Afin de consulter la documentation et de voir certains objets de la collection du

² Il s'agit de la correspondance des années 1860 (Nantes, Musée Dobrée, aut529 ; aut2454-aut2457). Il est possible que ces pièces puissent encore être retrouvées au cours des phases finales du récolement.

Musée du Berry, nous avons effectué encore trois visites à Bourges. Grâce aux Archives des musées de France nous avons retrouvé la partie de la collection conservée au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye. Le personnel du Musée Girodet de Montargis, du Musée des Beaux-arts d'Orléans, du Musée de Bretagne de Rennes nous a beaucoup aidés en nous fournissant des renseignements supplémentaires par correspondance.

Du point de vue de la méthode, étant donné que l'étude globale de la collection n'existait pas encore et que la collection n'a pas été conservée dans son ensemble, nous avons commencé par établir son contenu présumé, afin de donner un aperçu global de la collection. Notre étude s'est appuyée sur les sources produites à l'époque et, quand cela a été possible, sur les objets conservés jusqu'à aujourd'hui. Il doit être souligné que ces objets constituent pour nous une source pour l'étude de la collection, et non pas un objet d'étude indépendant. Ils nous intéressent surtout comme étant les éléments d'un ensemble plus large. Les mises en doute de l'attribution, de même que les changements de datation, n'ont jamais été le principe de cette recherche.

En ce qui concerne les parties disparues, nous avons cherché à exploiter le moindre document qui aurait pu fournir des informations sur les objets. Notre étude du contexte, des voies d'acquisition, des expositions organisées à l'époque, constitue, en quelque sorte, un effet secondaire de cette recherche sur le contenu. Les sources manuscrites et imprimées, à côté des informations sur les objets, nous ont permis d'approfondir également les autres problèmes touchant à la collection de Girardot, et de la voir dans un contexte plus large, encadrée par les autres pratiques du collectionneur.

La partie de notre recherche sur les publications a été consacrée en premier lieu à l'établissement de la bibliographie complète du baron. Il existait déjà deux listes de publications du baron. La première, datant des années 1850 et donc forcément incomplète, a été imprimée et conservée parmi les papiers de Girardot dans les fonds de la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges. La deuxième, provenant de la notice publiée après la mort du baron par Edmond Michel, est imprécise et contient plusieurs fautes et lacunes. Finalement, afin de vérifier les informations et d'éliminer les lacunes, à côté des recherches dans les bases de données des bibliothèques traditionnelles et numériques, nous avons consulté les bulletins des sociétés savantes avec lesquelles Girardot a coopéré ou avec lesquelles il aurait pu coopérer. Enfin, pour avoir une vérification ultime, surtout pour ce qui concerne les ouvrages non datés, nous avons consulté la *Bibliographie de la France / Journal Général de l'Imprimerie et de la Librairie*. Dans notre analyse des publications du baron, nous nous appuyons surtout sur les

observations de son œuvre écrite et sur les relations de ses contributions en faveur du patrimoine ainsi que sur sa collection. Nous croyons que les parties précédentes de notre mémoire permettent de contextualiser les intérêts que Girardot a manifesté aussi dans ses publications. Notre travail, toujours concentré sur l'histoire de la découverte et de la conservation du patrimoine, à l'exception de plusieurs remarques plus générales, ne s'étend pas à l'analyse de l'œuvre écrite de Girardot dans le contexte plus large de l'historiographie du XIXe siècle.

Introduction

Le milieu des antiquaires de province au XIXe et leur action vers la découverte du patrimoine, par la conservation des traces du passé et par la production du récit historique constitue un sujet vaste et diversifié. Nous pouvons oser la même constatation en évoquant la question des collections à cette époque : l'historiographie concernant la problématique du collectionnisme est certes immense, mais dans le contexte local, les études ne sont pas nombreuses et celles qui existent ne fournissent qu'un approfondissement ponctuel³.

Le sujet de notre mémoire, la collection et les publications du baron de Girardot touche ces deux domaines. En parlant de collection, nous devons aborder le sujet du collectionnisme à l'époque. En réfléchissant sur les publications, nous ne pouvons pas oublier le contexte riche de la production du récit historique au XIXe siècle, surtout par le réseau de sociétés savantes de Paris et de province, à l'activité desquelles notre personnage a contribué pendant presque 40 années de sa vie. Mais ce qui, selon nous, a rendu cette étude particulièrement intéressante, c'est la possibilité de voir ces deux domaines de l'activité du baron ensemble. La recherche sur les publications est indispensable pour étudier la collection de Girardot, et la collection a joué un rôle important pour les publications et pour les pratiques sociales du baron, en s'encadrant dans ses contributions aux sociétés savantes.

La collection du baron est un recueil sans chef-d'œuvre, sans pièce célèbre. Son ouvrage historique constitue une source pour le chercheur jusqu'à aujourd'hui, mais davantage par ses valeurs documentaires que pour la réflexion de Girardot en tant qu'historien. Malgré cela, ces deux ensembles, naturellement séparés, donnent selon nous un résultat curieux, qui permet de réfléchir sur les pratiques de collectionneur-historien, ses contributions à la circulation des savoirs ainsi que sur le contexte plus large de la mise en valeur de certains types du patrimoine et des approches vers le passé, qui étaient l'invention du XIXe siècle.

Dominique Poulot indique trois perspectives possibles vers l'étude de collection. La majeure partie des études du collectionnisme qui relève de l'histoire de l'art, vise à reconstruire de manière détaillée la conduite du collectionneur et son résultat, en mettant l'accent sur le

³ Les bibliographies actuelles concernant ces sujets se trouvent dans J.-J. LUCAS, *Collectionneurs en province : Ouest-Atlantique (1870-1953)*, Rennes, 2012, p. 209-226 ; O. PARSIS-BARUBÉ, *La province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, 2011, p. 433-444.

contenu de sa collection, son étendue et sa spécificité. Une seconde perspective, davantage répandue parmi les historiens, insiste sur les fonctions des collections, leur rôle dans la construction des savoirs, dans l'élaboration d'un héritage culturel, en particulier d'un patrimoine national, pour mettre au jour les stratégies et les articulations de savoir liées à la création de collections⁴. La troisième perspective aborde le collectionnisme de manière théorique.

Dans notre étude de la collection de Girardot nous voulons dans la mesure du possible mélanger l'analyse approfondie du contenu de la collection, avec l'étude de contexte dans lequel la collection de Girardot pouvait se développer. Nous voulons retracer les voies d'acquisition, les possibilités de situer la collection dans les pratiques sociales d'un antiquaire, ses usages pour les recherches historiques. Poulot indique encore que « l'exercice du collectionnisme se joue dans l'espace à la fois de sociabilité et de science. [...] La communication en séance, l'élaboration d'expertises plus ou moins formelles, la capacité de nourrir les débats des curiosités [...] sont autant de moment d'affirmation parmi d'autres de collectionneur dans les enceintes savantes ou assimilées »⁵. Nous voulons essayer de traiter la collection de Girardot comme une sorte d'étude de cas pour observer cet « exercice du collectionnisme ».

Nous voulons étudier les activités du baron de Girardot, antiquaire de province et fonctionnaire public, en tant que collectionneur et historien. Nous voulons montrer ses tentatives en faveur du patrimoine dans le contexte de l'époque, ainsi que dans le contexte des autres aspects de son activité liés à l'étude et à la gestion du patrimoine.

En conséquence, notre mémoire est structuré selon trois axes. En premier lieu, nous voulons présenter la version synthétique de la biographie du baron, ce qui est indispensable pour la cohérence de notre travail – nous supposons qu'il existe une relation entre les obligations professionnelles du baron et ses passions personnelles, manifestées dans sa collection et dans ses publications. En même temps, la synthèse de la biographie nous permet de vérifier et d'enrichir les informations recueillies au cours de la recherche de l'année dernière, en insérant des éléments nouveaux. Les sources découvertes cette année permettent de donner une vision plus complète de la carrière de Girardot dans l'administration publique ainsi que de obligations professionnelles liées à la gestion et à la conservation du patrimoine. Le premier volet de ce chapitre est consacré aux informations de base sur la biographie, la carrière

⁴ D. POULOT, « L'histoire des collections entre l'histoire de l'art et l'histoire », dans M. PRETI-HAMARD, P. SÉNÉCHAL [dir.], *Collections et marché d'art en France, 1789-1848*, Rennes, 2005, p. 432-433.

⁵ *Ibidem*, p. 438.

et la famille de Girardot. Le deuxième volet est un approfondissement problématisé des tâches patrimoniales confiées au Girardot, qui ont eu un caractère double, scientifique et administrative, ainsi que leur relation avec l'esprit d'époque. Girardot-fonctionnaire public a été fortement marqué par son contexte, par l'époque de la découverte du patrimoine de province dans ses diverses manifestations – médiévale, gallo-romaine, préhistorique et plusieurs autres. Les tâches qu'il a réalisées sont l'effet des courants et des tendances plus larges, qui ont sans doute influencé le baron aussi en tant que collectionneur et en tant que historien.

Deuxièmement, nous allons aborder la collection de Girardot, qui aujourd'hui n'est plus conservée dans son ensemble. D'après ses parties dispersées dans différents musées et les sources produites à l'époque, nous voulons reconstituer, approximativement, le contenu de cette collection, telle qu'elle a été conçue par le collectionneur. Nous présentons les types d'objets recueillis par le baron dans quatre catégories, relatives aux documents historiques, aux objets d'art, aux objets d'archéologie et aux curiosités historiques. Cette division est le fruit de notre recherche sur cette collection, elle ne résulte pas de la vision du collectionneur, sur laquelle il ne s'est pas exprimé. Malgré cela, nous croyons que cette division permet de bien décrire la diversité de cette collection, sans multiplication des catégories trop détaillées et en évitant le piège de la description trop générale. Nous voulons découvrir ce qui se trouve derrière l'éclectisme de la collection d'un antiquaire de province du XIXe siècle.

L'étude sur le contenu dispersé nous a amenée à dépouiller des fonds différents et à retracer les sources offrant des renseignements non seulement sur les objets, mais aussi sur le contexte de la création et du fonctionnement de cette collection. Il est possible d'étudier sa dynamique, à partir des voies d'acquisitions utilisées par le collectionneur, en passant par les modalités de la présentation au public, jusqu'à la dispersion.

Enfin, la troisième partie de ce mémoire est consacrée aux publications du baron. La base de cette recherche et notre tâche fondamentale était l'établissement de la bibliographie complète de Girardot. Le travail sur cette partie de notre mémoire nous a permis de voir certaines tendances, traits caractéristiques, relations avec ses obligations professionnelles et la collection. Les publications ont été préparées durant presque 40 ans de sa vie et, en touchant à plusieurs points de l'histoire et de l'histoire de l'art, ils permettent de voir les centres d'intérêt du baron et sa conception du travail scientifique d'un historien. L'éclectisme et la multitude des sujets abordés par Girardot pourraient être trompeurs. Au final, derrière cette impression, nous voyons que presque toutes les publications du baron sont liées par la perspective et par la

méthode adoptées : l'approche strictement documentaire. Le contexte de la naissance de l'histoire locale et les tendances historiographiques de l'époque ont eu une influence décisive sur la forme de l'œuvre écrite du baron.

Biographie d'un antiquaire de province

La famille et la jeunesse – 1815-1839

Auguste Théodore, fils du baron François Girardot, naît le 8 juin 1815 à Paris, dans le 7^e arrondissement⁶, comme fils de François Girardot, docteur en médecine, et d'Henriette Catherine Jacqueline Sévin. François Girardot⁷ est originaire de Semur-en-Auxois, commune située dans la région de Bourgogne. Il y naît le 29 septembre 1771 comme fils de François Girardot, procureur au bailliage de Semur-en-Auxois, et de Jeanne-Félicie Terre, mariés le 11 avril 1769⁸. En 1791, il commence sa carrière comme médecin de troisième classe à l'hôpital militaire de Dijon⁹. En janvier 1807, il épouse mademoiselle Henriette Sévin¹⁰, avec laquelle il a deux enfants, Auguste Théodore et sa sœur aînée, Victoire Claire, dont les détails de vie restent inconnus.

Par lettres patentes du 17 février 1815, François Girardot obtient le titre héréditaire de baron¹¹ en reconnaissance de ses mérites et pour les blessures reçues au cours de la bataille de Craonne le 7 mars 1814, pendant laquelle Girardot-père a perdu une cuisse. En 1815, année de la naissance de son fils Auguste-Théodore, François Girardot émigre en Pologne. Il est probable que la possibilité de trouver un travail à Varsovie a été le motif principal de l'émigration du baron, qui, au début de l'année 1815, cherchait vainement un poste à Paris¹². Arrivé en Pologne, il devient le médecin des familles nobles Krasiński et Pac, dont il a connu les membres pendant l'une des campagnes napoléoniennes de 1808, quand il était dans le régiment des chevron-légers polonais comme chirurgien-major¹³, ainsi que de la famille de

⁶ Archives de Paris, V3E/N 1018.

⁷ En ce qui concerne la biographie de François de Girardot, voir deux articles : J.-F. LEMAIRE, « Le chirurgien-baron François GIRARDOT (1773-1831), un oublié de l'Histoire », *Histoire des sciences médicales*, t. XIV, n°1, 1980, p. 107-114, qui décrit la vie du baron jusqu'à 1815 et A. WITCZAK, « François Girardot 1773-1831, chirurg polskiego pułku szwoleżerów gwardii Napoleona I », *Archiwum Historii i Filozofii Medycyny*, t. 59, 1996, p. 391-404, qui approfondit la vie de Girardot en Pologne de 1815 jusqu'à sa mort en 1831.

⁸ A. RÉVÉREND, « Titres, anoblissements et pairies ... », p. 186.

⁹ François Girardot devient Officier de la Légion d'honneur le 27 février 1814 et les informations relatives à sa carrière militaire et ses blessures se trouvent dans ses états de services dans les fonds de la Légion d'Honneur (Archives Nationales, LH/1147/39).

¹⁰ J.-F. LEMAIRE, « Le chirurgien-baron... », p. 109.

¹¹ A. RÉVÉREND, *Titres, anoblissements et pairies ...*, p. 186.

¹² J.-F. LEMAIRE, « Le chirurgien-baron... », p. 111 et A. Witczak, « François Girardot (1773-1831)... », p.398-399.

¹³ Archives Nationales, LH/1147/39, fol. 5.

Frédéric Chopin¹⁴ : il est un personnage apprécié parmi les élites varsoviennes. François Girardot meurt à Varsovie le 13 janvier 1831¹⁵, nous ignorons s'il a voyagé à Paris pendant son émigration, ou s'il est mort sans connaître son fils, Auguste Théodore. Il est enterré au cimetière d'Opinogóra (Mazovie), près de la demeure de la famille Krasinski, avec laquelle il avait une relation amicale étroite. Son cœur est déposé près des tombes de la famille Krasinski dans la chapelle de l'église paroissiale d'Opinogóra, tandis que son monument funèbre, conservé encore aujourd'hui dans le cimetière local, adopte la forme d'une pyramide en grès décorée avec inscriptions et armoiries¹⁶. Girardot-fils, avec beaucoup d'enthousiasme et en ajoutant la particule « de », a adopté le titre héréditaire de baron, mais il n'a jamais utilisé ses armoiries – c'est donc sur ce monument que nous trouvons l'unique représentation des armoiries des Girardot que nous connaissons¹⁷.

Auguste Théodore passe sa jeunesse à Paris, où la famille demeure dans le 2^e arrondissement, au 4, rue Favart¹⁸. Il fréquente le lycée Louis-le-Grand jusqu'à 1832¹⁹.

Après la mort de François Girardot en 1831, la mère de Girardot se remarie avec le comte Antonin Du Puy, ancien chef d'escadron des dragons et préfet de la Haute-Loire²⁰. Girardot commence sa carrière administrative vers la fin de l'année 1832, comme attaché au cabinet de son beau-père²¹. Son ami et l'auteur de la notice biographique, Edmond Michel, a indiqué que là, Girardot « se livre concurremment à l'étude [...] de l'archéologie, pour laquelle il avait une véritable vocation » et « déjà même il commence à réunir des objets antiques, des gravures, des estampes et des autographes »²². Le beau-père du baron, révoqué de ses fonctions de préfet, s'établit avec sa famille à Paris, où Girardot suit les cours de l'École de droit et est reçu avocat en 1836. En même temps, il fréquente les cours de la Sorbonne, du Collège de France et des Arts-et-Métiers, « meublant ainsi son esprit des connaissances les plus variées »²³.

¹⁴ A. WITCZAK, « François Girardot (1773-1831)... », p. 399.

¹⁵ Archives Nationales, LH/1147/39, fol. 9.

¹⁶ *Katalog zabytków sztuki w Polsce. T. X. Dawne województwo warszawskie*, Warszawa, 1977, p. 45. Ces armoiries, malgré leur monochromatisme, sont similaires à la description que se trouve dans A. RÉVÉREND, *Titres, anoblissements et pairies* ... , p. 186: « parti au I d'or, à une tour de sable ; au II de gueules, à la jambe coupée et éperonnée d'argent, adextrée près du talon d'un boulet d'or ; au chef d'azur, chargé de deux lances avec guidon d'argent, croisées en sautoir ».

¹⁷ L'armoire de François Girardot n'a pas été représenté parmi les armoiries concédées par Napoléon 1^{er} dans A. RÉVÉREND, E. VILLEROY, *Album des Armoires concédées par Napoléon 1^{er}. 1800-1815*, Paris, 1911.

¹⁸ Archives Nationales, LH/1147/39, fol. 9.

¹⁹ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 131.

²⁰ Archives départementales du Cher, E17004, n°539.

²¹ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 131 et *Annuaire de l'Institut des provinces et des congrès scientifiques*, t. 14, 1862, p. 558.

²² E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 131.

²³ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 132.

La carrière administrative – 1839-1871

En août 1839, Girardot commence sa carrière de fonctionnaire public à Bourges en tant que conseiller de la Préfecture du Cher²⁴. Nous ignorons pourquoi toute la famille a déménagé à Bourges vers la fin des années 1830, on pourrait supposer que ce transfert a été lié aux obligations professionnelles du comte du Puy dans l'administration publique. On sait en revanche que le baron de Girardot, sa mère et son beau-père demeurent ensemble à Bourges, rue du Dieu d'Amour (aujourd'hui rue Moyenne), ce qui est confirmé dans l'acte de mariage du baron²⁵. Girardot continuera à y demeurer après ses noces.

En 1840, le premier dimanche de juillet, Girardot se marie avec Pascalie Delaguette, âgée de vingt ans, native de Bourges²⁶, fille benjamine de Jacques Antoine Delaguette, capitaine au neuvième régiment d'infanterie légère, chevalier de la Légion d'honneur, et de Jeanne Delaguette, née Delarue²⁷. En 1858, elle était décrite par le supérieur du baron comme «très bonne, très obligeante, aimant le monde et s'y faisant aimer. Madame de Girardot», constatait-il, «dans une position plus élevée exercerait une salutaire influence. Elle appartient à la religion catholique»²⁸. De ce mariage sont nées deux filles. La première s'appelle Marie-Antoinette-Lucie²⁹ et se marie au baron Jules Esmoingt, dont, en 1878, elle s'est séparée «de corps et de biens»³⁰. La deuxième, Marie Henriette, née le 3 février 1845³¹, se marie en août 1869 avec Jules Destable, inspecteur des Beaux-Arts³² avec lequel elle demeure à Paris. Destable meurt en 1897³³. La date de la mort de Marie Henriette nous est inconnue, mais il est sûr qu'elle était encore en vie en 1927, date de son dernier don au Musée d'antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Probablement, les deux filles du baron n'ont pas eu d'enfants.

Les premiers travaux intensifs en faveur du patrimoine local datent du début des années 1840, quand Girardot a commencé à envoyer des correspondances au Comité des travaux

²⁴ *Ibidem*, p. 133.

²⁵ Archives départementales du Cher, 3E2536, n° 539.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ Dans les Archives départementales du Cher sont conservés deux documents relatifs à ce mariage, l'acte de mariage (E 17004) et le contrat fait le 15 juillet 1840 par-devant le notaire François Silvain Vergne (3E2536, n° 539).

²⁸ Archives Nationales, F/1bI/161/11, fol. 5.

²⁹ Nous n'avons pas trouvé son acte de naissance dans les Archives départementales du Cher, mais, selon la fiche de renseignement du baron de Girardot, conservées dans les fonds du Ministère de l'Intérieur, elle est née en 1842 (Archives Nationales, F/1bI/161/11, fol. 5).

³⁰ Archives départementales du Loiret, 3 E 2905.

³¹ Archives départementales du Cher, 3 E 2553, fol. 54.

³² Le dossier de la Légion d'honneur de Jules Destable est conservé aux Archives Nationales (LH/759/69). Destable naît le 31 juillet 1832 à Bouconville (Aisne) et au cours de toute sa vie, il travaille dans l'administration publique, au Ministère des Finances de 1858 à 1877, à la Direction des Beaux-Arts auprès du Ministère de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes de 1877. Dans ce dossier ne sont pas indiqués les détails concernant sa famille.

³³ Le *Journal des débats politiques et littéraires* du 10 février 1897 annonçait que « aujourd'hui, à midi, ont été célébrées à Saint-Thomas-d'Aquin, les obsèques de M. Jules Destable, l'inspecteur honoraire de l'École des Beaux-Arts, expert près le tribunal de la Seine ».

historiques et scientifiques. La première correspondance du baron a été envoyée le 14 mars 1841. Le baron est devenu le correspondant du Comité des arts et monuments le 23 février 1842, et cinq ans plus tard, par arrêté du ministre de l'Instruction publique du 28 mars 1846, il a obtenu le titre prestigieux de membre non-résident. « Je fais partie du Comité des sociétés savantes depuis 40 ans » soulignait Girardot dans une de ses dernières lettres au Comité, datée du 19 janvier 1879. En fait, il a contribué activement aux travaux de cette institution pendant ces quarante années, en rapportant les actions entreprises en faveur du patrimoine dans les villes où il habitait, en envoyant des issus des archives locales et en documentant les découvertes archéologiques. Une partie de ces communications, surtout au début de sa carrière à Bourges, a été sans doute lié à ses tâches dans l'administration publique. Au cours de sa vie, il a coopéré avec de nombreuses sociétés savantes, parmi lesquelles il faut mentionner la Société archéologique et historique de l'Orléanais, la Société nationale des antiquaires de France, la Commission historique du département du Nord, la Société académique de la Loire-Inférieure, la Société linnéenne de Lyon et la Société d'Emulation de l'Arrondissement de Montargis, à la création de laquelle il a personnellement contribué.

« La révolution de février 1848 arrive. » écrit Edmond Michel, « M. de Girardot est révoqué de ses fonctions de conseiller de préfecture en mars, mais il ne tarde pas à rentrer dans l'administration, et cette fois comme secrétaire général de la même préfecture, le 11 juillet suivant³⁴. Le coup d'État du 2 décembre le maintint dans ces fonctions»³⁵.

Au début de l'année 1852, Girardot laisse Bourges avec sa famille pour prendre la fonction de sous-préfet de Montargis, où il demeure jusqu'à l'automne 1854, date de son départ pour Nantes. En 1853, le baron, en tant que sous-préfet, devient l'un des fondateurs de la Société d'Emulation de l'Arrondissement de Montargis et du Musée de Montargis (aujourd'hui Musée Girodet). Dans le catalogue du musée publié en 1864, la création de cette institution est décrite de la façon suivante : « En 1852, un administrateur qui a laissé parmi nous les plus honorables et les plus durables souvenirs, M. le baron de Girardot, était Sous-préfet, en même temps que M. le Dr Ballot se trouvait placé à la tête de l'administration municipale. Ces deux hommes de bien, liés d'une étroite amitié, et comprenant tous les deux l'utilité de fournir à l'activité morale de notre intelligente population, un aliment dans l'étude et la contemplation des œuvres de l'art, prirent la résolution de tout mettre en œuvre pour former à moins le noyau d'un Musée. [...] Archéologue et paléographe distingué, M. de Girardot [...] se rendit à Paris, et

³⁴ Selon les documents conservés dans le dossier de Girardot, il obtient sa nomination pas 11, mais 16 juillet 1848 (Archives Nationales, F/1bI/161/11, fol. 122).

³⁵ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 137.

obtient de l'administration des Musées et de plusieurs artistes un premier don qui, par son importance, dépassa toutes les espérances et toutes les prévisions»³⁶.

Girardot aimait s'entourer d'hommes cultivés, également passionnés d'histoire et d'archéologie, de voyageurs ou d'artistes, des élites culturelles locales, au sens large du terme. Cette prédilection a été remarquée par les citoyens de Montargis. L'un d'eux, après le départ du baron pour Nantes, a envoyé au Ministère de l'Intérieur une lettre non datée, en résumant le temps de Girardot à Montargis de la façon suivante : « Les regrets qu'il a laissés sont faibles, sauf ceux d'une petite coterie, dont il s'était entouré, véritable société d'admiration mutuelle, qui seule avait le privilège d'approcher monsieur le sous-préfet : les autres administrés ne jouissaient de cet insigne honneur que les jours de fête ou de réception officielle »³⁷. Par « coterie » est plus probablement décrit un groupe d'érudits locaux, responsables de la création en 1854 du Musée de Montargis et de la Société d'Émulation de l'Arrondissement de Montargis, première société savante de la ville. La présence de Girardot à Montargis a inspiré aussi quelques ouvrages artistiques. Charles Huette, docteur et peintre-amateur, après la mort duquel en 1882 Girardot a publié une notice³⁸, a réalisé le portrait du baron, d'ailleurs l'unique représentation de lui que nous avons retrouvée (fig. I). Dans le dessin, tracé en pastel sur toile³⁹, le baron est représenté arborant la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Alexandre Levain, rédacteur de l'*Indicateur de Montargis*, auteur du premier catalogue du Musée de Montargis et poète, a dédié à Girardot deux pièces dans son recueil intitulé *Poésies : sur les bancs, dix ans plus tard*, intitulées *L'Automne*⁴⁰ et *La Nouvelle Année*⁴¹. La lettre citée semble, en premier lieu, une délation malicieuse, mais apparemment la concentration du sous-préfet sur les affaires culturelles et patrimoniales n'était pas considérée comme un avantage par la population locale.

À la fin de l'année 1854, Girardot obtient sa nomination pour la fonction de secrétaire général du département de la Loire-Inférieure⁴², qu'il occupe jusqu'en 1871. En conséquence, il déménage à Nantes où il reste jusqu'en 1879. À Nantes, la famille Girardot habite au n°4 de la rue Haute-du-Château⁴³.

Le 28 janvier 1858 Henriette Catherine Jacqueline Sévin, mère du baron, meurt à Paris⁴⁴.

³⁶ A. LEVAIN, *Catalogue des tableaux, dessins, gravures, sculptures et objets d'art appartenant au musée de Montargis*, Montargis, 1864, p. 2.

³⁷ Archives Nationales, F/1bI/161/11fol. 120.

³⁸ A. de GIRARDOT, *Notice sur le docteur Charles Huette de Montargis*, Orléans, 1882

³⁹ Montargis, Musée Girodet, inv. 874.144.

⁴⁰ A. LEVAIN, *Poésies : sur les bancs, dix ans plus tard*, p. 126-130.

⁴¹ *Ibidem*, p. 198-201.

⁴² E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 13.

⁴³ Archives Nationales, LH/1147/27 et Archives départementales du Loiret, EC 79126.

⁴⁴ Archives départementales du Loiret, EC 79126.

Le père du baron, François Girardot, n'a pas utilisé la particule « de », et dans l'acte de naissance du baron, le nom d'Auguste Théodore était noté comme « Girardot »⁴⁵, et non « de Girardot ». Malgré cela, la particule « de » apparaît dans tous les documents, correspondances et lettres signées par le baron. Cette divergence frappante n'a attiré l'attention au Ministère de l'Intérieur qu'en 1858 quand des explications ont été demandées à Girardot, qui, envoyant sa réponse, a résumé la situation : « Votre Excellence m'engage à me conformer à la loi du 28 mai 1858 et à signer mon nom conformément à mon acte de naissance ou à vous produire des lettres autorisant une modification à mon état civil »⁴⁶. Dans le rapport relatif à cette question Girardot expose qu'en 1792, son père, entraîné encore fort jeune par la première émigration, ayant sauvé le Comté de Provence dans une escarmouche, a reçu par les Princes des lettres de noblesse, qui le firent rentrer plus tard en France. « Ayant fait partie de la Garde Impériale, son père fut créé Baron sur le champ de bataille en 1814. M. de Girardot ne possède aucun titre régulier qu'il puisse produire, si ce n'est une lettre de son père, datée du 22 juillet 1826 et signée : Baron de Girardot. [...] il supplie Son Excellence de lui épargner l'humiliation de paraître avoir usurpé la particule, lorsqu'il n'a fait que suivre une tradition paternelle »⁴⁷. Finalement, tout finit bien et Girardot a été autorisé, par le décret impérial du 19 novembre 1859⁴⁸, à conserver la signature « de Girardot » qu'il avait constamment utilisée.

La carrière de Girardot dans l'administration publique a été stable et insensible aux conditions politiques variables, sauf pour des courtes pauses en 1848 et 1871, après lesquelles il a repris simplement ses fonctions. Le fait que Girardot n'exprimait pas d'opinions politiques précises ou extrêmes lui était sans doute favorable. La direction politique du baron, « homme d'ordre sous divers gouvernements »⁴⁹ a été décrite par ses superviseurs comme « conservateur libéral »⁵⁰, ce qui semble un juste milieu qui permettait d'éviter les problèmes et les changements brusques. Peu engagé dans les problèmes politiques, « laborieux mais peu régulier dans son travail »⁵¹, après son transfert à Nantes, il n'a pas avancé dans la structure administrative. La position de Girardot, sauf pour les questions liées au patrimoine, n'était pas considérée comme haute, « sa position secondaire à Nantes ne lui permet pas d'acquérir beaucoup d'influence ; [...] M. de Girardot comme Secrétaire général n'est obligé à aucune représentation »⁵². Cette stagnation à Nantes est flagrante, d'autant plus que le jeune Girardot

⁴⁵ Archives de Paris, V3E/N 1018.

⁴⁶ La lettre de Girardot de 11 octobre 1858 est conservée aux Archives Nationales, F/1bI/161/11, fol. 19.

⁴⁷ Archives Nationales, F/1bI/161/11, fol. 18.

⁴⁸ A. RÉVÉREND, *Les familles titrées et anoblies au XIX^e siècle. Titres et confirmations de titres. Monarchie de Juillet, 2^e République - 2^e Empire - 3^e République. 1830-1908*, Paris, 1874, p. 329.

⁴⁹ Archives Nationales, F/17/1bI/161/11, fol. 6.

⁵⁰ *Ibidem*, fol. 30.

⁵¹ *Ibidem*, fol. 6.

⁵² *Ibidem*, fol. 5.

exprimait son désir de devenir préfet⁵³, et, déjà à Nantes, il faisait des efforts pour avoir une promotion – son dossier dans les fonds du Ministère de l'Intérieure conserve huit lettres de recommandation, envoyées vers la fin des années 1850⁵⁴, pour soutenir cette ambition du baron, mais sans aucun résultat. En 1866, quand il ait été déjà âgé, interrogé sur ses ambitions, Girardot a admis avoir eu « cette [ambition] de suivre sa carrière dans tout son développement, [mais] n'en a plus aucune aujourd'hui ».

Son intérêt particulier pour le domaine du patrimoine n'est pas passé inaperçu. Ses supérieurs lui ont fait des éloges, en qualifiant Girardot d'« archéologue distingué, très au courant des questions scientifiques », qui exerce « beaucoup d'activité extérieure »⁵⁵ et qui « aime les arts et se livre avec ardeur à des recherches archéologiques et géologiques »⁵⁶. Même les distinctions honorifiques que Girardot a reçues au cours de sa carrière administrative, ont toutes été accordées en reconnaissance de ses travaux scientifiques et en faveur du patrimoine. Dans la lettre de recommandation du 12 septembre 1849, envoyée par le Ministre de la Guerre au Ministre de l'Instruction publique, il est souligné que Girardot « a rendu également service à la science archéologique puisque vos prédécesseurs l'ont successivement nommé leur correspondant puis membre de la Commission des monuments historiques⁵⁷. Je prends intérêt à ce fonctionnaire et je verrais avec grand plaisir qu'il vous fût possible de lui faire accorder la faveur qu'il sollicite et qui serait la récompense de ses travaux administratifs et surtout scientifiques »⁵⁸. Le 7 août 1852, le baron est décoré avec la croix de la Légion d'honneur au grade de chevalier⁵⁹ et le 14 août 1862, il promu dans cet ordre au grade d'officier⁶⁰. En 1868 Girardot est décoré avec l'Ordre de l'Immaculée Conception de Vila Viçosa (*Ordem de Nossa Senhora da Conceição de Vila Viçosa*), un ordre dynastique portugais. La décoration de Girardot a été demandée en reconnaissance de ses mérites en faveur de la Bibliothèque nationale de Portugal - un don de 19 publications du baron, envoyées par lui-même⁶¹.

Au cours de sa carrière, sa prédilection pour les études du patrimoine, et surtout pour l'histoire et l'archéologie, a été toujours remarquée comme son trait distinctif. Dès les débuts, les tâches liées à la conservation et à la gestion du patrimoine lui ont été confiées. Il est

⁵³ *Ibidem*, fol. 5 ; fol. 24.

⁵⁴ *Ibidem*, fol. 8-15.

⁵⁵ *Ibidem*, fol. 5.

⁵⁶ *Ibidem*, fol. 30.

⁵⁷ L'auteur de cette lettre indique erronément la Commission des monuments historiques en parlant des travaux de Girardot pour le Comité des arts et monuments. Girardot n'a pas été nommé le correspondant de la Commission pour le département du Cher que du 15 avril 1850 (Charenton-le-Pont, Médiathèque du patrimoine, 80/02/01).

⁵⁸ *Ibidem*.

⁵⁹ Archives Nationales, LH/1147/27.

⁶⁰ Archives Nationales, LH/1147/27.

⁶¹ Arquivo Nacional da *Torre do Tombo*, Ministério do Reino, mç 2343, proc. 347.

impossible de dire si son intérêt a été suscité par ses premières obligations aux archives de Bourges, ou si les tâches, résultant des arrêts et des directives du Ministère de l'Intérieur sous la Monarchie de Juillet, ont été donné à Girardot à cause d'une prédilection déjà manifestée. Le fait le plus important, c'est que ses débuts en tant qu'antiquaire local datent de la fin des années 1830 et sont liés à ses fonctions en tant que conseiller de la Préfecture du Cher, ce qui lui a donné l'opportunité d'entamer son travail pendant une période tellement propice pour la mise en valeur du patrimoine, et a influencé sa carrière et ses passions privées. Ce caractère double de son approche pour le patrimoine, à la fois lié à ses obligations professionnelles et à ses intérêts personnels, est présent au cours de presque toute sa vie. L'accès au patrimoine avait sans doute des conséquences avantageuses pour le contenu de sa collection et pour ses publications. En tant que fonctionnaire public il devient le correspondant de plusieurs sociétés savantes parisiennes et régionales, ainsi que du Comité des travaux historiques et scientifiques, ce qui lui permet de s'inscrire à tout un réseau de contacts, mais son vrai amour pour les vestiges du passé a contribué aussi à la qualité de son engagement zélé pour la conservation du patrimoine local. Il exerçait des fonctions qui ne donnaient pas d'influences politiques considérables, mais dans le milieu archéologique, parmi les autres antiquaires locaux, sa fonction dans l'administration publique augmentait son importance et donnait certains privilèges, dont Girardot profitait.

En septembre 1870, Girardot, après avoir occupé seize ans la fonction de secrétaire général de la Loire-Inférieure, demande et obtient sa retraite⁶², pour être nommé juste après encore une fois pour cette fonction par le décret du 29 mars 1871⁶³. Le 19 avril 1871, à Nantes, après presque 31 ans de mariage, meurt sa femme⁶⁴, et quelques jours après, le 22 avril, Girardot demande à nouveau de faire valoir ses droits à la retraite, cette fois définitivement⁶⁵.

La retraite – 1871-1883

Girardot reste à Nantes les premières années de sa retraite. Après quatre ans de veuvage le 27 décembre 1875, à Ferrières-en-Gâtinais, il épouse en secondes noces Charlotte Laure Nicas, veuve-rentière originaire de cette localité⁶⁶. Dès ce moment, il divise sa vie entre Nantes et Ferrières-en-Gâtinais, où en 1879 il décide de s'installer définitivement, dans une maison sur

⁶² E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 149.

⁶³ Archives départementales de la Loire-Atlantique, 2 M art. 47.

⁶⁴ Archives départementales du Loiret, EC 70126.

⁶⁵ Archives départementales de la Loire-Atlantique, 2 M art. 47.

⁶⁶ Aux Archives départementales du Loiret sont conservés deux documents relatifs à ce mariage, l'acte de mariage (EC 79126) et le contrat de mariage (3 E 28995).

la Place Terre Chaude⁶⁷. La même année, une partie de la collection de Girardot, constituée surtout d'autographes, est mise en vente les 13 et 14 juin à Paris⁶⁸.

Les dernières années de Girardot sont décrites par son ami, archéologue local du Gâtinais, Edmond Michel. Le baron partageait son temps «entre la lecture, le classement de ses cartons d'estampes et des gravures, la recherche des silex taillés et l'herborisation»⁶⁹. Pendant le rigoureux hiver 1880, en janvier, Girardot ressent une attaque cérébrale après laquelle son état physique commence à se dégrader. Cela a pour conséquence que c'est à cette période que Girardot cesse d'envoyer ses correspondances aux sociétés savantes, et il limite presque toutes ses activités d'érudit. En 1882, il publie son dernier texte, la notice sur Charles Huette, son ancien ami de Montargis, décédé en 1881. En 1883, «surpris par la pluie, au milieu d'une promenade d'herborisation, le 27 avril [...], il fut pris d'un refroidissement qui ne tarda pas à se changer en une congestion pulmonaire. Alité le 30, M. de Girardot rendait le dernier soupir le jeudi 3 mai»⁷⁰ - Auguste Théodore de Girardot, âgé de 67 ans, est mort le 3 mai 1883, vers huit heures et demie du matin, dans sa demeure à Ferrières-en-Gâtinais⁷¹.

⁶⁷ Archives Nationales, F/17/2855.

⁶⁸ *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot*, Paris 1879.

⁶⁹ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 149.

⁷⁰ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », p. 150-151.

⁷¹ Archives départementales du Loiret, EC 118039.

Girardot en tant qu'antiquaire de province – les approches vers le patrimoine local

L'archéologue Edmond Michel écrivait en 1883: « On comprend facilement que, au milieu de cette Renaissance des recherches historiques et archéologiques sérieuses, un esprit prédisposé par ses goûts naturels et par ses travaux, dut se joindre et participer largement à l'entraînement général. [...] Dans chaque ville où l'appelleront les fonctions de la carrière administrative qu'il a choisie, il fouillera les archives de la Préfecture et de la Mairie et en fera jaillir les documents les plus curieux ou les plus intéressants »⁷². La période pendant laquelle Girardot contribuait à la conservation du patrimoine local était donc particulièrement propice à la découverte des richesses historiques de la France – la Monarchie de Juillet et le Second Empire. Le baron, en tant que fonctionnaire chargé des tâches patrimoniales, participait aux projets-symboles de ces gouvernements en envoyant ses communications au Ministère de l'Intérieur : au Comité pour la publication des documents écrits de l'histoire de France et à la Commission de la topographie des Gaules. Girardot ne possédait pas une éducation touchant au domaine du patrimoine ou aux études historiques, mais dans les conditions propices cela n'a pas empêché de devenir un fonctionnaire responsable des sujets patrimoniaux au cours de presque toute sa carrière : des premières années à Bourges, où il inventoriait les archives et où il a organisé le Congrès archéologique de France⁷³, jusqu'aux dernières années à Nantes, où il était entre autre responsable de l'envoi des objets pour l'Exposition Universelle de 1867. Comme plusieurs antiquaires, archivistes, bibliothécaires de ce moment, il a acquis ses compétences « sur le terrain », directement au cours de son travail.

Il n'est pas possible de faire une distinction nette entre ce qui est une obligation strictement professionnelle et ce qui est le résultat d'une passion personnelle. Quels travaux a-t-il effectués pour répondre au nom de la Préfecture aux circulaires du Ministère, et lesquels a-t-il effectués plutôt grâce à son dévouement, en profitant de sa position? Ses « goûts naturels » pour l'étude du passé ont sans doute influencé la qualité et l'intensité de ses travaux administratifs en faveur du patrimoine. Parmi ses contributions les plus importantes il faut encore mentionner la création du Musée de Montargis. En 1853, Girardot, en tant que sous-préfet de cette ville, a été parmi les fondateurs et les premiers donateurs de cette institution⁷⁴.

⁷² E. MICHEL, « Le baron A. Th. de Girardot, archéologue, sa vie, son œuvre (18 août 1883.) » *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, t.1, 1883, p. 132-133.

⁷³ Archives Nationales, F/17/2855 et *Congrès archéologique de France*, t. 16-17, Paris, 1850.

⁷⁴ Ce sujet a été approfondi dans notre mémoire de Master 1, *Auguste Théodore, baron de Girardot (1815-1883). Archéologue, administrateur, collectionneur* dans le sous-chapitre « Fondation du musée de Montargis », p. 31-36. Les sources principales concernant cet événement se trouvent dans les Archives municipales de Montargis.

Les nouvelles méthodes dérivées, et en même temps appliquées aux vestiges du passé, sont mises en œuvre dans la politique de l'inventaire historique et archéologique lancée sous la Monarchie de Juillet et sous le Second Empire. Les projets menés par le pouvoir central à l'échelle nationale devaient forcément engager les acteurs au niveau des départements pour y mettre en pratique les circulaires ministérielles. D'autre part, l'importance croissante des sociétés savantes de province contribuait au développement des sciences historiques. L'exécution des projets nationaux et la gestion des efforts des sociétés de province ont été veillés par le comité créé en 1834 par François Guizot, afin de « diriger les recherches et les publications de documents inédits à l'aide de fonds votés au budget de l'État »⁷⁵, devenu postérieurement le Comité des travaux historiques et scientifiques. Girardot a été membre non-résident du Comité pour presque 40 ans.

Odile Parsis-Barubé, en décrivant la « fabrique de l'histoire locale » comme une concrétisation matérielle du processus intellectuel de l'invention de l'histoire locale au XIX^e siècle, souligne le rôle crucial des formes sensibles du patrimoine pour la culture historique de l'époque. Parsis-Barubé divise les activités des antiquaires de province en trois domaines principaux : l'excursion archéologique, les fouilles archéologiques et les études d'archives ; cette division aussi est valable pour notre étude sur les contributions de Girardot. Le baron pourrait être décrit comme 'antiquaire de province', en inscrivant ses activités dans ces trois domaines, mais avec une restriction. Il a travaillé en premier lieu comme administrateur au nom de la Préfecture, et ce qui nous intéresse maintenant c'est l'aspect administratif de ses activités. En conséquence, les contributions de Girardot ont eu une dynamique fortement influencée par les demandes et les exigences de la politique du patrimoine menée par l'administration centrale.

L'atmosphère et les priorités de la politique du patrimoine ont marqué la carrière du baron et ont finalement aussi conditionné ses ouvrages écrits et ses intérêts en tant que collectionneur. Ce contexte professionnel et administratif nous semble incontournable afin de comprendre la complexité de son engagement envers le patrimoine et la spécificité de ses intérêts. Il développait une passion pour le passé en suivant les courants d'époque, mais dans certains cas, il a montré aussi beaucoup de sens pratique et de l'intuition précoce, en dépassant les régulations législatives afin de mieux protéger les diverses richesses du passé. La découverte et la mise en valeur des formes sensibles du passé national étaient un processus progressif, qui a commencé par l'intérêt pour les monuments médiévaux et les richesses

⁷⁵ Sur le rôle de Guizot, nous avons consulté : L. THEIS, « Guizot et les institutions de mémoire », *Les Lieux de mémoire, II. La Nation*, t. 2, Paris, 1986, p. 569-592.

archivistiques, pour s'élargir, par la suite, aux vestiges archéologiques. Ce progrès est aussi visible dans les contributions de Girardot.

Les travaux archivistiques

Dès le lancement par François Guizot de la *Collection des documents inédits de l'histoire de France*, les ressources archivistiques conservées dans les départements ont été au centre du projet historiographique de la Monarchie de Juillet. La volonté de dresser l'inventaire des richesses nationales a tout de suite rencontré des problèmes pratiques, des impasses techniques et méthodologiques sur le terrain, liées à la fois au manque flagrant d'archivistes de métier et aux règles d'organisations des fonds d'archives. L'École des chartes ne préparait pas un nombre suffisant d'archivistes pour leur confier les postes dans les dépôts départementaux d'archives⁷⁶. Face à ce manque, les archives dans les départements ont été confiées aux amateurs qui, après la création en 1837 du Comité pour la publication des documents écrits de l'histoire de France, devaient répondre aux projets et aux demandes du Ministère.

Girardot entame son travail en tant que conseiller de la Préfecture du Cher en août 1839 et ses premières obligations dans le département sont liées à l'organisation et au dépouillement des fonds d'archives locales. Le 31 décembre 1840, pendant la séance du Comité des travaux historiques et scientifiques, est lu l'arrêté envoyé par le Préfet du Cher, Tibur de Morisot « qui doit puissamment seconder l'impulsion nouvelle donnée par le gouvernement aux travaux historiques »⁷⁷. Ce document annonce qu'« il sera formé aux archives du département du Cher une section historique confiée à la garde de l'archiviste [...]. Toutes les pièces ainsi classées seront remplacées à leurs dossiers par des fiches portant leur date, leur contenu, et toutes les indications propres à les faire retrouver dans les archives historiques [...]. Ce travail est confié à une commission composée de MM. L. Raynal, avocat général à la Cour royale de Bourges ; baron de Girardot, conseiller de préfecture ; Barberand, archiviste du département du Cher »⁷⁸. Le jeune Girardot se lance immédiatement dans le dépouillement et, comme le montrent ses correspondances, ses travaux n'ont pas au début un caractère purement scientifique. Il devait s'occuper aussi de problèmes beaucoup plus prosaïques. Dans la lettre au Comité du 3 mai 1841, il explique sa situation : « j'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence, que pour exécuter l'arrêté de Monsieur le Préfet du Cher qui me charge avec M. L. Raynal de former une section

⁷⁶J.-M. LENIAUD « École des chartes et la formation des élites (XIXe siècle) », *La Revue administrative*, vol. XLVI, 1993, p. 618-624.

⁷⁷ *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. 2, 1841, p. 309.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 309-310.

historique dans les archives du département, je me suis activement occupé de ce dépouillement, que je suis aujourd'hui obligé de suspendre jusqu'à ce que le Conseil général nous ait accordé quelques fonds pour armoires, cartons etc.»⁷⁹. Le grand rêve historiographique de François Guizot et d'Augustin Thierry rencontrait en dehors de Paris des problèmes touchant plus directement la réalité. Bien évidemment, Girardot effectuait également les dépouillements en répondant aux circulaires du Ministère, ce qui constituait son entraînement pour ses propres recherches scientifiques.

Dans cette période de travaux intensifs dans les archives du Cher, Girardot développe aussi une réflexion méthodologique sur l'organisation des fonds. En particulier, sur l'importance des inventaires pour faciliter l'accès aux sources dispersées dans plusieurs fonds éloignés. En 1846, Girardot a publié dans les *Annales archéologiques* de Didron un article intitulé *Des archives départementales*⁸⁰. Il a préparé une liste détaillée des documents conservés à Bourges mais relatifs aux autres provinces de la France, en proposant que la même action soit entreprise par les autres antiquaires, afin d'établir des listes permettant de savoir ce qui se trouve dans les autres fonds⁸¹, « un lien commun entre les hommes d'études séparés par de grandes distances, pour rendre leurs travaux moins pénibles et plus fructueux »⁸². Il a poursuivi cette idée en envoyant le 18 avril 1849 une lettre au Comité des travaux historiques et scientifiques, dans laquelle il constate que « les archives départementales et communales des divers départements de la France contiennent pour la plupart, outre les titres relatifs aux provinces dont ils sont les démembrements, des documents qui concernent ou l'histoire générale ou celle des autres parties de la France. Un grand nombre de ces documents ne peuvent être déplacés pour être réunis aux Départements qu'ils intéressent [...] tandis que connus ils pourraient souvent éclairer des points restés obscurs de nos histoires provinciales ou encore donner des renseignements utiles à l'administration, aux finances, à la propriété départementale, communale ou privée ». Il a défini le problème pour enfin aussi proposer la solution: « Il y aurait donc, je crois, grand avantage en faire la nomenclature dans toutes les archives des provinces et à les publier ». Malheureusement, sa réflexion sur ce domaine n'a pas été continuée dans les périodes successives. À Montargis et à Nantes, il travaillait, bien évidemment, dans les archives en tant que chercheur, mais jamais plus en tant qu'archiviste.

⁷⁹ Archives Nationales, F/17/2855.

⁸⁰ A. de GIRARDOT, « Des archives départementales », *Annales Archéologiques*, t. 4, 1846, p. 102-107

⁸¹ *Ibidem*, p. 102.

⁸² *Ibidem*, p. 102.

Découverte des monuments historiques

Le baron de Girardot n'a pas été un acteur important en faveur de l'étude du patrimoine monumental : ses engagements dans ce domaine ont été, selon nos sources, de caractère plutôt interventionniste.

Au moment où Girardot commence sa carrière à Bourges, la Commission des monuments historiques, établie en 1837, a déjà ses correspondants actifs dans le Cher : François-Alexandre Hazé et Louis Raynal. Girardot n'a pas montré d'intérêt particulier pour les monuments historiques pendant la première décennie de ses travaux, et s'il travaille sur ce sujet, il le fait pour le Comité des travaux historiques et scientifiques auprès du Ministère de l'Instruction publique, et non pas pour la Commission des monuments historiques dépendant du Ministère de l'Intérieur.

Son premier envoi au Comité concernant les monuments historiques, a été un travail sur la *Statistique archéologique du département du Cher*⁸³, un volume manuscrit commencé par le baron au début des années 1840, aussitôt après le début de son travail dans la Préfecture du Cher. La *Statistique*, une sorte de travail d'inventaire sous forme d'une liste alphabétique des villes du Cher, fournit les informations indispensables concernant les monuments historiques locaux. Girardot, en ne sachant pas comment organiser ce type de travail, a demandé au Comité des travaux historiques et scientifiques des modèles pour la statistique et pour la monographie qui pouvaient être adoptés pour la description des monuments les plus célèbres du Berry, de la Cathédrale de Bourges et l'hôtel de Jacques Cœur, qui exigeaient une étude plus soigneusement réalisée⁸⁴. Il n'a jamais reçu de réponse et il a organisé ce travail selon ses connaissances. Ce travail a constitué pour lui une preuve de ses capacités en tant qu'antiquaire devant le Comité. Girardot a voulu avoir un titre de membre correspondant, qui lui a été finalement accordé en 1842 après cet envoi.

En plus de son entreprise d'inventaire, Girardot devait aussi réagir aux situations urgentes. Le 6 novembre 1847 Girardot a envoyé au Comité des travaux historiques et scientifiques son rapport sur une pierre tombale fortement endommagée : « J'ai eu l'honneur de vous rendre compte des mesures que j'avais prises pour la conservation d'une pierre tombale gravie de l'Église de Nérondes. J'étais averti que le curé le proposait de faire redaller son Église et de rejeter cette pierre, et je n'avais pu lui persuader de la faire dresser contre le mur ; pour la sauver je la lui avais demandée pour le Musée de Bourges. Mais au moment de la faire

⁸³ Archives départementales du Cher, 4°24.

⁸⁴ Archives Nationales, F/17/2855.

enlever, M. Massé maire de Nérondes est intervenu et a assuré la conservation de ce monument, d'autant plus intéressant qu'il y en a peu de ce genre dans le Département du Cher. J'ai prié M. le maire de faire laver la pierre sans la gratter, et de la faire dresser contre le mur de la Chapelle des Seigneurs de Verrières dont elle avait été enlevée pendant la révolution – ce qui sera exécuté »⁸⁵. Cette lettre montre toute la complexité des démarches qui devaient être entreprises pour la sauvegarde d'un monument historique précieux : il a fallu faire coopérer plusieurs acteurs provenant de structures diverses et indépendantes, les institutions, et enfin solliciter la bonne volonté des personnes responsables. Il faut quand même souligner l'importance du sens pratique du baron qui était capable de prendre la responsabilité pour les aspects pratiques de la conservation des monuments, ce qui n'était ni facile ni évident, même dans cette époque tellement propice aux recherches.

Par ailleurs, la question de la monographie d'un monument historique posée par le baron à l'occasion de la préparation de la *Statistique archéologique* n'a pas été abandonnée par Girardot qui, en 1849 avec l'architecte Hippolyte Durand, a publié *La Cathédrale de Bourges, description historique et archéologique avec plan, notes et pièces justificatives*, son ouvrage principal en ce qui concerne les monuments historiques.

L'intensification de l'engagement de Girardot en faveur du patrimoine architectural date de la fin des années 1840. Le 17 septembre 1849, en lien avec la réunion de congrès archéologique à Bourges, a été fondée la Commission historique du département du Cher. Girardot, à l'époque secrétaire général de la Préfecture, a obtenu la fonction de vice-président⁸⁶ de cette Commission, dont les objectifs étaient les suivants : « ses membres s'occupassent de toutes les recherches qui peuvent intéresser les diverses branches des beaux-arts et de l'histoire du Berry, en s'attachant à dessiner, décrire et conserver tout ce qui rappelle un souvenir historique ou présente quelque intérêt archéologique »⁸⁷. Pour se renseigner dans ce domaine, surtout pour les conseils concernant le règlement, avant d'établir la Commission, Girardot a contacté Prosper Mérimée. Mérimée a répondu ce qui suit : « Vous me demandez le meilleur règlement pour une commission des monuments, mais j'ignore s'il existe, je dis des règlements. L'important c'est réunir quelques personnes de bonne volonté qui portent à un centre commun des nouvelles qu'ils recueillent. Ainsi lorsqu'un curé fait abattre des moulures pour placer un dais, vite une dénonciation. Un maire fait blanchir à la chaux un hôtel de ville du XVIIe siècle, autre dénonciation »⁸⁸. Le 15 avril 1850, Girardot a été nommé correspondant de la

⁸⁵ Archives Nationales, F/17/2855.

⁸⁶ *Commission historique du département du Cher*, t. 1-4, Bourges, 1856, p. 4.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 3.

⁸⁸ Lettre du 25 juillet 1849. P. MÉRIMÉE *Correspondance générale*, t. 5, p. 485.

Commission des monuments historiques pour le département du Cher, mais cette coopération n'a pas duré longtemps⁸⁹. C'était plutôt le couronnement de ses efforts qu'une nouvelle obligation importante : en 1852 Girardot s'est installé à Montargis, ce qui a probablement mis un terme à ses travaux pour la Commission. Il n'a pas poursuivi les études sur les monuments des autres départements, en restant fidèle au patrimoine de Bourges ; il a préparé plusieurs publications sur l'art et les artistes dont la dernière, la *Description des sculptures du portail de la cathédrale de Bourges avant leur restauration*⁹⁰, n'est pas consacrée, comme à son habitude, aux documents d'archives relatifs aux monuments, mais à la description de la décoration sculptée de la cathédrale.

Archéologie locale

L'archéologie locale, surtout préhistorique, a eu beaucoup de mal à trouver sa place dans les structures d'organisation dédiées au patrimoine⁹¹. L'activité de l'Académie celtique au début du siècle, malgré son nom, n'a pas facilité la reconnaissance du patrimoine archéologique français. Ses travaux, essentiellement linguistiques, privilégiaient une sorte de mythologie celtique, ce qui a eu comme effet secondaire un long discrédit des recherches archéologiques relatives au passé national. Il a fallu attendre presque 60 ans pour voir une vraie mise en valeur et, en conséquence, pour la protection de ce patrimoine⁹².

Depuis 1837, date de la création de la Commission des monuments historiques, le premier outil de sauvegarde du patrimoine est la procédure de classement qui, par définition, exige la participation des acteurs hors de Paris : les collectivités locales. Malheureusement, la protection des monuments préhistoriques et les fouilles archéologiques n'étaient pas encadrées dans cette structure organisatrice efficace, malgré le besoin flagrant d'établir aussi des réglementations pour cet aspect du patrimoine. Dans une circulaire du 13 mars 1838 du Ministre de l'Intérieur Montalivet, une tentative d'encadrer la pratique des fouilles était évidente. Le ministre demande aux préfets un inventaire des sites susceptibles d'être fouillés, et il précise que les projets de fouilles doivent être signalés à la Commission des monuments historiques qui pourra subventionner les recherches. Suivant cette circulaire, le préfet peut également désigner les personnes compétentes pour la fouille et doit favoriser l'entrée dans les

⁸⁹ Médiathèque du patrimoine, 80/02/01. Nous ne connaissons pas de correspondances de Girardot pour cette Commission, l'unique exemple ce sont les lettres de Prosper Mérimée à Girardot, concernant l'église d'Aix. Paris, Bibliothèque Sainte Geneviève, Ms. 4179, fol. 36-37). La lettre est transcrite dans P. MÉRIMÉE, *Correspondance générale*, t. V, p. 32-33.

⁹⁰ A. de GIRARDOT, « Description des sculptures du portail de la cathédrale de Bourges avant leur restauration », *Memoires de la Société des Antiquaires du Centre*, vol. VII, 1877, p. 249-272.

⁹¹ D'après A. HUREL, *La France préhistorienne*, Paris, 2007, p. 13-51.

⁹² *Ibidem*, p. 37.

collections publiques des pièces trouvées – ces règlements n’ont pas été introduits ou respectés⁹³. Comme les exemples de l’époque le montrent bien, les fouilles ont été toujours exécutées de façon à contribuer plus à la destruction qu’à la découverte du patrimoine, et le problème de la protection des trouvailles se posait toujours, en dépit des solutions imposées par l’administration centrale. Ce sont les sociétés savantes locales, en plein essor, qui ont pris la place laissée vacante par l’administration centrale, en permettant à la préhistoire de faire son entrée dans la politique de conservation.

En ce qui concerne les contributions de Girardot en faveur du patrimoine archéologique, nous pouvons dater son intérêt pour de tels objets vers la fin des années 1840, mais il s’agissait de la participation aux fouilles en tant que collectionneur. La période pendant laquelle cette prédilection pour l’archéologie se manifeste de manière pleine, est durant les années après son établissement à Nantes. Le lieu où Girardot s’est trouvé ainsi que la période : les débuts du Second Empire, ont créé des circonstances favorables pour son développement en tant qu’archéologue.

Déjà vers la fin de 1854, le baron commence une coopération avec la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure. La relation avec ce groupe d’antiquaires n’était ni particulièrement amicale, ni très fructueuse, mais pour la première fois Girardot s’est inséré dans le monde des antiquaires intéressés particulièrement par l’archéologie locale. Les alentours de Nantes étaient très propices au développement de leur passion, et la Société avait déjà fondé le musée archéologique en 1849, qui avait pour objectif de rassembler les trouvailles provenant d’importantes découvertes de la ville ainsi que d’objets recueillis par les fondateurs. L’engagement de Girardot dans le développement de ce musée sera encore abordé, mais ce qui est important, c’est le milieu local, avec la tradition des recherches archéologiques et où, déjà dans la première moitié du XIXe siècle, fonctionnait un groupe bien organisé d’archéologues concentrés sur les vestiges locaux⁹⁴.

La période était aussi particulièrement fructueuse pour l’archéologie nationale, c’était une étape fondamentale du processus d’institutionnalisation des études des antiquités nationales, jusqu’alors victime d’un retard institutionnel. Dans le décret du 17 juillet 1858 sur ordre de Napoléon III, le ministre de l’Instruction publique, Gustave Rouland, a institué une commission destinée à « étudier la géographie, l’histoire et l’archéologie nationale

⁹³ *Ibidem*, p. 33.

⁹⁴ Sur ce sujet, voir L. PIRAULT, I. ROUAUD-ROUAZE, « Les précurseurs de l’archéologie nantaise », 303. *Arts, recherches et créations*, v. 50, 1996, p. 5-19 ; J. SANTROT, M. MONTEIL, « La naissance de l’archéologie à Nantes (1500-1860) », *Annales de Bretagne et des Pays de l’Ouest*, t. 118 (n°3), 2011, p. 35-54.
E. GRAN-AYMERICH, « Introduction. L’archéologie : histoire d’une science, naissance d’un patrimoine », *Annales de Bretagne et des Pays de l’Ouest*, 115-2, 2008, p. 7-18.

jusqu'à l'avènement de Charlemagne ». Ce décret, né de la passion de Napoléon III pour la guerre de Gaules, en établissant la Commission de la topographie des Gaules, a fait pour l'archéologie la même démarche que la Monarchie de Juillet avait faite pour les archives et les monuments historiques. Le pouvoir central a repris l'initiative d'organiser les recherches archéologiques afin d'en même temps décentraliser les recherches, en déléguant des missions aux antiquaires de province. C'était en les correspondants de cette commission qui devaient faire exécuter les circulaires ministérielles dans les départements. Parmi eux se trouvait aussi le baron de Girardot, chargé des travaux dans le département de la Loire-Inférieure⁹⁵. Le projet qui a couronné la mise en valeur du patrimoine archéologique était l'ouverture du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Girardot, en tant que correspondant de la commission ministérielle et Président de la Commission administrative du Musée départemental d'archéologie, préparait l'envoi des moulages des objets de collections de Nantes et du département⁹⁶.

En ce qui concerne le musée archéologique local, fondé par le Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure dès 1849, sa collection s'est agrandie rapidement et le musée, en tant qu'institution dépendante de la société, existait jusqu'à 1860. Cette année, le faible budget alloué à cette institution n'a pas permis d'entretenir ni les bâtiments ni les collections. Pour cette raison, la Société a proposé de faire don des collections au Conseil général du département⁹⁷. Le 6 novembre 1860, le président de la Société, Théodore Nau, a annoncé lors de la séance l'acceptation du don par le Conseil⁹⁸. Le musée est ainsi devenu départemental et le Conseil a voté les fonds nécessaires à la restauration de l'édifice où sa collection fut abritée⁹⁹. Au début de 1861, à la demande du baron de Girardot en tant que Secrétaire général de la Préfecture, une Commission administrative est chargée de veiller au bon fonctionnement du musée. La Commission a comme but de « prendre les intérêts du Musée, de veiller à son accroissement, à la conservation des objets qu'il renferme, à l'emploi des subventions qui pourraient lui être accordées »¹⁰⁰. Girardot a présidé la Commission jusqu'au 4 août 1876, quand il a été remplacé par le préfet de la Loire-Inférieure, le vicomte Camille Malher¹⁰¹. Les relations entre le Musée départementale d'archéologie et la Préfecture sont restées très bonnes.

Il faut noter que les relations entre Girardot et les archéologues locaux n'ont pas toujours été faciles : les questions concernant le musée ont causé plusieurs tensions. Girardot,

⁹⁵ Bibliothèque des Quatre Piliers, ms.523, fol. 263-297.

⁹⁶ Archives des Musées Nationaux, G2, 1862, 19 avril et 22 avril.

⁹⁷ M.-H. SANTROT, « Fortuné Parenteau (1814-1882) ... », p. 165-166.

⁹⁸ *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, t. I, 1860, p. 178.

⁹⁹ *Ibidem*, p. 166.

¹⁰⁰ *Ibidem*, p. 372.

¹⁰¹ M.-H. SANTROT, « Fortuné Parenteau (1814-1882) ... », p. 182.

du point de vue des archéologues nantais, a été plutôt perçu comme un administrateur extérieur à leur milieu. Le baron, de son côté, n'a pas participé activement aux travaux de la Société. En 1868, dans l'*Année illustrée* (n°21, le 7 mai) publié par Olivier Merson, ami du baron, est paru un article dans lequel le Musée archéologique est décrit comme « fondation du baron de Girardot »¹⁰². La réaction des membres de la Société a été brutale. Pendant la séance du 19 mai 1868, Edouard Kersabiec, le Président de la Société, a lu une note destinée à apporter une rectification : « Il y a là, [...] de la part de l'auteur, M. Olivier Merson, une erreur qui ne s'explique que difficilement. En effet, si M. le baron de Girardot a le goût des collections archéologiques, s'il est montré, en bien des occasions, bienveillant pour notre Société et pour ses travaux, il n'en est pas moins vrai qu'il n'a coopéré en rien à la fondation du Musée Archéologique. [...] La vérité est que le Musée a été fondé et s'est accru, grâce uniquement à l'initiative, aux dons et à la persévérance des membres de la Société Archéologique, qui l'a offert depuis au département, lequel l'a accepté de ses mains »¹⁰³. La même année, « la commission administrative du Musée, à égalité de voix, 3 contre 3, celle du président ayant été considéré comme prépondérante [...] a refusé toute allocation de fond »¹⁰⁴ pour les fouilles dans le lac de Grand-Lieu. Apparemment, les tensions liées aux ambitions personnelles parmi les archéologues nantais ainsi que chez Girardot, ont été fortement présentes, freinant ainsi les recherches à l'échelle locale.

Malgré ces problèmes liés à la gestion du musée et à la coopération avec les archéologues de Nantes, nous voudrions souligner la conscience précoce de Girardot en ce qui concerne la protection des vestiges archéologiques. Dans l'une de ses communications nous lisons que « M. le baron de Girardot [...] rend compte des démarches, malheureusement infructueuses, tentées par lui dans le but de déterminer le propriétaire d'un dolmen situé près de Saint-Nazaire à céder ce monument au département de la Loire-Inférieure. Toutefois, le possesseur de ce dolmen promet de veiller à sa conservation »¹⁰⁵. Cette constatation est un résumé des démarches infructueuses ayant pour but d'acquérir le dolmen de Saint-Nazaire pour le département, afin d'éviter sa dégradation totale. Girardot intensivement correspondait avec le propriétaire du terrain¹⁰⁶. Le 27 mars 1862 le baron écrivait : « J'ai l'honneur de vous écrire au double titre de Secrétaire général de la Loire Inférieure et de Président de la Commission administrative du Musée d'archéologie. Vous possédez sur vos terres de Saint Nazaire un des plus intéressants monuments de notre département, un dolmen d'une parfaite conservation. Un

¹⁰² *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, t. 8, 1868, p. 96.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 96-97.

¹⁰⁴ *Ibidem*, p. 172.

¹⁰⁵ *Revue des sociétés savantes de la France et de l'étranger*, t. VIII, 1862, p. 9.

¹⁰⁶ La correspondance concernant ce problème est conservé dans la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges, Ms. 523, fol. 523-528.

jour viendra où les constructions s'étendront au-delà de votre propriété et il pourrait bien arriver que le dolmen fût détruit. C'est pour en assurer la conservation que j'ai recours à vous, Monsieur ; je viens vous demander de vouloir bien faire don au département de la Loire-Inférieure de ce monument et le consentir à céder, au prix courant des terrains de ce quartier, de quoi arriver au dolmen et l'entourer d'une petite place à laquelle on donnerait votre nom »¹⁰⁷. Il a offert l'argent et le prestige, mais le propriétaire n'a pas été intéressé par la cession de sa possession. En revanche, il a assuré s'occuper de ce monument pour lui en éviter les dégradations. L'intervention de Girardot n'a pas été la conséquence de l'application d'une circulaire du Ministère. À travers ce cas, il est possible d'apprécier l'authentique engagement de Girardot pour le patrimoine, bien que ce type de patrimoine alors pas encore reconnu par le Ministère. Ses démarches n'étaient pas efficaces, mais sa volonté était déjà très forte. Cet épisode montre, d'un côté, la capacité du baron à mettre en valeur le patrimoine non reconnu, et de l'autre les problèmes courants de la préservation des monuments, étant données les lacunes législatives et la prise de conscience assez faible de la population locale.

Pour la vraie protection des mégalithes¹⁰⁸, il a fallu attendre jusqu'à 1879, date de la création de la Sous-commission des monuments mégalithiques de la Commission des monuments historiques. C'est finalement cette structure qui a été capable de débloquent une situation difficile concernant les monuments préhistoriques et de les sauver de la destruction. Cette démarche a été anticipée par des années de batailles sur le terrain de la protection des monuments préhistoriques, comme celle de Saint-Nazaire. L'exemple le plus connu est la protection des monuments de Carnac¹⁰⁹.

En travaillant à Nantes, Girardot a eu accès aux richesses préhistoriques de la région et, en tant que secrétaire de la préfecture de la Loire-Inférieure, il s'occupait tout autant de ces monuments que des trouvailles fortuites faites au cours des travaux de restructuration de la voirie urbaine, nombreux à Nantes à l'époque.

¹⁰⁷ *Ibidem*, fol. 523.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 35.

¹⁰⁹ Sur l'histoire de la destruction et de la conservation des monuments de Carnac, voir *ibidem*, p. 48-51.

La collection du baron de Girardot

« Collectionner n'est pas une ridicule manie : c'est un besoin de notre tempérament, presque une loi de la nature, comme celle qui pousse l'abeille à faire son miel, le ver à soie à tisser son cocon et la fourmi à réunir en été les provisions de l'hiver. On collectionne tout : objets d'arts et objets vulgaires, porcelaines et timbres-postes, armures et pipes, tapisseries des Gobelins et chaussures anciennes, palettes de peintres et autographes de maîtres»¹¹⁰, écrivait, en 1885, Paul Eudel dans son recueil de textes consacrés aux manifestations diverses du collectionnisme. À cette époque, la passion de collectionner se démocratise, en devenant la pratique des bourgeois cultivés. En même temps, les champs d'intérêt des collectionneurs s'étendent aux objets qui, avant, n'avaient pas constitué un centre d'intérêt, ni pour les amateurs du passé, ni pour les collectionneurs¹¹¹.

La première moitié du XIX siècle est marquée par un changement d'approche concernant les objets d'origine locale qui deviennent une part de l'archéologie nationale. Dans cette première période, on s'intéresse surtout aux vestiges gallo-romains, l'intérêt pour la préhistoire n'arrive que vers la fin des années 1850. Krzysztof Pomian, en parlant des deux pôles de la curiosité antiquaire de l'époque, indique l'importance de la prise de conscience que ces objets que l'on trouve « dans le sol de son propre pays ne sont ni des jeux de la nature ni des pierres de foudre ou des glossopètres, mais bien des antiquités qui, quoiqu'elles ne puissent être attribuées aux Anciens, méritent d'être étudiées et collectionnées ; découverte qui accompagnait les premières manifestations d'un intérêt pour les vestiges du Moyen Age. Et elle se termine avec l'élévation du statut de ces antiquités locales et ethniques, devenues nationales, à un rang égal, sinon supérieur à celui des antiquités classiques, inaugurée par la promotion historique et esthétique des *mediaevalia* et étendue plus tard à des objets préhistoriques et barbares »¹¹². Cette démarche a abouti à l'intérêt croissant pour le sujet de la part des antiquaires de province et avec le concours de l'activité intensive des sociétés savantes régionales.

¹¹⁰ P. EUDEL, « Collections et collectionneurs », Paris, 1885, p. 10-11.

¹¹¹ Sur la naissance des nouveaux intérêts et des nouvelles formes du collectionnisme à Paris dans la deuxième moitié du XIXe siècle, voir M. CHARPY, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°3, 2007, 105-128.

¹¹² K. POMIAN, « Les deux pôles de la curiosité antiquaire » dans A.-F. LAURENS, K. POMIAN, (dir.), *L'Anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, 1992, p. 59.

La culture intellectuelle de l'époque touche aux questions de la culture matérielle. Odile Parsis-Barbé dans son étude sur la naissance de l'histoire locale au XIXe siècle, souligne l'importance du contact direct avec l'objet dans les recherches historiques. « Privilégiant toujours la dimension sensible – la vue, le toucher, le contact physique – de l'éveil des vocations, l'explicitation de ce qui fut au cœur de l'engagement de l'érudit dans la recherche historique locale retombe forcément sur l'objet, le vestige, la trace. [...] L'attachement à l'objet archéologique revêt, chez l'antiquaire de l'époque romantique, un caractère quasi obsessionnel. [...] Fonction cumulative dont il est très souvent rappelé qu'elle est à la base de l'écriture de l'histoire locale »¹¹³. L'objet devient un véhicule d'un discours historique.

La prédilection pour les objets anciens devient une partie de l'identité des érudits. Manuel Charpy, en analysant ce goût du passé cultivé par la bourgeoisie du XIXe siècle, indique que la conquête des traces du passé national est une réaction aux changements apportés par la modernité. La singularité d'un objet ancien s'oppose à la reproductibilité industrielle. Dans ce contexte, se tourner vers le passé, surtout national, aux débuts médiéval, mais avec le temps, aussi gallo-romain et préhistorique, n'est pas une surprise. L'un des traits marquants de la culture bourgeoise du XIXe siècle est en effet cet engouement nouveau pour le passé *via* les objets anciens. La volonté et la possibilité d'acheter des objets anciens deviennent l'apanage des classes supérieures ou des groupes souhaitant y accéder¹¹⁴.

L'intérêt pour le passé national et la mise en valeur d'un objet en tant que source historique, sont donc les tendances qui ont influencé le caractère du collectionnisme du XIXe siècle. Le collectionnisme devient aussi une pratique des antiquaires hors Paris, à plus forte raison pour les objets d'archéologie nationale, qui ont été, en premier lieu, « découverts » grâce à l'activité des sociétés savantes de province. La diversification des nouvelles approches envers les études du passé et le besoin d'enrichir les cabinets des érudits a engendré des phénomènes tout à fait nouveaux, comme le développement du marché de documents historiques et l'organisation de fouilles archéologiques en France. Parsis-Barubé évoque les exemples des collections éclectiques des antiquaires de province en tant que témoignage d'une tendance à un recentrage des études historiques sur les monuments, l'archéologie et les œuvres d'art, mais sans étude approfondie de leur contenu ou de possibilités d'encadrer la collection dans les autres pratiques d'un érudit de province.

¹¹³ O. PARSIS-BARUBÉ, *La province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, 2011, 299-300.

¹¹⁴ M. CHARPY, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°3, 2007, p. 110.

Nous ne commençons pas notre étude sur la collection de Girardot par cette description du contexte sans aucune raison. Nous trouvons que, pour comprendre le contenu, les conditions de la création et du développement de cette collection, le contexte de l'époque constitue un facteur crucial. La collection de Girardot, érudit actif dans plusieurs endroits de province, dont les activités en faveur du patrimoine ont touché à tant de domaines, est aussi une manifestation de ses intérêts pour l'histoire et les vestiges du passé. Ses intérêts avaient toujours un caractère double : scientifique et administratif. Le collectionnisme de Girardot nous semble un autre aspect de ses passions, qui, à la fois, était le fruit de ses recherches et une source pour l'étude du passé. Son contexte nous apparaît frappant parce que, à côté de l'amour pour l'objet ancien en tant que tel, il montre aussi une capacité de gestion, de mise en valeur efficace de la collection par son possesseur. La collection de Girardot est une sorte de miroir de ses intérêts en tant qu'antiquaire et en tant que fonctionnaire, donc aussi un reflet des changements et des tendances de l'époque qui ont conditionné la carrière et les passions du baron.

Nous ignorons quand exactement Girardot entame sa collection. Son ami et biographe, Edmond Michel, indiquait que déjà au milieu des années 1830, il commence à réunir des objets antiques, des gravures, des estampes et des autographes¹¹⁵. Malheureusement, nous n'avons aucune preuve pour confirmer cette constatation. Néanmoins, il est sûr que déjà à cette période, au commencement de sa carrière sous la Monarchie de Juillet, il démontrait un intérêt pour les études du passé, ce qui est resté sa vocation jusqu'à la fin de sa vie. Les mentions des objets de collection entre ses mains débutent à la fin des années 1840 et il reste actif en tant que collectionneur presque jusqu'aux dernières années de sa vieillesse.

La collection de Girardot n'est pas une collection d'art. Plusieurs œuvres d'art ont décoré son cabinet, mais celles-ci étaient plutôt le résultat de ses amitiés avec des artistes, pas une manifestation de l'intérêt pour l'art. Ce que nous voudrions souligner, c'est le fait que les objets collectionnés par le baron forment un ensemble où le principe dirigeant est, en adoptant la pensée d'Adolphe Riegl, basé sur deux valeurs de remémoration, celle d'ancienneté et celle historique. La valeur d'ancienneté, fondée sur les signes de vieillissement manifestes, s'adresse aux émotions, à la sensibilité individuelle de chacun et, jusqu'à un certain point, elle accepte l'incomplétude, l'usure des formes en tant que signe du temps et la patine nécessaire d'un monument. La valeur historique est fondée sur l'importance scientifique des informations que le monument peut fournir et elle augmente avec l'authenticité du monument. En s'adressant aux

¹¹⁵ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot ... », 131.

gens cultivés, la valeur historique nécessitée des savoirs: il faut l'érudition pour reconnaître l'historicité d'un objet.

La collection de Girardot contient des fragments d'objets abimés, des éléments de monuments perdus, des documents historiques et des autographes, des trouvailles archéologiques locales et des pièces liées à l'aspect technique de l'art. Même la majorité des dessins conservés jusqu'à aujourd'hui a pour sujet les vestiges du passé local. Nous ne pouvons pas imaginer un ensemble encore plus lié aux valeurs patrimoniales, dont l'objectif est de supporter le discours historique et d'animer l'imagination d'un érudit-historien. Le contenu de cette collection semble un miroir des intérêts et des actions en faveur du patrimoine de Girardot.

Nous pourrions simplement décrire la collection de Girardot comme « éclectique », un mot-clef tellement présent dans les études des collections du XIXe siècle que, au final, il devient un fourre-tout sans signification. Heureusement, grâce au nombre des sources de l'époque ainsi qu'aux parties de la collection conservées jusqu'à aujourd'hui dans les musées, nous pouvons non seulement établir, au moins approximativement, quels objets se trouvaient dans le cabinet de Girardot, mais aussi approfondir la question des voies d'acquisition, de la dynamique du développement et les relations avec d'autres activités de l'érudit. Nous croyons que l'étude de la collection de Girardot, qui reste bien évidemment seulement un approfondissement d'un cas particulier sans aucune tentative de généralisation, donne l'occasion de voir le cabinet d'un antiquaire de province dans un contexte plus large. Nous voudrions, en premier lieu, présenter le contenu de la collection, pour, par la suite, approfondir les voies d'acquisitions, les modes d'exposition des objets au public, pour conclure avec l'histoire de la dispersion.

Pour commencer, nous voudrions décrire, de manière la plus synthétique possible, les sources grâce auxquelles il est possible d'étudier la collection du baron de Girardot. Après, il est important de montrer les principes de notre reconstitution de la collection de Girardot pour, en conséquence, passer au contenu. Dans les parties suivantes, nous approfondissons les voies d'acquisition, ce qui permet de contextualité cet ensemble et ce qui explique la présence de certains types d'objets dans la collection. La collection de Girardot n'a pas été cachée dans son cabinet, au contraire, elle a été à maintes reprises exposée, commentée et diffusée – nous voudrions approfondir la question du rôle social de la collection et de la possibilité de l'encadrer dans les autres pratiques d'un érudit de l'époque. Pour conclure, il est indispensable d'expliquer l'histoire de la dispersion de cet ensemble après la mort du collectionneur.

Sources

La collection de Girardot n'est pas conservée dans son ensemble. Ses parties sont aujourd'hui dispersées dans plusieurs institutions, mais un nombre considérable d'objets est perdu. Malgré cela, d'après des sources diversifiées, il est possible d'avoir une vision de la constitution de la collection.

Les objets conservés et la documentation muséale constituent les sources les plus fiables dont nous disposons. Des parties de la collection sont aujourd'hui dans les collections du Musée du Berry à Bourges (fig. III. 1-6), du Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye (fig. III.7), du Musée Girodet à Montargis (fig. III.8), du Musée de Bretagne (Rennes), du Musée Dobrée (Nantes) et dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France.

A côté des parties de la collection conservées il est possible de retracer ses éléments perdus, ainsi que de trouver des renseignements sur les objets existants, dans les sources imprimées et les manuscrits produits à l'époque.

En premier lieu, il faut mentionner les sources produites par le baron de Girardot en personne – les objets de sa collection ont été mentionnés dans ses correspondances aux sociétés savantes, ses publications où il décrit en détails ou seulement indique les pièces de son cabinet, et les listes préparées à l'occasion des expositions pour lesquelles il a prêté ses objets. Toutes ces sources sont précieuses pour nous parce qu'elles apportent des détails connus seulement du collectionneur, comme la provenance, et, souvent, ont constitué l'unique trace des pièces perdues après la mort du collectionneur.

Le problème des sources produites par le baron nous renvoie à la question de savoir si Girardot a préparé la documentation de sa collection. La réponse est positive, mais cette documentation est perdue. Notre recherche n'est pas, en conséquence, fondée sur la documentation ou l'inventaire créé par le collectionneur. Nous supposons que la documentation a existé jusqu'au moment de l'entrée des objets dans les collections muséales. Pour écrire un article sur la découverte de la rue de Dun à Bourges, les auteurs avaient eu recours aux objets conservés chez la fille du baron, Marie de Girardot. À l'époque, les objets avaient encore les étiquettes préparées par le collectionneur, indiquant la provenance des trouvailles. Les étiquettes, attachées directement aux objets, devaient être assez synthétiques, portant l'information sur le lieu de découverte : l'« identité n'est pas discutable, et les étiquettes écrites

de la main même de M. de Girardot ne laissent aucun doute »¹¹⁶. Elles servaient à l'identification des objets par le collectionneur, sans objectif de créer un inventaire ou une liste détaillée – cette documentation fonctionnait seulement en contact direct avec l'objet. Les étiquettes ont été enlevées lors de l'entrée des objets aux musées ou ultérieurement. Parmi les objets conservés jusqu'à aujourd'hui au Musée du Berry et au Musée d'archéologie nationale, nous avons trouvé seulement un exemple, une perle en pâte de verre (Musée du Berry, inv. 1908.33.29), qui porte encore son étiquette - « Trouvé à Triguères (Loiret), Vellaunodunum par M. Petit » (fig. V.7). Heureusement, les informations n'ont pas été perdues avec les étiquettes, elles ont été reprises dans les inventaires. Au Musée Dobrée à Nantes, au contraire, tous les objets qui ont été achetés par la ville de Nantes en 1884 conservent encore leurs étiquettes – tous les silex taillés sont indiqués comme provenant du Loiret (fig. V.3).

Le troisième groupe de sources est constitué par les documents de l'époque, les publications, les articles où les objets de la collection ont été signalés. En premier lieu, il faut mentionner le catalogue de vente des objets provenant du cabinet du baron de Girardot en 1879, la liste la plus exacte des objets perdus dont nous disposons. Ensuite, les objets ont été énumérés dans les catalogues d'expositions locales (fig. IV.1) et dans les publications concernant l'Exposition Universelle de 1867 (fig. IV.2). Les objets suscitant des discussions particulièrement vives parmi les collectionneurs ou les pièces plus curieuses, ont été aussi l'objet d'articles écrits par d'autres érudits – nous avons identifié plusieurs textes où les pièces les plus célèbres de la collection ont été décrites en détails, ce qui donne un renseignement très intéressant, à plus forte raison dans le cas des objets que nous considérons perdus.

La richesse des sources permet d'avoir un aperçu général de la collection de Girardot. Toutefois, les documents qui nous ont servi pour notre étude sont très diversifiés, ils ont été établis avec des objectifs divers et par des auteurs différents. En conséquence, ils n'apportent pas de renseignement de même nature, ce qui pose certaines restrictions pour notre étude.

¹¹⁶ H. BREUIL, P. de GOY, « Note sur une sépulture antique de la rue de Dun, découverte en 1849 », *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. 27, 1903, p. 159.

Principes et contraintes de l'étude de la collection de Girardot

La collection de Girardot n'est pas conservée dans son ensemble après sa mort. Les détails de la dispersion seront approfondis plus tard, mais ce qui est important pour l'étude du contenu, c'est le fait que cela n'est pas une analyse d'objets recueillis jusqu'à aujourd'hui dans un endroit bien précis. Pour reconstituer le contenu de la collection, il a fallu retrouver la trace de plusieurs sources, de nature très diversifiée, qui, ensemble, ont permis d'avoir une vision de l'ampleur et du caractère du contenu du cabinet du baron de Girardot. Girardot lui-même s'est qualifié de « collectionneur » à plusieurs reprises, surtout dans les lettres concernant les prêts et quand il envoyait des communications aux sociétés savantes, inspirées par les pièces de sa collection, ce qui indique qu'il avait conscience d'avoir une collection orientées vers tous les types d'objets que nous mentionnons dans notre reconstitution – les objets d'art, les objets archéologiques, les curiosités historiques et les documents originaux. Nous avons, quand même, souligné que la classification des objets comme « de la collection de Girardot » est une démarche effectuée par nous, pas par le collectionneur – nous ne savons pas pour tous les objets dont nous avons retrouvé la trace si le baron les considérait comme une partie de sa collection. Nous pouvons avoir ce doute surtout en ce qui concerne les objets donnés au Musée de Montrégis – nous ne savons pas s'ils avaient fait partie du cabinet du baron, ou s'il les avait achetés pour cette occasion. Finalement, nous les avons englobées dans la collection, mais il faut mentionner ce doute.

Initialement, nous avons voulu, d'après les sources, établir une liste exacte des objets possédés par Girardot, une sorte d'inventaire présumé de la collection dispersée. Au fil du temps, en conséquence de la découverte de nouveaux matériaux pour notre étude, nous avons abandonné ce projet initial, le considérant comme irréalisable. Les sources dont nous disposons présentent les informations de manière très variée, en apportant parfois des détails infimes ou parfois en ne donnant aucun renseignement plus précis. L'idée d'ajuster toutes ces données à la liste dans une tentative unificatrice, nous a finalement semblé un abus et une surinterprétation des sources.

Pour quelques objets, il est possible de retracer leur parcours du moment de la découverte jusqu'au lieu de conservation d'aujourd'hui, mais, malheureusement, ce n'est pas le cas de toute la collection. Pour la majorité des pièces, nous ne connaissons pas la date d'entrée ou la date de sortie de la collection. Ces questions, si possible, seront approfondies dans les sous-chapitres suivants. En plus, dans les sources, certains objets sont mentionnés de façon

sommaire, les autres sont bien décrits à l'époque, mais ils ont été perdus après la mort du baron. Ceux les plus appréciés à l'époque, sont identifiables dans des sources différentes, mais pour la majorité de la collection, il existe le risque de retracer le même objet apparaissant à plusieurs reprises dans des sources diverses, sans possibilité d'identifier ou d'exclure les répétitions. Ces problèmes, par conséquent, excluent la possibilité de faire une étude quantitative de la collection de Girardot. En plus, à cause des mêmes raisons, nous ne pouvons pas dire, même approximativement, quel était le nombre des objets de la collection et quelle est l'ampleur de la partie perdue.

Les étiquettes, ou au moins les indications reprises d'après les étiquettes, apportent des renseignements importants sur la provenance, mais elles n'indiquent pas comment la collection a été organisée par le baron. Nous ne connaissons pas les catégories adoptées par le collectionneur, si elles existaient, ni en fonction de quels principes les objets ont été rangés. Au Musée du Berry, où est conservée la partie majeure de la collection, le don le plus considérable de 1908 est divisé en deux groupes. Les dessins, les curiosités historiques, les médailles et les recueils de calques et de gravures sont enregistrés sous les numéros d'inventaire 1908.25, tandis que les objets archéologiques sont classés sous les numéros d'inventaire 1908.33. Cette distinction n'est pas un reflet d'un rangement antérieur au don, mais elle est la conséquence d'un système d'enregistrement des objets utilisé dans le Musée durant cette période¹¹⁷. Il existe une exception : les recueils conservés dans ce Musée (inv.1908.25.50 ; inv.1908.24.52 ; inv.1908.25.62). Nous croyons que le rangement des calques, des gravures et des dessins pourrait être le résultat de ces travaux de classement entrepris par le baron à la fin de sa vie, et dont parlait Edmond Michel.

S'il existait la possibilité d'établir une liste plus précise, nous l'avons préparée pour les annexes de notre mémoire. Même si nous n'avons pas l'objectif de dresser un catalogue détaillé ou d'une étude quantitative, il faut exploiter une telle possibilité pour avoir au moins une vision plus générale de la collections, sans énumérations infinies dans le texte de notre mémoire. Il s'agit surtout des listes des objets conservés dans les collections muséales ou de ceux prêtés pour les expositions. Dans le cas des objets préhistoriques du Musée Dobrée à Nantes et du

¹¹⁷ L'inventaire d'après lequel nous indiquons les objets dans notre mémoire, est ouvert depuis 1950. Le système de numérotation faisant intervenir l'année d'entrée permet d'incorporer les entrées antérieures. Les objets de la collection ont été, au départ, inventoriés dans le registre B, qui existait depuis le 5 août 1883 jusqu'au début de janvier 1916. Les objets ont été répertoriés dans l'ordre chronologique et sans la répartition méthodique des objets. Les objets de la collection de Girardot inventoriés dans le registre B portent maintenant les numéros d'inventaire 1908.25. La deuxième partie des objets, aujourd'hui répertoriée sous le numéro d'inventaire 1908.33, a été originellement cataloguée dans le registre C, consacré aux objets archéologiques – préhistoriques, gaulois, gallo-romains, mérovingiens. Toutes les entrées ont été faites en fonction de la date d'entrée, du 27 décembre 1906 jusqu'en 1924. D'après P. CHAPU, *Les sculptures du Moyen Age conservées dans les musées de Bourges*, mémoire du 3^e cycle de l'Ecole du Louvre, 1970, p. 11-12.

Musée de Bretagne à Rennes, nous indiquons les lieux de conservation et les numéros d'inventaire dans les notes de bas de page. Néanmoins, dans notre description nous ne voudrions pas énumérer les objets en fonction du lieu de conservation ou de la source utilisée, d'autant plus que le destin des objets du baron et les lieux de conservation sont le résultat des démarches entreprises trente ans après la mort du baron.

Reconstitution du contenu de la collection de Girardot

Au vu des difficultés pour décrire le contenu de la collection, nous avons décidé de créer quatre catégories qui, selon nous, permettent de présenter la spécificité de la collection de Girardot : les documents historiques, les objets archéologiques, les curiosités historiques et les objets d'art, y compris aussi les pièces liées à la production artistique, assez nombreuses dans la collection de Girardot. Avec toutefois l'exception que nous ne voudrions pas étudier les objets en détail, ce qui serait d'ailleurs difficile à cause des dimensions trop petites des pièces du baron ainsi que l'impossibilité de consulter toute la collection. Les listes, préparées d'après sources diverses, sont disponibles dans les annexes.

Concernant les listes d'objets conservées dans les musées, elles ont été établies à partir de la documentation. Nous avons eu la possibilité de voir une partie des objets, mais il n'a pas été possible de voir l'ensemble des pièces. Les lacunes dans les listes sont donc le résultat des lacunes dans la documentation que nous n'avons pas pu combler.

Pour éviter les énumérations, nous indiquerons les exemples représentatifs des objets, ainsi que leur caractère, en mentionnent dans la mesure du possible les références dans les annexes où se trouvent les listes établies d'après les sources.

Documents historiques et autographes

Parmi la collection des documents historiques et des autographes seulement les pièces isolées sont identifiables aujourd'hui, mais il est toujours possible de dire quels documents ont appartenu au baron à l'époque¹¹⁸. Presque toute collection a été mise en vente en juillet 1879, et nous possédons par conséquent la liste détaillée des documents recueillis par Girardot. Bien évidemment, nous ne pouvons pas exclure que Girardot possédait une collection encore plus vaste, mais en suivant les informations du catalogue il est possible d'avoir une aperçu général de sa composition. Le catalogue divisait les documents mis en vente par Girardot en deux catégories : les autographes et les documents historiques, et nous voudrions reprendre cette division.

¹¹⁸ Le renseignement sur les documents historiques et les autographes est apporté, en premier lieu, par le catalogue de la vente de 15-17 juillet 1879 organisé par Etienne Charavay à Paris, *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot, catalogue de vente*, Paris, 1879. Un recueil des documents sous le titre *Alais* a été donné à la Bibliothèque nationale de France en 1880 (NAL 1396).

En ce qui concerne les autographes, dans le catalogue sont mentionnées 321 entrées¹¹⁹, en fonction du nom du personnage concerné. Sous plusieurs entrées ont été enregistrés des recueils des pièces, c'est à dire que le nombre des pièces dans la collection a été supérieur à 321.

Girardot ne s'est pas concentré sur un domaine ou une période bien précise, en se choisissant les pièces curieuses par leur contenu ou par leur auteur. Dans sa collection sont présentes les pièces d'hommes de lettres et écrivains, comme Voltaire, Chateaubriand, Balzac (deux lettres et un fragment du manuscrit de *Maitre Cornelius*¹²⁰), des personnages de scène célèbres à l'époque, comme la cantatrice italienne Maria Malibran (deux lettres)¹²¹, l'actrice Marie Dorval¹²², des compositeurs comme Gaetano Donizetti (2 morceaux de musique autographes)¹²³, ou un recueil des autographes relatifs aux peintres et scientifiques¹²⁴.

Malgré cette diversité, la majorité des autographes concerne les personnages historiques, sans prédilection pour une période en particulière, mais avec quelques centres d'intérêt plus prononcés.

Sous les numéros 300-321 sont enregistrées les lettres relatives à Napoléon I et à sa famille, ce qui constitue l'ensemble la plus homogène de la collection¹²⁵. Girardot possédait aussi des lettres provenant de la cour royale de l'Ancien Régime : de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Marie Leszczyński et de son père, de Stanislas Leszczyński et de sa mère, de Catherine Opalińska, ainsi que des pièces plus contemporaines : de Louis XVIII, de Louis-Philippe 1^{er} et de Napoléon III. Parmi les autographes relatifs aux autres personnages historiques, le baron possédait encore 5 autographes de Robespierre, ainsi qu'un groupe de documents liés aux personnages de la Révolution, dont une lettre de Marat, 6 autographes relatifs au cardinal de Richelieu, deux pièces écrites par Talleyrand, 15 lettres des « souverains étrangers »¹²⁶, et un nombre considérable d'autographes de ministres, généraux, maréchaux et de personnages célèbres dans l'histoire française.

¹¹⁹ *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot, catalogue de vente*, Paris, 1879, p. 1-37.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 2.

¹²¹ *Ibidem*, p. 18.

¹²² *Ibidem*, p. 8.

¹²³ *Ibidem*, p. 8.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 34.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 34-37.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 34.

En ce qui concerne les documents historiques¹²⁷, la prédilection pour l'histoire locale est plus visible. Sept recueils concernent l'histoire du Berry du XVI jusqu'au XVIIIe siècle, et deux concernent la Loire-Inférieure sous la Révolution. Les pièces relatives aux départements sont également dispersées dans les recueils différents.

Les autres documents sont relatifs à des personnages et événements divers, comme le recueil de 125 lettres signées de cardinaux italiens, 18 pièces relatives à l'histoire de la Société des Jacobins, trois recueils concernant la Révolution et trois recueils liés à la famille Desmoulins. Sous le numéro 345 a été enregistré un recueil intitulé *Guillotine*, composé de 10 pièces originales relatives à la construction de la guillotine, de 1792.

Quand aux documents sur l'histoire du Berry, les 6 pièces des documents imprimés ainsi que les affiches d'indulgence du XVIe siècle sont également conservées dans le recueil du Musée du Berry¹²⁸. Cependant, en général, les documents concernant l'histoire locale ne constituaient pas ni la majorité ni une partie particulièrement privilégiée dans la collection des autographes et des documents du baron de Girardot. Si nous pouvons distinguer un trait caractéristique de cet ensemble, c'est la prédominance des pièces relatives aux personnages et aux événements de l'histoire de France de XVI siècle jusqu'à l'époque contemporaine.

Dans les fonds de la Bibliothèque Nationale de France se trouve le recueil des manuscrits en langue latine, intitulé *Registre d'actes pour la Seigneurie d'Alais (1325-1375)*, et donné par le baron de Girardot le 6 avril 1880¹²⁹. Cela nous semble le recueil des documents le plus anciens de la collection, qui, selon nous, a aussi été mis en vente en 1879, comme « curiosité historique », enregistrée sous le numéro 377 et intitulée *Paléographie*¹³⁰.

Malgré le fait que Girardot collectionnait les pièces surtout en fonction de leur originalité et de leur liaison avec les personnages historiques, les autographes et les documents historiques nous semblent être une partie très cohérente et réfléchie de sa collection. Les autographes ont été, au moins en partie, acquis par la voie de l'achat sur le marché d'autographes et ont été mis en vente à Paris durant le vivant de Girardot où certains d'entre eux ont notamment reçu des estimations d'une valeur considérables¹³¹.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 37-42.

¹²⁸ Musée du Berry, inv. 1908.25.62, fol. 111 ; 112 verso ; 113 ; 114 ; 114bis.

¹²⁹ Le volume est conservé dans les fonds de la Bibliothèque Nationale de France (NAL 1396). Dans ce volume sont conservées 59 feuillets, dont plusieurs sont endommagés. La plus ancienne pièce paraît être l'acte de l'hommage fait en 1210 par Raimond Pelet à Raimond, duc de Narbonne et comte de Toulouse.

¹³⁰ *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot*, Paris, 1879, p. 43.

¹³¹ Sur la vente et la valeur de la collection, voir le chapitre sur la dispersion de la collection, p. 104-105.

Objets archéologiques

Les objets d'archéologie dans la collection de Girardot forment un ensemble assez cohérent. Toutes les pièces peuvent être classifiées comme des « antiquités nationales » - Girardot ne collectionnait pas d'objets d'archéologie classique.

D'abord, nous ne voudrions pas approfondir la relation d'une nomenclature introduite par le collectionneur à l'époque et les divisions qui sont appliquées aujourd'hui aux objets conservés dans plusieurs musées. Le vocabulaire utilisé par Girardot pour classifier les objets se limite aux indications si la pièce est gallo-romaine, gauloise ou celtique, ou il s'agit d'un « outil lithique ». Nous ignorons exactement comment Girardot classifiait le contenu de son cabinet, mais il est sûr que cette classification ait été différente par rapport aux systèmes de datation appliqués aujourd'hui¹³².

Ce qui nous a intéressé, c'est le fait que presque tous les objets d'archéologie collectionnés par Girardot, proviennent d'endroits locaux et, quand il a dû classifier ses possessions, les objets ont été décrits comme « gallo-romains », « gaulois », ou bien laissés sans datation, surtout lorsqu'il s'agit d'objets préhistoriques, qui sont décrits dans les dernières publications de Girardot simplement comme des « outils lithiques ». Les classifications ont tout de même été appliquées de façon à pouvoir ranger les objets en vue d'expositions. Pendant l'Exposition Universelle de 1867 à Paris les pièces archéologiques du baron ont été exposés dans la section consacré à la deuxième et à la troisième époque, intitulée *La Gaule indépendante et la Gaule pendant la domination romaine* (fig. IV.2). En 1875 à Nantes, les objets ont été divisés entre les vitrines gallo-romaines et celles consacrées pour « l'âge de bronze, l'âge de pierre »¹³³. Malgré ces problèmes, il est possible grâce aux catalogues d'exposition et aux informations reprises dans la documentation muséale, de constater la provenance locale des objets archéologiques appartenant au baron. Heureusement, cette partie de la collection n'est pas seulement bien décrite dans les sources, mais elle aussi conservé dans sa majorité. Les deux objets les plus célèbres : un vase avec inscription (fig. VI.9) et une statuette de Mercure avec Pétase, sont perdus, cependant des descriptions très satisfaisantes se trouvent dans les sources de l'époque. Nous avons les raisons de croire que la partie archéologique de Girardot est

¹³² Vers la moitié du XIXe siècle, l'Europe de Nord a adopté la division des trois âges de l'humanité (pierre, bronze, fer), soutenu par Christian Jurgensen Thomsen et confirmé sur le terrain par son disciple, Jen Jacob Worsaae. La France ignorait cette approche. Les mots comme « gaulois » ou « celtique » ont servi à englober des concepts et des pièces dissemblables provenant d'époques et de civilisations diverses, de l'industrie lithique, par mégalithes, tombes de l'âge du fer jusqu'aux antiquités franques et mérovingiennes. D'après A. HUREL, *La France préhistorique...*, p. 36-37.

¹³³ *Archéologie préhistorique gauloise, etc. Compte-rendu des objets exposés au foyer du théâtre de la Renaissance, du 19 au 26 août 1875*, Nantes, 1875, p. 11.

conservée dans la forme assez proche à ce qui s'est trouvé dans le cabinet de Girardot, malgré les pertes. Nous voudrions maintenant décrire les groupes d'objets les plus importants, en indiquant que les listes plus exhaustives des pièces archéologiques sont disponibles dans les annexes

Objets gallo-romains – l'ancienne nécropole de Séraucourt

Le plus grand groupe d'objets de la collection et en même temps le plus ancien dans la collection, que nous pouvons par ailleurs identifier avec des fouilles précises, sont les objets provenant de l'ancien cimetière de Séraucourt, près Bourges (1848). Girardot possédait dans sa collection presque 60 objets de cette provenance (fig.VI.9). Dans sa publication de 1856, consacrée aux trouvailles de Séraucourt dans sa collection, il a préparé les dessins au trait représentant 60 pièces recueillies par lui. Il a divisé sa collection en 7 planches¹³⁴. La première planche a été consacrée à la pièce plus célèbre : un vase avec inscription, décrit par Hippolyte Boyer comme « vase en terre noire orné d'une inscription en cursive romaine, qui a tant intrigué les savants, et où les celtisés actuels croient retrouver un texte purement gaulois »¹³⁵, et les planches suivantes, à de la poterie en terre noire (8 objets), à de la poterie rouge (8 objets), des objets divers, parmi eux une flute en os, un vase, une fiole et un anneau en verre (9 pièces), des objets en bronze, parmi eux trois fibules dorées et émaillées, une clochette, un bouton et des anneaux, une figurine et des éléments de bijouterie (22 pièces), et enfin, des objets en fer – des clefs, des clous de cercueils et une fourche double (12 objets).

Dans la collection du Musée du Berry est conservée seulement une partie des trouvailles de Séraucourt : 22 objets parmi les 60 possédés par Girardot (fig.III.5-6 et V.6)¹³⁶. L'absence plus flagrante est un vase avec inscription, dont on parlait beaucoup à l'époque. Dans la collection se trouvent des objets en fer, en bronze, dont une fibule et de la poterie, qui peuvent être identifiés avec des objets dessinés par le baron, ainsi qu'une balance pliante à deux plateaux (fig. V.6), qui n'a pas été mentionnée dans la publication, mais elle est aussi indiquée comme provenant de Séraucourt (inv. 1926.8.1).

¹³⁴ A. de GIRARDOT, *Cimetière gallo-romain de Séraucourt à Bourges. Objets recueillis et dessinés par le baron de Girardot*, Nantes, 1856.

¹³⁵ H. BOYER, « Lettres adressées à Pérémé », *Compte rendu des travaux de la Société du Berry à Paris*, v. 10, 1863, p. 101-102.

¹³⁶ Les autres trouvailles de la même provenance ont entré la collection du Musée du Berry par le don d'Edgar Vivier de La Chaussée, frère d'Alfred Vivier de La Chaussée, en 1906 (inv. 1906.4.1-319).

Découverte de la rue de Dun

Le deuxième groupe important, non pas par sa quantité, mais par la valeur de son contenu, est constitué d'objets provenant de la découverte de la rue de Dun (fig.V.2), aujourd'hui conservé dans le Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye (fig. III.7) et daté de l'Âge de Fer. Les objets sont indiqués, d'après les informations annotées par le collectionneur, comme « trouvé dans un tumulus face au séminaire de St Célestin à Bourges ». Le nom « découverte de la rue de Dun » a été suggéré en 1903 dans un article consacrée à ces trouvailles, pour éviter la confusion avec une autre sépulture trouvée dans l'enclos de Saint-Célestin¹³⁷. La seconde partie de la découverte a enrichi la collection d'Alfred Vivier de La Chaussée¹³⁸.

Trois objets et les petits éléments conservés avec eux constituant un point important de la collection de Girardot. Le recueil est composé d'une pendeloque sous la forme de tête de bélier stylisé, en bronze. Cet objet a été décrit à l'époque de la façon suivante : « elle mesure 0,03 de longueur et 0,0165 à sa plus grande largeur. Les cornes sont ramenées en avant et font corps avec l'ensemble, le sommet du crane et le cou sont ornés de lignes brisées, la gorge est décorée de profondes cannelures ; le museau se termine par un anneau, tandis que le cou est en forme de douille, traversé par un trou bien net, ayant constitué, sans doute, un moyen d'attache. Des traits gravés et réunis par des stries perpendiculaires servent d'ornement à la tête et ont permis par leur courbure de figurer les yeux »¹³⁹. Cette pièce, très originale, dont aucun semblable n'a été connu à l'époque¹⁴⁰, a été accompagnée dans la même découverte par la situle en bronze. « Ce vase, en bronze, est en assez mauvais état, et a été écrasé dans le premiers tiers de sa hauteur par le poids des terres de la sépulture, ce qui rend très difficile de fixer ses dimensions et son profil [...]. Elle mesure environ 0,30 de hauteur, 0,13 de largeur dans sa partie la plus étroite, 0,24 dans la plus large, 0,16 à la base et 0,14 de diamètre à l'ouverture. Elle ne semble pas avoir jamais été munie d'un couvercle. [...] Elle contient encore les débris dont elle était remplie au moment de la découverte, une forte poignée d'os humains, en menus fragments méconnaissables, profondément calcinés, craquelés par un feu violent, et dont plusieurs, en contact avec des objets de bronze, ont pris une teinte verte

¹³⁷ H. BREUIL, P. de GOY, « Note sur une sépulture antique de la rue de Dun, découverte en 1849 », *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. 27, 1903, p. 160.

¹³⁸ *Ibidem*.

¹³⁹ *Ibidem*, p. 165

¹⁴⁰ *Ibidem*.

caractéristique »¹⁴¹. Il y avait encore troisième objet, une œnochoé à bec tréflé qui accompagnait la situle et la pendeloque¹⁴².

Objets archéologiques divers

A côté de ces deux ensembles bien distincts, Girardot possédait encore nombreux objets provenant des localisations diverses, mais dans la majorité des cas, locales ou au moins française (fig. III.5 et V.7).

En ce qui concerne les autres localisations du Berry, Girardot possédait également des fragments de poterie provenant d'une sépulture découverte dans le lieu-dit Fin-Renard (Musée du Berry, inv.1908.33.53-54) et un anneau trouvé au boulevard de l'Arsenal (Musée du Berry, inv. 1908.33.24), ainsi qu'un nombre d'objets isolés provenant des découvertes dans divers départements, comme de Sceaux et de Triguières dans le Loiret (Musée du Berry, inv.1908.33.29-30, fig. V.7), ainsi qu'un nombre de pièces indiquées simplement comme « locales ».

En plus des objets en bronze retrouvés à Séraucourt, il possédait encore deux figurines intéressantes du même matériau. Le premier exemple reste malheureusement perdu. C'était une pièce exposée plusieurs fois, et nous pouvons grâce à cela donner une description exacte, provenant d'un archéologue Robert Mowat : la figurine « provient des environs de Vienne (Isère), où elle fut découverte en 1864. Le dieu, vêtu d'une légère chlamyde fixée à l'épaule gauche, porte un pétase intérieurement radié sous les bords et surmonté de deux ailerons, entre lesquels s'élève un croissant constellé d'astérisques. Les chevilles sont pourvues de petites ailes ; la main droite tient une bourse, et la main gauche une corne d'abondance de laquelle sort un caducée. Quoique le siège soit absent, la pose des jambes pliées indique l'attitude d'un personnage assis. [...] [L'objet] de M. de Girardot, authentiquement découvert à Vienne, n'a que 0m06, mesure prise entre les pointes du croissant et la pointe du pied droit »¹⁴³.

La deuxième statuette provient du don de Madame de Girardot au Musée du Berry en 1908 (fig. V.7). Dans un article sur les objets étrusques dans le Musée du Berry, cette statuette est décrite en détail : « il s'agit d'une statuette, en bronze massif, d'homme nu marchant et levant le bras droit dans l'attitude du Hercule préromain et provenant du département de la

¹⁴¹ *Ibidem*, p. 165.

¹⁴² *Ibidem*, p. 169-70.

¹⁴³ R. MOWAT, «Les types de Mercure assis, de Mercure barbu et de Mercure tricéphale», *Bulletin monumental*, vol. 42, 1876, p. 352.

Gironde. D'une hauteur de 11,2 cm pour un poids de 90 g ; la densité du métal, tout comme pour la statuette acquise à Bourges, qui doit comprendre une proportion élevée de plomb alliée au cuivre, indiquerait une production ancienne souvent remarquée lors des analyses en laboratoire »¹⁴⁴.

Objets préhistoriques

Le dernier groupe d'objets archéologiques dans la collection de Girardot est constitué par les objets préhistoriques, les outils lithiques en particulier. La collection a été prédominée par les pierres taillées, provenant de divers endroits locaux – ils ont été plus probablement recueillis sur le terrain par Girardot et les autres amateurs d'archéologie préhistorique dans les années 1860 et 1880. Nous n'avons pas de traces des pierres taillées dans la collection de Girardot antérieures à cette époque. En ce qui concerne la provenance des pierres, parmi les localisations il faut mentionner les alentours de Girolles (Loiret), Grand-Pressigny (Indre-et-Loire) et la Bretagne.

Nous ne sommes pas capables d'estimer le nombre d'objets de ce type dans la collection. Aujourd'hui, les pierres taillées de la collection de Girardot sont conservées dans la collection du Musée du Berry, dans le Musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye, dans le Musée Dobrée à Nantes (fig. V.3)¹⁴⁵ et dans le Musée de Bretagne à Rennes¹⁴⁶.

Objets d'art

Œuvres d'amis artistes

« Son goût élevé pour les arts l'avait fait l'ami de peintres, de sculpteurs et de dessinateurs célèbres », écrivait Edmond Michel après la mort du baron, « Il comptait parmi eux P. Baudry, Gérôme, Jadin, Lambert, Luminais, Toulmouche, E. Delaunay, A. Ménard, Grootaers, de Triqueti, Thomas, O. de Rochebrune, qui, tous à l'envi, se faisaient un plaisir et

¹⁴⁴P. BAILLY, «L'Étrurie aux Musées de Bourges », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n°88-89, mars-juin 1987, p. 40.

¹⁴⁵ Nantes, Musée Dobrée, inv.56.1978 (hache polie) ; inv. 56.1979 (ciseau) ; inv. 56.1980 (outil lithique) ; 56.1981 (outil lithique) ; 56.1982 (outil lithique). Par le don de mai 1861 : inv. 861.6.1. Par le don de janvier 1864 : inv.864.1 ; inv. 864.5.2 ; inv. 1864.5.3. En plus, 16 objets (inv. 884.3.649-664), surtout les outils lithiques, provenant de la collection de Girardot, sont indiqués comme « Achat de Ville de Nantes » de 1884.

¹⁴⁶ Rennes, Musée de Bretagne, inv. 879.0018.1-9.

un honneur d'orner son cabinet de leurs œuvres »¹⁴⁷. Parmi ce groupe, nous avons seulement retracé dans les sources d'époque les objets donnés au baron par Triqueti, Thomas et Rochebrune. La majorité de la collection d'art de Girardot n'est pas conservée.

Girardot n'a pas collectionné d'art ancien, sauf quelques fragments que nous avons classifiés comme des « curiosités historiques ». Son goût pour l'art a été plutôt conservatif, ce qu'il a montré dans sa description de l'œuvre de Félix Thomas : « Lorsqu'un jour, le laisser aller de la peinture libre aura dépassé les limites qu'elle est bien près de franchir, et fatigué les amateurs par sa négligence, ceux qui trouveront les paysages de Thomas les étudieront comme des modèles de dessin »¹⁴⁸. Sa collection d'objets d'art contemporain a été le fruit plus d'amitiés que d'achats sur le marché d'art et de choix réfléchis.

A côté de la liste d'artistes donnée par Edmond Michel, quelques indications sont fournies par les publications et la correspondance du baron.

En ce qui concerne l'œuvre de Félix Thomas, dans le catalogue, Girardot mentionne quelques objets qui lui appartiennent : « J'ai chez moi quelques études des frises du Parthénon, des projets de tableaux, des académies, des albums contenant des notes de voyages et croquis »¹⁴⁹, « un petit cuivre gravé aussi par Thomas, un cheval en liberté, dont il n'a été encore tiré aucune épreuve »¹⁵⁰, les croquis pour le tableau conservé à l'Opéra¹⁵¹, les tableaux¹⁵² et plusieurs sculptures, en plâtre et en cire¹⁵³.

Un renseignement relatif aux pièces données au baron par Henri de Triqueti, malheureusement non détaillé, est également accessible grâce à la liste dressée par Girardot avant l'exposition rétrospective à Orléans en 1876¹⁵⁴. Girardot possédait un groupe de neuf dessins, deux sculptures en bronze, un ensemble mineur de quelques bronzes et un objet dont le baron a été particulièrement fier : le modèle en bois, en cire et en plâtre réalisé pour le tombeau de Napoléon de 1841¹⁵⁵.

¹⁴⁷ E. MICHEL, «Le Baron A. Th. de Girardot, archéologue, sa vie, son œuvre», *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, t. 1, 1883, p. 151.

¹⁴⁸ A. de GIRARDOT, *Félix Thomas, grand prix de Rome, architecte, peintre, graveur, sculpteur*, Nantes, p. 4.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 21.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 23.

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 24 : «Il existe à l'Opéra, dans une des salles du glacier, de Thomas, un grand tableau qui représente un site grec, au fond une montagne avec un temple, à gauche un grand cerisier sauvage, à droite des buissons, et au premier plan quelques danseuses.[...] La famille en possède le croquis fait au crayon, elle m'a donné les croquis des danseuses, deux dessins au crayon noir, de la grandeur de l'exécution».

¹⁵² *Ibidem*, p. 27-28 : *Le château de Clisson* (32 x 64 cm, toile) ; *Cavaliers arabes au bord d'un gué* (50 x 35 cm, toile) ; *Paysage d'Italie par un soleil couchant* et *Femmes auprès d'une fontaine et d'une mosquée* (deux tableaux sur les deux côtés d'un fort carton de 50 x 23cm) ; *Ville vue dans le lointain à travers des arbres*, (25 x 32 cm, carton collé sur panneau) et « un certain nombre d'ébauches, paysages et marines ».

¹⁵³ *Ibidem*, p. 28.

¹⁵⁴ Archives départementales du Loiret, 466 J 15, lettre du 11 avril 1876.

¹⁵⁵ A. de GIRARDOT, *Catalogue de l'œuvre du baron Henri de Triqueti, précédé d'une notice sur ce sculpteur*, Orléans, 1874, p. 18.

En ce qui concerne les parties de la collection d'art qui sont conservées, des dessins de François-Alexandre Hazé (fig. V.5), Alfred Vivier de La Chaussée et Jules Dumoutet, ainsi qu'un groupe de dessins anonymes, représentant des objets archéologiques et probablement exécutés par Girardot, sont déposés dans la collection du Musée du Berry (fig. III. 1-4). Les dessins, dont presque tous ont pour sujet des monuments historiques, sont conservés dans un recueil (inv. 1908.25.50 – les dessins de Dumoutet et anonymes et inv.1908.25.62 – les dessins de Hazé et La Chaussée), ainsi qu'en tant que pièces séparées. Girardot possédait encore ses dix dessins, représentant les scènes de la Révolution de 1830, non conservés. Ils ont été mis en vente en 1879¹⁵⁶.

Dans les recueils du baron sont aussi conservées des lithographies découpées des bulletins des sociétés savantes et des gravures contemporaines, ainsi que des dessins effectués par des archéologues et des artistes qu'il connaissait, comme Alexandre Denuelle, Victor Petit ou Hippolyte Durand.

Girardot, parmi les fondateurs du Musée de Montargis (aujourd'hui Musée Girodet), a contribué à son développement également en tant que donateur (fig. III.8 et V.1). Dans le catalogue de la collection de 1874¹⁵⁷ sont énumérés quatre tableaux indiqués comme « don de M. le baron de Girardot » : *La chaste Suzanne et les deux vieillards*, attribués à Godefroy Maes, peintre flamande (1649-1700), *Un repas sous Charles IX ou Henri III* et *Un bal sous Charles IX ou Henri III*, attribués à Claude Gillot et *Paysage. Environs de Nantes*, signé par Dallemagne (fig. III.8 et V.1). Seulement le dernier n'a pas été retracé dans la collection actuelle du Musée Girodet. Il faut souligner la possibilité que les toiles aient été achetées à l'occasion de l'ouverture du Musée en 1853, et non pas enlevées des murs du cabinet du baron.

Objets liés à la production artistique - calques

Girardot montrait un intérêt pour les aspects techniques de l'exécution des œuvres d'art. En revenant à la question des objets donnés par les amis artistes, Girardot possédait entre autre dans sa collection, des calques originaux, des planches inédites, et l'ensemble des cuivres des *Recherches sur les arts et métiers des anciens peuples de l'Égypte* par Frédéric Cailliaud¹⁵⁸, ainsi qu'une pièce de bois gravé par Olivier Merson¹⁵⁹.

¹⁵⁶ *Catalogue de la vente...*, p. 45.

¹⁵⁷ A. LEVAIN, *Catalogue des tableaux, dessins, gravures, sculptures et objets d'art appartenant au musée de Montargis. Seconde édition*, Montargis, 1874.

¹⁵⁸ D'après A. de GIRARDOT, *Frédéric Cailliaud de Nantes, voyageur, antiquaire, naturaliste*, Paris, 1875.

¹⁵⁹ Bourges, Musée du Berry, inv. 1908.25.14.

À côté de ces pièces intéressantes, provenant des ateliers auxquels Girardot avait accès, se trouve dans les recueils conservés dans le Musée du Berry un ensemble intrigant de dessins à la plume sur papier pelure (fig. V.4), divisé entre deux recueils préparés par le baron. Nous voudrions approfondir la question du caractère et de la provenance de ces objets, en commençant par la description des dessins et l'identification des sources.

Dans le recueil enregistré sous le numéro d'inventaire 1908.25.52 (225x290 mm), formé de 42 feuillets, sont collés 39 dessins à la plume sur papier pelure tandis que le second recueil (inv. 1908.25.62 ; 446x286 mm ; fig. III.3), composé de 173 pages, conserve 56 dessins sur papier pelure (fig. III. 4). Parmi eux sont collés des dessins représentant des sujets similaires et qui semblent avoir la même provenance, mais qui sont exécutés à la plume ou au crayon sur papier.

Le premier groupe de dessins a été identifié par Pierre Bailly comme les dessins originaux provenant de l'atelier des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* du baron Taylor¹⁶⁰. Dans notre recherche et dans les tableaux d'annexes, nous reprenons les identifications faites par Bailly.

Nous avons pu encore identifier les deux groupes de dessins. Le premier se compose de deux dessins destinés à une publication intitulée *L'Univers: histoire et description de tous les peuples*, plus exactement pour la partie *Dictionnaire encyclopédique de la France. Planches*. L'eau-forte représentant le baptistère de Saint Jean à Poitiers a été publiée dans le premier recueil des planches, tandis que celle avec château de Loches – dans le second. La publication de Lemaitre est parue, pour la première fois, en 1845, avec les eaux-fortes effectués par Léon Gaucherel.

Le troisième groupe de dessins, représentant surtout des monuments allemands, italiens et français, pourrait être identifié avec l'atelier des artistes réunis autour de la publication intitulé *Moyen Age monumental et archéologique*, préparée par Daniel Ramée et publiée par Hauser et Lemercier en quatre volumes dans la période 1837-1843 (fig. V.4). Parmi les dessinateurs, on remarque le nom important, connu des travaux pour les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, de Nicolas-Marie-Joseph Chapuy (1790-1858).

Jusqu'à aujourd'hui, seulement la partie liée aux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* a été identifiée et présentée dans la littérature. Cependant, dans les articles consacrés aux *Voyages* cet ensemble de travaux conservés dans le Musée du Berry a été

¹⁶⁰ P. BAILLY, «Dessins préparatoires aux illustrations des *Voyages pittoresques*», *Bulletin de la Société académique du Puy et de la Haute Loire*, v. 56, 1980, p. 26-34. Les références sont indiquées dans les pages 30-34.

appelé « les dessins originaux »¹⁶¹ ou « les dessins préparatoires »¹⁶², ce qui suggère qu'il s'agit du même type des dessins préparatoires originaux, exécutés « sur le terrain » par les artistes de Taylor, que ceux conservés par exemple dans la Bibliothèque nationale de France, dans les fonds d'Hippolyte Destailleur. Cependant, les dessins préparatoires pour les *Voyages* de Taylor ainsi que ceux pour le *Moyen Age monumental et archéologique*, conservés dans ces fonds, sont exécutés à la mine de plomb sur papier fort, et ils se caractérisent par une qualité d'exécution différente par rapport à l'ensemble provenant du Musée du Berry. Dans la publication de 2002 Hélène Saule-Sorbé remarque que dans le cas des dessins du Musée du Berry, il faut plutôt parler de dessins au trait plus techniques que les vrais dessins préparatoires pour les *Voyages*¹⁶³.

L'identification des autres groupes de dessins nous a permis de regarder cette partie de la collection comme un ensemble cohérent de travaux provenant des ateliers des lithographes. Les objets ont été collés dans les recueils par le baron et, dans la page de titre, le baron indique le contenu : « Archéologie. Dessins, calques, gravures, lithographies ». À notre avis, ces pièces, appelées 'dessins préparatoires' ou 'originaux', constituent un exemple très curieux de recueil de calques, préparés par les dessinateurs-graveurs afin de reporter le dessin architectonique sur la planche.

Nous avons retrouvé un recueil qui pourrait être traité comme une analogie intéressant – un album des calques de Léo Droyn (1816-1896), un architecte, peintre, dessinateur et graveur français. Le recueil de 93 pages (395x450 mm)¹⁶⁴, conservé dans une collection particulière, contient 245 calques des décennies 1840-1860 concernant les travaux faits par plusieurs institutions, *Le Magasin pittoresque, Choix des types les plus remarquable de l'architecture au Moyen-âge dans le département de la Gironde* (Bordeaux, 1846), et plusieurs autres publications liées aux monuments d'architecture¹⁶⁵. Cet album est considéré comme précieux surtout pour la compréhension du travail du graveur. L'utilisation des calques a été particulièrement importante pour les gravures d'architecture, où l'orientation du monument et la précision sont particulièrement significatifs.

En premier lieu, à partir du dessin original à la mine de plomb sur papier, le dessin est réduit à la taille du travail de gravure demandé, et décalqué, à la mine de plomb ou à la plume

¹⁶¹ P. BAILLY, « Dessins préparatoires aux ... », p. 29.

¹⁶² B. FOUCART (dir.), *Adrien Dauzats et « Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France » du baron Taylor*, Paris, 1990.

¹⁶³ H. SAULE-SORBÉ (dir.), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France du baron Taylor. Languedoc*, Paris, 2002, p. 11-12.

¹⁶⁴ B. LARRIEU, *Léo Drouyn aquafortiste. À la découverte d'un trésor de plaques en cuivre*, Bordeaux, 2003, p. 32.

¹⁶⁵ *Ibidem*.

sur une feuille du papier transparent. Puis le calque préparé est posé à l'envers sur une plaque ou une pierre lithographique. Les traces -de graphite ou d'encre- sur le vernis ainsi que la reprise du dessin sur le trait permettent au graveur, une fois le calque enlevé, d'attaquer la matrice, sur laquelle les principaux éléments de la composition ont ainsi été posés de manière inversée¹⁶⁶. L'exemple du recueil de Droyn est particulièrement intéressant pour nous, parce qu'il constitue une référence rare pour identifier le caractère des calques conservés dans le Musée du Berry. Nous supposons qu'à Bourges est conservé un recueil de calques ayant servi pour la préparation d'ouvrages célèbres de l'époque, comme les *Voyages* du baron Taylor et le *Moyen Age monumental et archéologique*.

Curiosités historiques

La dernière catégorie, très hétéroclite, est constituée de « curiosités historiques » : des objets de nature très diverse, collectionnés à cause de leur ancienneté, ou souvent à cause des liens directs avec les événements et les personnages historiques (fig. V.8).

Quand Marie de Girardot a donné au Musée du Berry la collection de son père le 12 avril 1908, un article est paru à cette occasion dans la *Dépêche du Berry* (fig. VI. 1). Parmi les 118 objets provenant des collections formées par son père, le baron de Girardot, ancien secrétaire général de la Préfecture du Cher, elle a fait un don qui consiste en « objets exotiques de la Chine et de l'Afrique, en objets de curiosité comme une tête de chien en pierre provenant du tombeau de Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriand ; un moine en plâtre patiné d'après une statue de la Cathédrale, des bois gravés, un panneau de boiseries de la Sainte Chapelle de Bourges (fig. V.8), un moule à hosties, des cuivres d'ornement pour meubles, des appliques ou plaquettes en bronze coulé représentant des sujets religieux ou autres, une tête de lion, des reproductions de l'aigle romain et des diptyques consulaires de la Cathédrale, enfin une figurine de la Vierge en même métal, avec des yeux émaillés, qui provient d'un reliquaire »¹⁶⁷. Ce fragment contient un résumé assez précis des curiosités données au Musée. La liste plus précise se trouve dans les annexes. Les objets de ce type sont entrés la collection du Musée du Berry. En 1911, Madame de Girardot a envoyé « la serrure d'un coffret de Jacques Cœur » (inv. 1911.32.1), identifié dans les registres comme « poignée en fer forgé et

¹⁶⁶ La description de la technique, d'après, B. LARRIEU, *Léo Drouyn aquafortiste...*, p. 32.

¹⁶⁷ Le fragment coupé de la *Dépêche du Berry* est conservé dans le dossier concernant ce don (Musée du Berry, inv. 1908.25).

découpé ». En 1914, est entrée dans la collection une sculpture identifiée comme la tête d'apôtre de la cathédrale de Saint Etienne (fig. V.8)¹⁶⁸.

Les « curiosités historiques » ont été aussi mises en vente en 1879, à coté des autographes, documents historiques et livres du cabinet de Girardot¹⁶⁹. Comme curiosités historiques ont été décrites 27 objets, et parmi eux, aussi les objets d'art et les documents, comme les dessins de Hazé, les cachets et les sceaux, les objets personnels de Lucile Desmoulins ainsi que plusieurs imprimés.

Nous voudrions, dans cette abondance, choisir deux groupes qui nous semblent particulièrement intéressantes. Le premier, est constitué de fragments, d'éléments, de vestiges d'œuvres d'art ou d'objets ayant appartenu à des personnages historiques. Nous n'avons pas voulu les classer en tant qu'objets d'art, parce que nous doutons qu'ils ont été collectionnés grâce à leur valeur esthétique. La tête de chien provenant du tombeau de Françoise de Foix, la serrure d'un coffret de Jacques Cœur, la boiserie de la Sainte Chapelle, la tête d'apôtre de la Cathédrale, la planche à imprimer « d'Albert Durer »¹⁷⁰ (fig. V. 8), la figurine provenant d'un reliquaire, les objets personnels de Lucile Desmoulins, sont les noms donnés à ces objets par le collectionneur. Ces noms, renvoyant aux monuments et aux événements du passé suggèrent que la raison pour laquelle ces objets ont été collectionnés est leur liaison claire avec le passé. En tant que pièces isolées et sans contexte, elles n'auraient été que les éléments d'objets abimés. La provenance, le lien avec l'histoire, leur ajoutent de la valeur.

De plus, dans les collections de Bourges sont conservés quelques curiosités exotiques : deux chaussures de Chine (inv. 1908.25.1), deux statuettes de divinités africaines ainsi que deux objets provenant de la collection de Frédéric Cailliaud : « la lance rapportée du Darfour en 1821 par Frédéric Cailliaud » (inv. 1908.25.16) et un fragment de cuve de cercueil anthropoïde en bois peint (inv. 908.33.26) portant une petite étiquette imprimée (30x17 mm) : « apporté d'Égypte par F. Cailliaud »¹⁷¹.

¹⁶⁸ La tête (inv. 1914.29.1) est indiquée comme le don d'Octave Roger, provenant de l'ancienne collection de Girardot.

¹⁶⁹ *Catalogue des lettres autographes*,..., p. 42-44.

¹⁷⁰ La planche à imprimer représentant l'Éducation de la Vierge (inv. 1908.25.13) a été exposée à Nantes en 1856 sous le numéro 280 comme « planche de cuivre, d'Albert Durer ».

¹⁷¹ M. DEWACHTER, « L'Égypte dans les Musées, Châteaux, Bibliothèques et Sociétés savantes de province », *Bulletin de la Société Française d'égyptologie*, n° 103, juin 1985, p. 33.

Voies d'acquisition

« Le rôle de la famille est fondamental et double dans la genèse d'une collection. L'incitation familiale au culte du Beau est déterminante. [...] Les aïeux ne servent pas seulement d'exemples. Bien souvent, il lèguent des collections dont leurs descendants se font les gardiens »¹⁷². Ce fragment n'est qu'un exemple d'un discours qui revient souvent dans les publications concernant les collectionneurs et l'histoire du collectionnisme. Un milieu familial propice, des voyages à l'étranger qui permettent, à la fois, de raffiner le goût pour les arts et d'acquérir des œuvres, des objets d'art hérités, ou au moins une fortune qui permet de commencer sa propre collection, tels sont les points communs des biographies des collectionneurs illustres. Bien évidemment, avec des ressources financières impressionnantes, les collectionneurs peuvent enrichir leur collection selon leur goût et leurs intérêts – dans la mesure de la disponibilité des objets en circulation. Dans le contexte local nantais, un collectionneur célèbre, Thomas Dobrée, pourrait nous servir d'exemple-modèle. Ce fils d'une famille riche et importante, qui a hérité de la fortune ainsi que de la prédilection pour l'art et l'archéologie de son père¹⁷³, peut être qualifié de « collectionneur en province », mais son goût, le contenu de sa collection et ses pratiques ne sont pas ni liés, ni dépendants de ce qui se passe dans le milieu où il vit¹⁷⁴ - il ne participe pas aux travaux de sociétés savantes locales, il n'expose pas sa collection pendant les expositions organisées à Nantes au cours de sa vie¹⁷⁵. Dobrée effectue ses achats principalement à Paris, en personne ou grâce à des intermédiaires dignes de sa confiance.

Cette association, d'ailleurs évidente et peu étonnante, entre la fortune et le collectionnisme, qui montre la collection en tant que preuve de la richesse, qui est une sorte d'investissement des ressources libres et du capital culturel en même temps, est tellement forte que les collectionneurs qui ne disposent pas d'une fortune ou d'une tradition familiale, sont traités comme une exception, comme une curiosité singulière. Avant d'approfondir les voies

¹⁷² J.-J. LUCAS, *Collectionneurs de province. Ouest-Atlantique (1870-1953)*, Rennes, 2012, p. 107.

¹⁷³ C. APTEL, « La fortune de Thomas (II) Dobrée », dans J.SARTROT (dir.), *Thomas Dobrée (1810-1895). Un homme, un musée*, Nantes, 1997, p. 116-117.

¹⁷⁴ C. APTEL, « Thomas (II) Dobrée, un collectionneur en province », dans J. SARTROT (dir.), *Thomas Dobrée (1810-1895). Un homme, un musée*, Nantes, 1997, p. 116-117.

¹⁷⁵ Parenteau commentait l'absence de certains collectionneurs nantais importants, et, parmi eux, on pourrait supposer, aussi Thomas Dobrée, de façon suivante : « Le Comité s'est rappelé les difficultés d'organisation qu'on rencontra, il y a cinq ans ; l'indifférence et, pourquoi ne pas le dire, le mauvais vouloir de ceux-là qui pouvaient le plus : les uns, parce qu'ils étaient peu soucieux de mettre sous l'œil public les objets d'art qu'ils possédaient ; les autres, parce qu'ils n'avaient nulle envie de leur faire subir les chances de détérioration qu'offrent toujours les expositions de ce genre », *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-inférieure*, t. 1, 1861, p. 367.

d'acquisition grâce auxquelles Girardot a développé sa collection, nous voudrions évoquer un exemple curieux d'un collectionneur qui aussi avait plus de passion que de ressources : Wilhelm Froehner, philologue et archéologue reconnue, intéressé par la numismatique et l'épigraphie grecque et romaine¹⁷⁶, qui, après sa mort, a donné sa collection au Cabinet des Médailles de la BnF, et qui ne s'inscrit pas dans l'image d'un riche amateur¹⁷⁷. La collection de Froehner, « un homme aux moyens financiers limités, et qui recevait parfois des menus objets en guise de paiement pour son travail »¹⁷⁸, se distinguait, en premier lieu, par la petitesse des objets, souvent réduits à l'état de fragments peu attrayants - ce n'était pas l'esthétique ni le sensationnel qui guidait le choix du collectionneur, mais plutôt l'accessibilité et l'ancienneté des objets. Le tout donnait un ensemble difficile à classer car parfaitement hétéroclite, de toutes époques et toutes origines, avec des matériaux très divers, donc sans politique d'acquisition précise – le collectionneur a recueilli les objets plus en fonction de leur accessibilité qu'en fonction de préférences particulières, du fait de ses limites financières assez restreintes. Cette description nous semble proche de ce que nous avons montré en décrivant le contenu de la collection de Girardot. Mais notre recherche sur les voies d'acquisition suggère encore une autre similitude. Les ressources financières du baron n'étaient pas basses, mais pas illimitées non plus : sa collection n'est pas le fruit de la richesse ou d'un patrimoine familial. C'est la passion pour l'histoire, dans ses manifestations très diversifiées et l'usage de nombreuses possibilités d'acquérir des objets dans le milieu où Girardot fonctionnait, qui ont contribué à la création de cette collection et qui ont conditionné le caractère de son contenu.

Pour commencer, nous voudrions approfondir le problème de sa situation économique et ses conséquences sur la collection. À part une seule exception, nous supposons que la collection du baron a été constituée sans achats sur le marché parisien, plutôt grâce aux occasions disponibles en province et liées aux fonctions exercées, aux travaux en faveur du patrimoine et aux relations sociales du baron. Nous voudrions montrer quelles sont les voies d'acquisition alternative par rapport au marché d'antiquités institutionnalisé, qui, d'ailleurs, pour une partie des objets que Girardot collectionnait, n'existait pas encore ou était dans un état de développement peu avancé. Ces voies ne semblent pas improbables ou innovatrices, mais les sources concernant la collection permettent d'éclairer des pratiques qui d'habitude, à cause de leur nature liée à l'endroit local et aux contacts directs, sont peu documentées.

¹⁷⁶ Il a consacré l'un de ses articles à l'inscription trouvée sur le vase de Séraucourt conservé dans le cabinet de Girardot, Wilhelm Froehner, « Les trois bouchées du pain », *Revue archéologique*, vol. 14, 1866, p. 316-321.

¹⁷⁷ M.-C. HELLMANN, « Wilhelm Froehner, un collectionneur pas comme les autres », dans *L'Anticommanie. La collection...*, p. 251-264.

¹⁷⁸ *Ibidem*, p. 251.

La situation économique de la famille Girardot

Les circonstances économiques ne sont pas sans influence sur les choix d'un collectionneur, il faut donc déterminer la situation financière de Girardot et de sa famille, pour avoir une vision de ses possibilités et de ses limites en ce qui concerne les acquisitions.

La famille où Girardot naît n'est pas riche ou puissante. Les informations fragmentaires sur sa jeunesse indiquent qu'il a grandi dans un milieu sans tradition de collectionner, sans liens avec le monde savant ou le monde de la culture. François Girardot, père du baron, a quitté sa famille, sa femme avec deux petits enfants, l'année de la naissance de son fils, Auguste Théodore. En mars 1817, Girardot-père a sollicité et obtenu de séjourner définitivement en Pologne, étant entendu que sa pension de retraite continuerait d'être versée à sa femme en France¹⁷⁹. Nous ignorons si la mère de Girardot possédait une fortune personnelle assurant des revenus réguliers, mais la situation financière de la famille devait être plus probablement assez modeste. François de Girardot meurt en 1831 en Pologne, et sa femme, à son nom ainsi qu'au nom des enfant-héritiers, reçoit 1,016 f. des aréages¹⁸⁰. Après la mort de son mari, elle se remariée avec un préfet de la Haute-Loire, comte de Puy, ce qui a sûrement amélioré la situation de la famille. Girardot commence sa carrière comme attaché au cabinet de son beau-père et, après le déménagement de la famille à Paris, il suit des cours à l'École de droit et est reçu avocat en 1836¹⁸¹. Cette éducation lui permet de poursuivre sa carrière dans l'administration publique et d'assurer son futur. À travers une note demandée au Général Avirol par le ministre de l'Intérieur avant la nomination de Girardot comme conseiller de la Préfecture du Cher en 1839, nous pouvons nous apprendre que : « le baron de Girardot père, a été chirurgien en chef dans la garde Impériale. [...] l'Empereur l'avait nommé baron, mais il est mort sans fortune, et le sort de sa famille repose désormais sur l'avenir du fils qui fait l'objet de cette note »¹⁸². Le travail dans l'administration était pour Girardot une nécessité urgente.

Dès le commencement par le baron de sa carrière administrative, les données sur sa fortune sont régulières et assez précises grâce aux fiches de renseignement, établies par ses supérieurs et qualifiées de « très confidentielles ». La rubrique « fortune évaluée en revenus », dûment remplie à travers les années, apporte des détails. En 1840¹⁸³, les revenus annuels de Girardot,

¹⁷⁹J.-M. LEMAIRE, « Le chirurgien-baron François GIRARDOT (1773-1831), un oublié de l'Histoire », *Histoire des sciences médicales*, t. XIV, 1980, p. 113.

¹⁸⁰ Archives Nationales, LH/1147/39.

¹⁸¹ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot... », p. 131.

¹⁸² Archives Nationales, F/17/1bI/161/11, fol. [s.n.].

¹⁸³ *Ibidem*, fol. 137.

encore célibataire, provenant des biens patrimoniales, ont été estimée à 2500 f. La situation change avec le mariage et la dot de Pascalie Delaguette – selon les fiches des années 1847¹⁸⁴ et 1849¹⁸⁵, les revenus, constitués de la « fortune de sa femme et héritage de son père », augmentent, en apportant annuellement 4000 à 5000 f. Le document de 1858, ainsi que toutes les fiches préparées après cette date, indiquent « un revenu d'environ 8009-9000 francs », qui ont comme source une terre dans le Berry, « 250 hectares à la porte de Bourges », ainsi que des valeurs en portefeuille¹⁸⁶. Girardot, dans la période pendant laquelle il exerçait la fonction de secrétaire général de la Loire-Inférieure, percevait aussi, bien évidemment, un salaire de 8000 f. par an¹⁸⁷.

Pour conclure cet approfondissement nécessaire sur les possibilités financières de Girardot, il est important de souligner que, pendant la période où Girardot a développé sa collection, la situation de la famille était très stable. En tant que fonctionnaire public, Girardot avait un poste sûr, avec un salaire assez haut et définitivement régulier, ainsi que le droit de retraite¹⁸⁸. Sa situation était sans doute privilégiée et loin d'être difficile, mais les ressources dont Girardot disposait n'étaient non plus impressionnantes. Cela n'était pas une richesse qui aurait pu permettre de ne s'occuper que de la collection ou d'effectuer des achats d'objets d'art de haute qualité sur le marché de l'art, mais sans doute Girardot disposait-il d'assez de ressources pour des achats mineurs.

Fouilles archéologiques, trouvailles fortuites et brocanteurs

En 1867, la Commission chargée de la partie rétrospective de l'Exposition Universelle, a envoyé à Girardot une lettre, lui demandant la valeur des objets prêtés de sa collection. Dans la réponse du 6 juin 1867, Girardot s'y oppose, en expliquant : « Les instructions de la Commission de l'Histoire du Travail disent que l'Exposant devra indiquer la valeur des objets envoyés par lui » - admet-il. « Je ne puis faire ce travail pour ce que j'ai l'honneur de vous envoyer. Aucune des objets n'a été dans le commerce je ne sais quelle valeur leur attribuer »¹⁸⁹.

¹⁸⁴ *Ibidem*, F/17/1bI/161/11, fol. 117.

¹⁸⁵ *Ibidem*, F/17/1bI/161/11, fol. 91.

¹⁸⁶ *Ibidem*, F/17/1bI/161/11, fol. 30.

¹⁸⁷ *Ibidem*, F/17/1bI/161/11, fol. 55.

¹⁸⁸ Pour la référence en ce qui concerne les salaires en XIX siècle, nous avons consulté J.-M. CHANUT, J. HEFER, J. MAIRESSE, G. POSTEL-VINAY, « Les disparités de salaires en France au XIXe siècle », *Histoire & Mesure*, vol. 10, n°3-4, 1995, p. 381-409 ; en ce qui concerne la position et les salaires des fonctionnaires publics, M.-C. THORAL, « Naissance d'une classe sociale : les fonctionnaires de bureau, du Consulat à la Monarchie de Juillet. Le cas de l'Isère », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°32, 2006, p. 93-110.

¹⁸⁹ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 340.

Girardot a envoyé 33 objets, une partie de sa collection archéologique qu'il considérait particulièrement curieuse et dont il était fier – une occasion tellement honorifique d'exposer sa collection n'arrive pas souvent. Sa constatation sur l'impossibilité d'estimer la valeur de son envoi amène la question sur ses possibilités d'acquérir des objets hors commerce – et par « commerce » il concevait probablement le marché de l'art, le marché institutionnalisé, pas le fait qu'il n'ait jamais payé pour ses acquisitions. Il est probable que les sommes payées aux brocanteurs ou aux intermédiaires non cultivés, étaient considérées par Girardot comme plutôt arbitraires, peut être pas assez élevées, et définitivement ne correspondant pas à la valeur réelle des objets dans les yeux d'un archéologue et d'un collectionneur.

La première découverte dont les traces sont documentées et les objets conservés dans la collection de Girardot, proviennent des fouilles de 1848 dans l'ancienne nécropole gallo-romaine de Séraucourt à Bourges. Le cimetière a été fouillé à diverses reprises avant 1848, c'était une localisation connue grâce à ce qu'elle avait conservé dans le sol, mais, comme l'indiquait Hippolyte Boyer, archiviste du Cher, « les investigations entreprises à cet endroit ne l'ayant jamais été dans un but proprement scientifique et les objets provenant ayant été laissés à la discrétion de chacun, ces objets ont presque toujours donné lieu à un véritable pillage. Les nombreuses trouvailles qui en furent le résultat se sont dispersées dans les cabinets des curieux ou dans la boutique des marchands, sans que le musée départemental en ait beaucoup profité ». Il mentionne l'ouvrage lithographié de Girardot, *Cimetière gallo-romain de Séraucourt à Bourges*¹⁹⁰, publié en 1856, « reproduisant les principaux objets de cette provenance dont l'auteur a enrichi son cabinet. [...]. On y remarque, entre autres, le fameux vase en terre noire orné d'une inscription en cursive romaine, qui a tant intrigué les savants, et où les celtistes actuels croient retrouver un texte purement gaulois»¹⁹¹. Ni la publication, ni la lettre de Boyer ne décrivent les détails des fouilles. Nous ne savons pas si Girardot a vraiment assisté aux fouilles, ce que suggère le sous-titre de son ouvrage, *Objets recueillis et dessinés par le baron de Girardot*, ou s'il a simplement achetés les trouvailles chez la personne qui avait fait la découverte, ou chez un brocanteur, mais plusieurs indices suggèrent qu'il s'agit de la première possibilité, d'une recherche organisée dans une nécropole de Séraucourt par un groupe d'amateurs locaux, les principes d'organisation de ces recherches restant inconnus. Nathalie Richard indique que pour les archéologues du XIXe siècle même l'expression « fouiller soi-même » signifie toujours « faire exécuter des fouilles », donc la participation d'un érudit aux

¹⁹⁰ Sur cette publication, cf. *infra*, p. 119.

¹⁹¹ H. BOYER, « Lettres adressées à Pérémé », *Compte rendu des travaux de la Société du Berry à Paris*, vol. 10, 1862-1863, p. 101-102.

fouilles consiste principalement à bien choisir les ouvriers, à vérifier régulièrement la qualité des travaux et à organiser la transmission des informations depuis le site jusqu'au cabinet d'un collectionneur ou savant¹⁹². La pratique de l'archéologue a été laissée, à l'époque, à l'initiative individuelle, et l'absence de règles strictes constitue un avantage pour les amateurs, car elle n'impliquait aucune spécialisation, aucune formation préalable à la fouille ou aux méthodes de transcription des résultats. En théorie, les régulations introduites sous la Monarchie de Juillet obligeaient les personnes exécutant des fouilles de les rapporter aux préfets, et de déposer les trouvailles dans les musées locaux, mais cela n'était pas respecté. Il se peut, quand même, que, à Séraucourt, cela ait été le rôle de Girardot, un fonctionnaire de la Préfecture souvent chargé des tâches impliquant la gestion du patrimoine. À côté de Girardot, ont participé aux fouilles deux autres érudits locaux, Alfred Vivier de La Chaussée, qui a enrichi considérablement sa collection archéologique¹⁹³ et Jules Dumoutet, qui a exécuté plusieurs dessins représentant les trouvailles¹⁹⁴.

Les collections de Girardot et d'Alfred Vivier de La Chaussée avaient encore un point commun : les objets provenant d'une sépulture antique de la rue de Dun à Bourges¹⁹⁵. En 1849 « les travaux de terrassement mirent à découverte en face de l'angle sud-est du Petit Séminaire, angle par conséquent le plus éloigné de la ville [...] des objets de la plus haute antiquité qui furent achetés partie par M. le baron de Girardot, [...] partie par un employé du chemin de fer n'habitant la ville qu'à l'occasion de ses fonctions et dont nous ignorons le nom [...] qui lui-même les céda de suite à Alfred de La Chaussée »¹⁹⁶. Les noms des personnes qui ont fait cette

¹⁹² N. RICHARD, *Inventer la préhistoire*, Paris, 2007, p. 120.

¹⁹³ 319 objets recueillis par La Chaussée ont été donnés au Musée du Berry en 1906 par son frère, Edgar Vivier de La Chaussée (inv. 1906.4.1-319). Sur les travaux archéologiques de La Chaussée, voir P. BAILLY, « Quelques aspects de l'œuvre archéologique et ethnographique d'Alfred Vivier de La Chaussée (Bourges 1833-1859) », *Revue de l'Académie du Centre*, 102 année, 1976, p. 64-71.

¹⁹⁴ Jules Dumoutet (1815-1880), sculpteur et dessinateur, a exécuté 10 dessins des objets trouvés pendant les fouilles, représentant les objets de la collection de La Chaussée, et conservés dans l'un des recueils de Girardot au Musée du Berry (inv. 1908.25.50). Nous avons essayé de chercher la documentation concernant Séraucourt parmi les manuscrits de Dumoutet conservés dans la Bibliothèque des Quatre Piliers, mais ce dépouillement n'a donné aucun résultat. Sur les travaux archéologiques de Jules Dumoutet, voir A.-G. de KEPPER « Les manuscrits de Jules Dumoutet », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 144/145, 2001/2002, p. 13-24, et P. BAILLY, « Découvertes archéologiques inédites d'après les dessins de Jules Dumoutet, membre de la Commission historique du Cher créée en 1849 », *Actes du 100e congrès national des sociétés savantes. Section d'archéologie et d'histoire de l'art. Archéologie urbaine*, Paris, 1976, p. 343-354.

¹⁹⁵ Dans l'inventaire du Musée d'archéologie Nationale à Saint-Germain-en-Laye, les objets sont décrits comme « trouvés dans un tumulus face au séminaire de St Célestin à Bourges ». Dans l'article de Henry Breuil et Pierre de Goy, « Note sur une sépulture antique de la rue de Dun, découverte en 1849 », *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. 27, 1903, p. 160, les auteurs ont décidé d'abandonner cette description de la provenance et de la substituer par « la découverte de la rue de Dun », pour éviter la confusion avec une autre sépulture trouvée dans l'enclos de Saint-Célestin et publiée par La Chaussée dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. V

¹⁹⁶ H. BREUIL, P. de GOY, « Note sur une sépulture ... », p. 160.

découverte fortuite sont aussi connus. La partie de Girardot¹⁹⁷ a été trouvée par « Barichard le Berlu, scieur de bois sur le boulevard Saint-Ursin, près *la Tour du Diable* »¹⁹⁸.

Le cas de deux recueils des objets provenant de Bourges illustre bien les facteurs qui ont contribué à l'essor des recherches archéologiques en province dans la deuxième moitié du XIXe siècle et qui, en conséquence, ont facilité aussi l'enrichissement de la collection de Girardot. Un facteur particulièrement propice pour les antiquaires de province, c'est la nature même de l'archéologie, préhistorique et gallo-romaine, qui, liée à la recherche du terrain, rassemble de nombreux adeptes dans les zones riches en vestiges – leur accès est beaucoup plus facile pour les érudits actifs en dehors des grandes villes¹⁹⁹. De l'autre côté, la réorganisation de la voirie urbaine, le percement des rues ou la construction du chemin de fer, qui se multiplient dans toute la France durant cette période, a eu souvent, comme effet secondaire, des trouvailles fortuites, qui furent des opportunités inespérées pour les archéologues de compléter leurs connaissances. Girardot, en tant que fonctionnaire public, avait la possibilité de s'orienter dans les travaux menés dans la ville et d'être présente dans les lieux des découvertes, comme dans le cas de la démolition des maisons pendant les travaux de percement de la rue de Strasbourg à Nantes²⁰⁰.

Les localisations indiquées dans la documentation sur la collection au Musée du Berry et au Musée d'archéologie nationale, plus probablement reprises d'après les informations annotées par le collectionneur sur les fiches attachées aux objets, suggèrent que la majorité des objets provient d'endroits locaux, du Cher, du Loiret et de la Loire-Inférieure (aujourd'hui Loire-Atlantique). En plus, les indications, dans plusieurs cas, permettant de lier Girardot et sa collection avec les découvertes communiquées à diverses sociétés savantes, mais, malheureusement, la nature de sa contribution reste un secret. Il est possible d'associer les fouilles communiquées par Girardot à des sociétés savantes, plus souvent le Comité des Travaux historiques et scientifiques, avec la provenance des objets reprise dans la documentation muséale. Nous ne savons pas comment Girardot pouvait voir les trouvailles ou combien d'objets il a pu acquérir et par quelle voie, mais il est sûr qu'il avait accès au lieu des découvertes ou au moins à leurs fruits.

¹⁹⁷ Aujourd'hui conservée dans le Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye (inv. 49511 ; 49512 ; 49512bis ; 74013)

¹⁹⁸ H. BREUIL, P. de GOY, « Note sur une sépulture ... », 159-160.

¹⁹⁹ N. RICHARD, *Inventer la préhistoire...*, p. 117.

²⁰⁰ Une lettre de Girardot a été communiquée par Du Sommerard pendant la séance du 12 novembre 1877, *Revue des sociétés savantes de la France et de l'étranger*, vol. VII, 1877, p. 503-504 ; sur ce sujet voir aussi L. PIRAULT, I. ROUAUD-ROUAZE, « Les précurseurs de l'archéologie nantaise », 303. *Arts, recherches et créations*, v. 50, 1996, p. 8.

Un exemple d'un tel lien concerne les fouilles à Sceaux-du-Gâtinais (Loiret). Girardot a envoyé une lettre, accompagnée d'un dessin curieux, à la Société nationale des antiquaires de France. « Cette hiver a été fertile en découvertes à Sceaux. Je m'y connais en objets trouvés », écrivait-il en énumérant les médailles, une lampe en bronze et la statuette en bronze dont il avait joint le dessin exacte²⁰¹ (fig. VI. 4). Ce qui frappe dans les correspondances de Girardot, c'est le fait qu'il indique rarement le propriétaire des objets communiqués ou le lieu de conservation. Nous ignorons donc si ces trouvailles de Sceaux ont été conservées dans le cabinet du baron, dans le cabinet d'un autre collectionneur ou dans un musée, mais au Musée du Berry est conservé un « culot dont l'extrémité a été fendue en quatre » (inv.1908.33.30), et dont la provenance est décrite comme étant « Sceaux », ce qui suggère que Girardot avait aussi accès aux fruits de ces fouilles.

Les trouvailles fortuites ont été faites, souvent, par des personnes qui n'étaient pas sensibles au caractère ou à la valeur des objets, à tel point que même l'achat des résultats de ces découvertes exigeait des connaissances et un peu de chance. La découverte, en Vendée, « de bon nombre d'ustensiles en bronze dont M. le baron de Girardot était devenu, par voie d'acquisition, l'heureux possesseur, au moment ils allaient disparaître sous le marteau d'un marchand de fer » a été annoncée pendant la séance de la Société Archéologique de Nantes du 7 janvier 1862. « [...] En abatant un chêne énorme, un paysan d'une localité dont il a été jusqu'ici impossible de savoir le nom, mit à découvert une assez grande quantité de marmites en bronze, les une entières, les autres fragmentaires, et deux ou plusieurs flambeaux également en bronze. Il avisa de sa découverte un propriétaire voisin, en lui faisant connaître que ces objets sans valeur seraient emportés à Nantes et vendus. Celui-ci fit part de ce propos à M. Aubron, chef de bureau à la Préfecture, qui en donna avis à M. de Girardot. À la suite de démarches actives, on finit par découvrir l'acheteur, de la boutique duquel ils passèrent dans le cabinet de M. de Girardot »²⁰². L'entrée des objets considérés comme « sans valeur » dans le cabinet du collectionneur, précédée par une démarche assez compliquée et engageant les connaissances du baron, montre bien l'importance d'un réseau de contacts pour retracer les objets potentiellement intéressants, face à l'indifférence ou l'ignorance pour le patrimoine archéologique local. D'une côté, les lacunes dans les lois concernant la conservation de ce qui se trouve dans le sol, permettaient d'enrichir les cabinets des collectionneurs au lieu des collections muséales, mais, de l'autre, comme dans ce cas-là, il faut admettre que seule la

²⁰¹ Archives Nationales, AS/36/66, fol. 150-151.

²⁰² *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, t. 2, 1862, p. 6.

passion et la conscience précoce de certains collectionneurs a permis d'éviter que plusieurs objets soient perdus, abimés ou fondus.

Quant aux fragments de sculptures et de figurines, et aux petits éléments de décoration des meubles, c'est-à-dire les « curiosités » au sens large, ils n'ont pas constitué l'objet des communications de Girardot, qui, dans ses envois, s'occupait surtout des documents d'archives et des découvertes archéologiques. Probablement, la petitesse des objets qu'il possédait leur conférait un caractère trop peu sensationnel pour en parler aux autres érudits. Heureusement, pour plusieurs d'entre eux, nous connaissons au moins quelques détails sur l'origine supposée par le baron, ce qui permet d'étendre l'hypothèse des trouvailles fortuites et des achats chez des brocanteurs aussi à cette partie de la collection. Plusieurs objets provenaient de localités peu éloignées des villes où Girardot a vécu, comme une tête de chien en pierre sculptée, « trouvée dans le tombeau de Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant »²⁰³, les drapeaux de la paroisse de Girolles et de Selle-sur-le-Bied (Loiret), ou comme ceux liés à l'histoire de Bourges, comme la serrure d'une coffre de Jacques Coeur, la tête d'apôtre provenant probablement de la Cathédrale de Bourges ou le fragment de la boiserie de la Sainte Chapelle de Bourges. En ce qui concerne ce dernier exemple, un élément de la décoration en bois, une série de boiseries de la même provenance a été retrouvée à la fin des années 60 du XIXe siècle dans un grenier de la rue du Vieux-Poirier (actuelle rue du Quatre-vingt-quinzième-de-Ligne) et achetée par un brocanteur parisien²⁰⁴ - apparemment un tel type de découverte était possible à l'époque, et les objets d'art médiéval faisaient aussi l'objet de découvertes fortuites.

Recherches sur le terrain – silex taillés de Girolles

Girardot a passé les dernières années de sa vie dans le Loiret. En décembre 1875, il se marie avec Charlotte Nicas, veuve-rentière de Ferrières-Gâtinais, et pour quatre années, il passe l'été et l'automne là-bas, et les hivers à Nantes. Finalement, en 1879, il déménage définitivement à Ferrières-en-Gâtinais, mais pendant les trois années qui précèdent sa mort, sa santé se détériore, et, en conséquence, ses recherches archéologiques, surtout sur le terrain, ne sont plus possibles. En revanche, les premières années qu'il passe à la campagne constituent une période fructueuse pour ses travaux d'archéologue et pour sa collection.

²⁰³ Musée du Berry, inv. 1908.25.4

²⁰⁴ D'après *La Sainte-Chapelle de Bourges : une fondation disparue de Jean de France, duc de Berry*, catalogue d'exposition sous la direction de B. de CHANCEL-BARDELOT, C. RAYNAUD, Bourges, Musée du Berry, 26 juin 2004-31 octobre 2004, Paris et Bourges, 2004, p. 193.

Du fait d'une correspondance laconique, nous ne savons pas exactement quel était le caractère de la participation de Girardot aux fouilles à Séraucourt ou dans la Loire-Inférieure. En revanche, la découverte de l'atelier des silex taillés aux environs de Girolles et les conditions des fouilles sont très bien documentées. En 1876, Girardot lui-même les décrivait dans sa lettre à la Société historique et archéologique de l'Orléanais : « Nous avons trouvé un très-grand nombre de silex travaillés, surtout dans les tas de pierres apportés par les prestataires sur le chemin vicinal qui conduit de Girolles à la route départementale nommé « de Montargis à Châteaudun » ; là les recherches sont faciles : avec un bâton on peut écarter les pierres et trouver, sans trop de peine, celles qui ont été taillées. Mais il faudrait se hâter d'aller s'y approvisionner, parce que la masse des cantonniers et des prestataires brise chaque jour quelques-uns de ces tas de silex. Mais il s'agissait de découvrir l'atelier de production. Le 28 novembre dernier, M. Leleu, M. Alexis Pujo et moi, nous avons recommencé nos recherches. M. Leleu [...] a trouvé le chantier cherché. [...] Malheureusement les fouilles sont difficiles ; les *murgers* sont couverts de mousse et, dans cette saison, de feuilles mortes. Cependant nous avons pu, en peu de temps, recueillir de quoi nous charger suffisamment avant d'être chassés par la nuit qui venait et par un déluge auquel nous n'avons pu échapper »²⁰⁵. Un ancien sous-préfet cherchant des pierres taillées dans le sol devait constituer une vue pour le moins intrigante pour les paysans, à tel point que, encore quelques décennies après la mort du baron, ses promenades archéologiques n'ont pas été oubliées. L'abbé André Nouel, dans sa *Civilisation néolithique*, publiée en 1960, écrivait : « On ne peut qu'admirer la ferveur de cet ancien sous-préfet qui, aux alentours de 1880, venait de Ferrières, où il habitait, pour passer sa journée à Girolles. J'ai connu un vieux paysan qui se souvenait encore de ce sous-préfet aux champs qui, sur ses vieux jours, arpentait les terres, ne s'arrêtait que pour manger dans une ferme, donnait libéralement une pièce de 50 centimes à qui lui trouvait une hache, et partait le soir chargé de silex, plus heureux sans doute »²⁰⁶. Ces descriptions précieuses apportent les détails les plus pratiques des recherches effectuées par Girardot, mais, en même temps, montrent ses activités comme une initiative vraiment locale et libre, sans liens avec ses fonctions, des obligations professionnelles ou des sociétés savantes. Girardot avait un intérêt pour le patrimoine dans toutes ses formes possibles, et, comme cet exemple le montre, il cherchait des occasions pour étudier les vestiges du passé dans tous les endroits où il se trouvait. Des recherches dans le Loiret ont sûrement résulté un grand nombre des silex trouvés, dont seulement la partie la plus

²⁰⁵ A. de GIRARDOT, « Silex taillés trouvés à Girolles, canton de Ferrières (Loiret), par MM. Leleu et de Girardot », *Bulletins de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, n° 91, 1876, p. 366-367.

²⁰⁶ A. NOUEL, *La civilisation néolithique. Sur la trace de nos ancêtres préhistoriques (Beauce, Loire moyenne, Gâtinais)*, Orléans, 1960, p. 29.

représentative a été finalement conservée par le baron – des envois contenant les silex du Loiret ont été effectués pour de nombreuses institutions.

Circulation des objets entre les collectionneurs

Les contacts et les échanges entre les archéologues à l'échelle locale peuvent expliquer la voie par laquelle certains objets sont entrés dans la collection de Girardot, comme dans le cas d'un objet de Sceaux, dont nous avons déjà parlé. Les érudits locaux se connaissaient, en échangeant des informations sur les découvertes et en diffusant les fruits de leurs fouilles. La circulation des savoirs, dans ce cas-là, pouvait être simplement associée avec la circulation des objets.

Dans la collection du Musée du Berry est conservé une perle en pâte de verre (inv. 1908.33.29), l'unique objet retracé qui conserve encore l'étiquette préparée par Girardot et portant une information sur la provenance : « Trouvé à Triguières (Loiret), Vellaunodunum par M. Petit » (fig. V.7). M. Petit était un juge de paix du canton, conseiller général et ancien maire de Triguières. Passionné d'archéologie, vers la fin des années 50, il a contribué, avec l'abbé Guiot, à la découverte d'un cimetière gallo-romain, dont les ossements portaient encore épées, ceinturons de bronze et bijoux²⁰⁷. En octobre 1876, Girardot a envoyé au Comité des travaux historiques et scientifiques une communication, accompagnée de dessins, relative à une collection d'objets antiques trouvés à Triguières (Loiret)²⁰⁸, ce qui indique qu'il avait eu accès aux résultats des fouilles. Malheureusement, dans le dossier de Girardot dans fonds du Comité n'est conservé qu'une confirmation de réception, la communication étant perdue – nous ne pouvons pas vérifier si la perle du Musée du Berry se trouvait parmi les objets dessinés, mais il est possible qu'il s'agit d'une pièce découverte dans l'ensemble mis à disposition de Girardot par Petit et communiqué au Comité.

La pratique de l'échange existait dans le milieu des collectionneurs nantais²⁰⁹, en contribuant à l'enrichissement des collections ainsi qu'à la circulation des savoirs. Malheureusement, le caractère local de ces échanges, basés sur les relations personnelles, ne permet pas de retrouver les sources où ces pratiques pourraient être documentées – les exemples que nous avons ne sont pas nombreux. Girardot n'a pas maintenu de bonnes relations avec le milieu des archéologues associés dans la Société archéologique de Nantes et

²⁰⁷ Renseignement sur M. Petit d'après un extrait d'un article L. VIOLAS « Histoire d'il y a belle lurette...Triguières » sur les fouilles de Triguières de *l'Eclaircur du Gâtinais* (n° 2780 du 11 février 1999), disponible en ligne (http://gatinais.histoire.pagesperso-orange.fr/HBL_Trigueres.htm; consulté 15 août 2014).

²⁰⁸ La trace de cette communication se trouve dans les procès-verbaux transcrits dans *Revue des sociétés savantes de la France et de l'étranger*, 1877, t. VI, p. 613. Malheureusement, dans le dossier de Girardot dans le fonds du Comité n'est conservée qu'une confirmation de la réception, la communication et les dessins sont perdus

²⁰⁹ M.-H. SANTROT, « Fortuné Parenteau (1814-1882) et Pitre de Lisle du Dreneuc (1846-1924), collectionneurs et conservateurs passionnés », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 118-3, 2011, p. 163.

de la Loire-Inférieure, plein des collectionneurs actifs à l'échelle locale - la question de l'administration du Musée départemental d'archéologie devait provoquer des tensions. Malgré cela, parmi les connaissances nantaises de Girardot, il y avait aussi quelques collectionneurs.

Les silex taillés recueillis près de Girolles ne sont pas les premiers objets de ce type dans sa collection et Girardot n'a pas été le premier qui s'intéressait aux silex taillés et à d'autres objets préhistoriques. En 1866, Aristide Mauduit, médecin et collectionneur de Nantes, dont les objets archéologiques ont été représentés dans plusieurs dessins recueillis par Girardot et conservés au Musée du Berry, a publié une courte notice, suivie par un poème sur les recherches archéologiques, intitulé *Les pierres du Grand-Pressigny, près de Tours*. Dans l'introduction, il constate que «la découverte des pierres du Grand-Pressigny, près de Tours, a dû naturellement soulever de nombreuses discussions, sur leur authenticité, sur leurs usages, sur leur antiquité, sur leurs formes, et sur l'époque où ces silex n'ont plus été employés»²¹⁰. En 1866, six ans après la publication par Boucher des Perthes de son ouvrage célèbre, *De l'Homme antédiluvien et de ses œuvres*, les fondements de la préhistoire sont déjà établis, la curiosité des savants de province est incitée, mais les connaissances ne sont pas assez approfondies. Girardot a exposé déjà en 1872 «un nucleus du Grand-Pressigny»²¹¹ et un nombre considérable d'objets de cette provenance a été envoyé aux institutions intéressées par l'archéologie nationale. Il a sûrement connu Aristide Mauduit à Nantes, qui pouvait lui indiquer cette localisation dans l'Indre-et-Loire, ou qui a pu diffuser parmi ses amis les silex trouvés là-bas, comme Girardot a diffusé les siens recueillis à Girolles.

Il y a au Musée du Berry deux objets dont nous pouvons dire avec certitude qu'ils proviennent d'une autre collection, ce sont deux objets conservés au Musée du Berry, indiqués comme de «l'ancienne collection de Frédéric Caillaud de Nantes». Ce voyageur distribuait gracieusement des pièces de sa collection à ses amis²¹². Il a donné au baron deux objets, une lance d'Afrique (inv. 1908.25.16) et un bois peint rapporté d'Égypte (fig. V.8), probablement un fragment d'un cercueil (inv. 1908.33.26).

Les relations entre Girardot et Caillaud, égyptologue reconnu devaient être assez cordiales. En outre, Girardot lui consacre deux notices biographiques, la première déjà en

²¹⁰A. MAUDUIT, *Les pierres du Grand-Pressigny, près de Tours*, Nantes, 1866, p. 1.

²¹¹ *Catalogue raisonné de l'exposition des Beaux-Arts, archéologie et peinture ancienne*, Nantes, 1872, p. 17.

²¹² P. MAINTEROT, *Aux origines de l'égyptologie. Voyages et collections de Frédéric Caillaud 1787-1869*, Rennes, 2011, p. 294.

1859²¹³, en utilisant les documents mis à sa disposition par l'égyptologue, et la seconde après sa mort, en 1875²¹⁴.

Deux pièces de la collection Cailliaud conduisent à la question des objets exotiques dans la collection de Girardot, attestée par la présence de deux pièces de Chine (Bourges, Musée du Berry, inv. 1908.25.1-2), deux sculptures africaines, ainsi qu'une liasse de quatorze roseaux secs portant des inscriptions tracées à la pointe - un ensemble bien hétéroclite. Selon nos sources, Girardot n'a jamais voyagé hors de France, donc nous pouvons avec certitude exclure l'achat de ces objets en tant que souvenirs d'un voyageur. Certes, il a pu aussi simplement les acheter à Nantes, une ville maritime importante, mais il existe encore d'autre possibilité.

En 1861, Girardot, en tant que dessinateur et lithographe²¹⁵, a contribué à une publication bien différente de l'ensemble de son œuvre écrite, intitulée *Album polynésien de M. C. Noury, capitaine de vaisseau*²¹⁶. Ce « capitaine de vaisseau », nous avons l'identifier comme étant Charles Henri Gaëtan baron Noury (1809 - 1869), de Nantes, capitaine de la Marine qui a passé presque toute sa vie sur mer, ce qui lui a donné la possibilité de visiter les côtes de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, du Levant et de l'Amérique du Sud. En 1859, il devient directeur des mouvements du port à Lorient et, « à la fin de ce commandement, il revint à Nantes, au milieu des siens, s'intéressant passionnément aux choses de la mer et s'occupant à remettre en ordre les admirables collections qu'il avait recueillies dans ses longs voyages »²¹⁷. Il n'existe pas d'autre document confirmant le contact entre Noury et Girardot que cette publication, mais le baron a dû voir les collections de Noury pour effectuer les dessins. Il se peut que les contacts avec les voyageurs soit une piste pour expliquer la provenance des objets exotiques dans sa collection.

Les objets d'art et les amis-artistes

Girardot, à l'exception des tableaux donnés au Musée de Montargis, et peut-être achetés spécialement pour cette institution à l'occasion de son ouverture, ne possédait pas dans sa collection d'œuvres d'art anciennes. Le testament indique « tableaux et objets d'art », mais

²¹³ « M. Frédéric Cailliaud, voyageur, antiquaire et naturaliste », *L'Art en province. Revue de Centre*, t. 2, 1859, p. 31-37.

²¹⁴ *Frédéric Cailliaud de Nantes, voyageur, antiquaire, naturaliste*, Paris, 1875.

²¹⁵ Cf. *infra*, p. 121-124.

²¹⁶ *Album polynésien de M. C. Noury, capitaine de vaisseau*, Nantes, 1861.

²¹⁷ D'après la notice nécrologique de Noury, *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. XXV, 1869, p. 162-163.

aucune indication ne suggère qu'entre les mains de Girardot se trouvait une collection importante de peinture ancienne. Dans le catalogue de l'exposition de 1856 à Nantes sont mentionnés deux dessins à la sanguine « de Boucher » et une esquisse de Lavater²¹⁸, mais c'est l'unique trace. Presque tous les objets d'art que nous avons croisés au cours de notre recherche, ce sont des objets contemporains, et, en plus, sont effectués par des artistes locaux de Bourges, du Loiret ou de Nantes, amateurs ainsi que professionnels, avec lesquels Girardot avait relations amicales, ou avec lesquelles il correspondait, comme dans le cas d'Alexandre Denuelle²¹⁹. Edmond Michel, après la mort du baron, soulignait ses amitiés avec les artistes : « Son goût élevé pour les arts l'avait fait l'ami de peintres, de sculpteurs et de dessinateurs célèbres. Il comptait parmi eux P. Baudry, Gérôme, Jadin, Lambert, Luminais, Toulmouche, E. Delaunay, A. Ménard, Grootaers, de Triqueti, F. Thomas, O. de Rochebrune, qui, tous à l'envi, se faisaient un plaisir et un honneur d'orner son cabinet de leurs œuvres »²²⁰ - cette phrase, en dépit du fait que les traces d'œuvres des artistes mentionnés ne sont pas conservées ou documentées dans les sources, résume bien le caractère de la collection des objets d'art du baron de Girardot.

Il n'est pas une coïncidence que les artistes du Berry, François-Alexandre Hazé (fig. V. 5), Alfred Vivier de La Chaussée, Jules Dumoutet, d'ailleurs élève de Hazé, dont Girardot conservait les travaux, ont tous été liés au patrimoine local, à l'étude et à la conservation des monuments du Cher, et presque tous leurs dessins conservés représentent les vestiges du passé locaux. La Chaussée et Dumoutet ont été déjà mentionnés à l'occasion des fouilles de Séraucourt, mais Girardot a eu l'occasion de coopérer avec eux aussi pendant les travaux dans la Commission historique du Cher établie en 1849.

Parmi les dessins des artistes de Bourges, la partie la plus nombreuse et la plus intéressante du point de vue de la qualité a été effectuée par François-Alexandre Hazé²²¹, artiste-peintre, correspondant de la Commission des monuments historiques, du Comité des travaux historiques et scientifiques et auteur des *Notices pittoresques sur les antiquités et les monuments du Berry* (Bourges, 1834), donc, comme cela le montre, un autre acteur important

²¹⁸ Ce dessin a été mis dans le *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot*, Paris, 1879, p. 43, sous le numéro 367, et était décrit comme « portrait à la plume, signé, avec la monture de temps et encadrement moderne ».

²¹⁹ Les deux dessins de Denuelle sont conservés dans l'un des recueils du Musée du Berry (1908.25.62, fol. 123 et 124). La correspondance entre Denuelle et Girardot, dans laquelle Girardot plusieurs fois demande le don pour le Musée de Montargis, est conservé dans les fonds de la Bibliothèque Nationale de France, NAF 26973.

²²⁰ E. MICHEL, « Le Baron A. Th. de Girardot, archéologue, sa vie, son œuvre », *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, t. 1, 1883, p. 151.

²²¹ Sur la vie et l'œuvre de Hazé, voir R. BOSVIN, « François-Alexandre Hazé », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 92-193, Bourges, 2013, p. 5-165.

en faveur du patrimoine local de Bourges dans les années 30 et 40 du XIX^e siècle. Les liens entre Girardot et lui à côté de la présence des dessins dans la collection et de plusieurs rencontres liées au patrimoine quand ils ont dû se croiser à Bourges, sont décrits dans une lettre qui marque la fin de l'activité de Hazé dans le Cher. En 1847, Hazé décide de quitter Bourges et il se dirige vers Paris. Sa venue à la capitale est précédée par une lettre de recommandation, envoyé par Girardot à Jean-Baptiste Lassus et Eugène Viollet-le-Duc (fig. VI.7). Dans la lettre du 28 octobre 1846, Girardot écrivait : « Mes chers maitres, je ne sais lequel de vous deux recevra ce billet qui lui sera présenté par M. Hazé, mais je prie celui-là de ne pas me refuser d'employer M. Hazé. Ce bon garçon peut vous rendre des services de plusieurs natures ; la fortune n'a pas récompensé son courage, je suis à peu près le seul ami qui lui reste parce qu'il n'est pas heureux – lui assurer du travail et par là son existence, serait pour moi un grand bonheur. Puisque je n'aye aucun titre pour réclamer un service de vous, je vous sais des travaux assez considérables, pour employer un homme d'un courage infatigable que son intelligence rend propre à une foule de choses »²²². Les difficultés de Hazé à Bourges dont Girardot parle vaguement, en soulignant son courage et son intelligence, étaient probablement causées par un conflit sur les méthodes appliquées pendant la restauration de la cathédrale de Bourges par les architectes Pagot et Juillien, opposés à Hazé, conservateur des monuments du Cher. Il n'a pas réussi alors à assurer la protection de certains édifices, surtout de la cathédrale et la maison Jacques Coeur²²³. Girardot, qui visiblement était d'accord avec les protestations de Hazé contre les mauvaises restaurations, en voyant la situation difficile du peintre, a essayé de lui faciliter ses débuts à Paris et de s'adresser à deux architectes déjà connus pour « des travaux assez considérables », Lassus et Viollet-le-Duc, qui, à l'époque, finissaient les travaux de restauration dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris²²⁴.

Parmi quatorze dessins de Hazé conservés au Musée du Berry²²⁵, la majorité a comme sujet les monuments de Bourges, tandis qu'un groupe de cinq dessins représente des monuments parisiens²²⁶. Nous ignorons s'ils ont été effectués et donnés à Girardot après l'installation du peintre à Paris en 1847 ou si ce sont des dessins des archives privées de Hazé, qui avait vécu à Paris pendant ses études à l'Ecole des Beaux-Arts, et qu'il a donné à Girardot

²²² Bibliothèque Nationale de France, NAF 24015, fol. 434.

²²³ R. BOSVIN, « François-Alexandre Hazé ... », p. 47-49.

²²⁴ J. MAYER, « Les premiers travaux de Lassus et Viollet-le-Duc à Notre-Dame de Paris : la galerie des Rois et les niches des contreforts de la façade ouest, 1844-1846 », *Bulletin Monumental*, t. 157, n°4, 1999, p. 355-365.

²²⁵ Dans le *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc.*, composant le cabinet de M. le baron de Girardot, Paris, 1879, p. 43, sous le numéro 375 sont mentionnés encore « 11 dessins originaux de Hazé, représentant des scènes de la Révolution de juillet 1830 ».

²²⁶ Il s'agit de quatre dessins conservés dans le recueil conservé dans le Musée du Berry, représentant une fenêtre du vieux Louvre datée de Charles IX (inv. 1908.25.62(86); la porte de St Eustache (inv. 1908.25.62(87)), deux vues du Palais des Tuileries (inv.1908.25.62(92)), et un dessin de la Tours de Saint Jacques (inv.1908.25.45).

ses travaux effectués durant cette période - dans le catalogue de vente de 1879 (n° 375) sont encore mentionnés «11 dessins originaux de Hazé, représentant des scènes de la Révolution de juillet 1830».

La relation avec Henri de Triqueti, un sculpteur célèbre provenant de Conflans-sur-Loing (Loiret)²²⁷, pourrait aussi dater des années passées par le baron à Montargis, Triqueti ayant aussi contribué au développement du musée local²²⁸. Les écrits concernant Triqueti parus en 1868 et 1874 comportant des lettres de Triqueti au baron ainsi que plusieurs références à cette connaissance dans des textes montrent la coopération entre Girardot et le sculpteur, qui donnait des conseils concernant les brochures qui lui étaient consacrées. Des dessins, des petits bronzes et un modèle d'un tombeau de Napoléon, dont l'unique trace que nous possédons est une liste assez synthétique dressée par le baron lui-même, pourraient être le fruit de cette amitié. Girardot admet avoir reçu un dessin de Triqueti en tant que cadeau d'un ami : « Est-ce par hasard, est-ce pour modérer mon amicale ardeur qu'il m'envoyait un jour un des plus intéressants croquis au dos duquel était écrit de sa main le commencement d'une étude sur le Poussin ; en tout cas, il y a là de bons conseils pour la plume qui écrira sa biographie »²²⁹.

En ce qui concerne les contacts nantais, Girardot possédait des œuvres d'Olivier Merson, de Frédéric Cailliaud et de Félix Thomas, et à tous ces personnages il a aussi consacré des publications, ce qui, d'un côté, confirme les relations entre le baron et ces artistes, et de l'autre, constitue l'unique source d'après laquelle il est possible de savoir quelles œuvres se trouvaient dans la collection du baron. Parmi les exemples mentionnés, nous voudrions approfondir la question des pièces données au baron par Frédéric Cailliaud. Ce voyageur a donné au baron plusieurs pièces liées à sa propre production artistique et à son activité intellectuelle, des dessins réalisés dans sa jeunesse²³⁰, des copies de lettres envoyées à Jomard Durand son second voyage en Egypte²³¹, des manuscrits de l'Atlas géographique accompagnant le *Voyage à Méroé*²³², des lettres de grands savants français et européens envoyées pendant leur séjour à Paris entre 1819 et 1824. Il a donc enrichi diverses parties de la collection éclectique du baron. Les pièces liées à l'aspect technique des œuvres de Cailliaud

²²⁷ Sur la vie et l'œuvre de Triqueti, voir *Henri de Triqueti 1803-1874. Le sculpteur des princes*, catalogue d'exposition sous la direction de J. -L. LEMAISTRE, A. DION-TENENBAUM, E. BRUGEROLLES, Musée Girodet, Montargis, Musée des Beaux-Arts, 3 octobre 2007-6 janvier 2008, Paris, 2007.

²²⁸ P. GARDES, « Une certaine idée du musée » dans *Henri de Triqueti 1803-1874. Le sculpteur des princes*, catalogue d'exposition, Musée Girodet, Montargis, Musée des Beaux-Arts, Orléans, Paris, 2007, p. 107-111.

²²⁹ A. de GIRARDOT, *Catalogue de l'œuvre du baron Henri de Triqueti, précédé d'une notice sur ce sculpteur*, Orléans, 1874, p. 1-2,

²³⁰ A. de GIRARDOT, *Frédéric Cailliaud de Nantes, voyageur, antiquaire, naturaliste*, 1875, p.2.

²³¹ *Ibidem*, p. 23.

²³² *Ibidem*, p. 32.

nous paraissent particulièrement curieuses, surtout à cause de la voie d'acquisition, via les contacts personnels : ce ne sont pas des objets qui se trouvent régulièrement dans le commerce, et ainsi elles attestent un intérêt du baron pour ce type d'objets. Girardot possédait des planches inédites, des calques originaux et l'ensemble des cuivres des *Recherches sur les arts et métiers des anciens peuples de l'Égypte*. L'ouvrage n'a pas été achevé par Cailliaud²³³, et Girardot possédait finalement l'unique exemplaire complet : « J'ai pu, grâce à l'amitié de l'auteur, mettre dans mon exemplaire jusqu'à quatre épreuves de certaines planches, au trait en noir, au trait en rouge, au trait en noir et rouge, coloriée et des épreuves d'essai annotées par l'auteur. Ce qui porte à 94 le nombre des numéros de ce volume. J'en ai tous les cuivres gravés »²³⁴.

²³³ Il s'agit de l'ouvrage sur les *Arts et Métiers*, dont le destin assez chaotique est décrit par P. MAINTEROT *Aux origines de l'égyptologie...*, p. 208-211. Les cuivres de Cailliaud possédés par le baron n'ont pas été retrouvés.

²³⁴ A. de GIRARDOT, *Frédéric Cailliaud de Nantes...*, p. 39.

La provenance des calques

Un groupe d'objets dont la provenance constitue un vrai mystère sont les calques conservés dans deux recueils de la collection du Musée du Berry (inv.1908.25.52 ; inv.1908.25.62). Comme nous l'avons déjà montré, plus probablement il s'agit de calques utilisés pour la production de trois ouvrages importants pour la diffusion des savoirs sur le patrimoine et les monuments historiques dans la première moitié du XIXe siècle : *L'Univers, Les voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* du baron Taylor et *Moyen Age monumental et archéologique*. La recherche a permis d'exclure certaines possibilités, mais la réponse définitive reste inconnue. Il est difficile aussi d'avoir des hypothèses crédibles, d'autant plus que les calques n'ont jamais été mentionnés par le baron, donc nous ignorons quand ils auraient pu être acquis ou si les objets ont été acquis dans un ensemble, ou individuellement.

Comme nous l'avons constaté dans le cas des calques et des cuivres de Cailliaud, les objets de ce type ne sont pas, d'habitude, disponibles dans le commerce, car liés à l'aspect technique de la production artistique, donc probablement à l'époque considérés comme non intéressants du point de vue esthétique. La recherche menée a confirmé cette intuition. Nous avons dépouillé les catalogues antérieurs à la mort du baron²³⁵, de vente d'objets appartenant aux personnages proches de la création des ouvrages concernés, surtout en nous concentrant sur les dessinateurs, les lithographes et les éditeurs. Non seulement les calques appartenant à la collection du baron n'ont pas été mentionnés parmi les objets mis en vente, mais les calques en général ne faisaient pas l'objet de vente. En revanche, cependant, plusieurs fois nous avons trouvé trace de pierres lithographiques, donc aussi d'objets techniques et définitivement pas appréciés pour leur valeur esthétique. Leur présence peut être expliquée par le fait qu'ils étaient réutilisables, et après le changement du propriétaire, ils pouvaient encore servir aux reproductions lithographiques d'un autre éditeur, ce qui n'est pas le cas pour les calques.

Girardot n'avait pas parmi ses contacts des lithographes-éditeurs parisiens, ni non plus d'artistes responsables pour les dessins préparatoires des monuments historiques, publiés dans ces trois ouvrages importants. Mais il existe, selon nous, un lien, mais pas direct : Léon

²³⁵ Nous avons consulté les catalogues suivants : *Catalogue des lithographies et des dessins sur pierres lithographiques de la maison Engelmann et Cie*, Paris, 1938 ; *Catalogue des tableaux, études, esquisses peintes laissés par A. Dauzats*, Paris, 1969 ; *Catalogue de planches de cuivre et acier gravées, pierres lithographiées, estampes, dessins, livres et ouvrages à figures, collection archéologique classée par siècle, pays, genre, etc., dont la vente aura lieu, par suite du décès de M. Lemaître, graveur- éditeur*, Paris, 1871 ; *Catalogue d'environ 2000 dessins originaux pour les voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France par le baron Taylor faisant partie de la succession de M. le Bon Taylor*, Paris, 1883.

Gaucherel, qui a travaillé pour *L'Univers* et *Les voyages pittoresques*, et qui était aussi un dessinateur-lithographe responsable des illustrations des *Annales archéologiques* de Didron, une revue établie en 1844, pour laquelle Girardot a envoyé des articles entre 1845 et 1854. Girardot devait avoir des connaissances aussi dans ce milieu parisien, mais, comme cette piste n'est qu'un lien indirect dont nous ne pouvons pas estimer sa probabilité, la provenance des calques reste inconnue.

Le marché des autographes

Dans le catalogue de vente des autographes de la collection de Girardot, en 1879, presque 400 documents historiques ont été présentés à des acheteurs potentiels. Le nombre impressionnant de documents recueillis, ainsi que le fait qu'ils ne sont pas liés seulement à l'histoire locale, mais qu'au contraire, Girardot choisissait plutôt des documents concernant des personnages importants surtout pour l'histoire nationale, tout cela indique qu'il aurait pu avoir d'autres sources pour enrichir sa collection que des marchands de curiosités locaux. Bien évidemment, aussi dans ce cas, Girardot a pu acquérir les autographes chez des brocanteurs, et parfois il le faisait. Dans sa lettre du 4 avril 1846, Girardot a écrit au Comité des travaux historiques et scientifiques à propos de « cinq pièces originales sur parchemin, relatives à des communautés d'artisans de St Malo », qu'il a acheté « d'un marchand de curiosités de cette ville »²³⁶.

Néanmoins, il est possible que Girardot ait effectué ses achats sur le marché parisien des autographes²³⁷. Malheureusement, nos recherches dans les catalogues annotés conservés dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France n'ont pas apporté les renseignements sur les achats possibles de Girardot²³⁸. Malgré cela, nous considérons toujours probable cette hypothèse, d'autant plus que Girardot avait des contacts avec les acteurs importants du marché parisien des autographes, s'intéressait à la situation de ce marché et, en général, à la problématique de la collecte des documents historiques.

²³⁶ Archives Nationales, F/17/2855.

²³⁷ Le marché des autographes n'a pas été l'objet d'études approfondies sur les traits caractéristique de ce marché, concernant les acteurs importants, les tendances, les habitudes des collectionneurs ou les fluctuations de prix.

²³⁸ Nous avons dépouillé les catalogues de la période 1855-1870 de la Maison Charavay, la plus importante institution parisienne de l'époque qui s'occupait des ventes des autographes, conservés dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France et signalés comme annotés. Malheureusement, ces informations n'ont pas été indiquées pour tous les catalogues, il est aussi difficile de dire si Girardot a eu la possibilité de participer aux ventes publiques organisées à Paris, ou s'il a pu acheter les autographes par correspondance ou par des intermédiaires. Il existe encore une possibilité d'approfondir cette question que nous n'avons pas utilisés – aux Archives Nationales est conservé le « fichier Charavay », une liste alphabétique, organisée en fonction des noms des auteurs des autographes qui ont été vendu par la Maison Charavay aux particuliers dans les années 1870-1930.

Dans l'avant-propos de son ouvrage de 1836, *Manuel de l'Amateur d'autographes*, Jules Fontaine constate que « la science des autographes est une science nouvelle et dont jusqu'ici aucun auteur n'avait tracé et défini les règles »²³⁹. Il date l'accroissement de l'intérêt pour les autographes de l'année 1814²⁴⁰, et la première vente aux enchères d'autographes de personnages célèbres, organisée à Paris en 1822 par Mathieu Guillaume-Thérèse Villenave (1762-1846), journaliste, avocat et pionnier parmi les amateurs d'autographes, constitue un couronnement de ce nouveau phénomène, qui confirme l'acquisition par ces documents d'une valeur commerciale. Les prix ont augmenté petit à petit, mais ils étaient toujours accessibles, ce qui donnait la possibilité de construire une collection intéressante aussi pour les érudits disposant de ressources modestes.

Le manuel de Fontaine, l'ouvrage de référence à l'époque, constitue un autre moment important pour le développement de ce marché, en donnant aux collectionneurs les indices utiles pour leur passion : « Il est une foule de connaissances sans lesquelles on ne pourrait qu'imparfaitement reconnaître, apprécier et classer les diverses pièces qui doivent composer une collection, quelles que soient sa nature et ses limites »²⁴¹.

Quant aux ouvrages consacrés à cette passion, Girardot possédait dans sa bibliothèque 290 livres consacrés aux autographes et manuscrits²⁴², et, parmi eux, des ouvrages-manuels pour les collectionneurs. Dans son cabinet, il a recueilli, entre autres, quatre volumes de *l'Isographie des hommes célèbres* (Paris, 1843), le *Dictionnaire de pièces autographes, volées aux bibliothèques publiques de la France, précédé d'observations sur les commerce des autographes* par Ludovic Lalanne (Paris, 1851) et le déjà mentionné *Manuel de l'Amateur d'autographes* de Jules Fontaine - son intérêt pour les autographes était donc soigneusement cultivé.

Girardot maintenait des contacts avec les acteurs importants de ce milieu et n'était pas inconnu dans ce monde des amateurs parisiens. En 1865, Adolphe de Lescure, dans *Les autographes et le goût des autographes en France et à l'étranger* place Girardot parmi « des bienfaiteurs de l'histoire, de ceux qui ont consacré, ennobli, fécondé la manie contemporaine par excellence, et ont élevé un ridicule à la hauteur de l'administration, dans le sénat [...] des

²³⁹ J. FONTAINE, *Manuel de l'Amateur d'autographes*, Paris 1836, p. 1.

²⁴⁰ Les autographes ont été collectionnée aussi bien avant, il suffit de mentionner la collection de Philippe de Béthune, frère de Sully, et de son fils Hippolyte, formée au début du XVII^e siècle, composée de lettres originales de personnages illustres, à l'aide des archives de leurs familles et de celles de familles amies, ou celle de Roger de Gaignères.

²⁴¹ J. FONTAINE, *Manuel de l'Amateur d'autographes...*, p. 1.

²⁴² En ce qui concerne le contenu de la bibliothèque de Girardot, plusieurs ouvrages sont mentionnés dans le catalogue de vente de 1879 (p. 44-46). En plus, dans les papiers de Girardot dans la Bibliothèque des Quatre Piliers (Bourges) est conservée la liste détaillée, établie par le baron en 1880 (Ms. 519).

maitres en autographes »²⁴³, à côté de noms comme le prince Metternich, Guizot, Sainte-Beuve, et plusieurs autres collectionneurs illustres.

Dans la lettre du 17 août 1868 à Prosper Faugère, Girardot, en exprimant sa préoccupation relative à la présence de faux autographes sur le marché, remercie pour le « précieux volume sur les prétendus autographes de Pascal » qui lui a été envoyé par Faugère²⁴⁴. Ces faux constituaient un problème flagrant dans ce moment particulier, en plein milieu du scandale Vrain-Lucas, autodidacte d'origines peu claires mais sûrement modestes, a produit entre 1861 à 1867 plus de 27 000 fausses lettres²⁴⁵. La découverte d'une escroquerie d'une telle ampleur a provoqué un scandale énorme, et Faugère a été l'un des premiers qui ont protesté, déjà au moment où l'escroquerie était seulement suspectée. Bien évidemment, l'affaire Vrain-Lucas n'était que la partie émergée d'un iceberg. Vu l'intérêt croissant des collectionneurs, la quantité d'autographes faux existant sur le marché devait aussi augmenter et la facilité technique de la production des autographes pouvait encore attirer les falsificateurs. La vérification de l'authenticité des autographes recueillis par le baron n'est pas possible, mais il est plus que probable qu'il aurait pu enrichir sa collection aussi avec des faux circulant dans le marché.

Le dernier contact de Girardot avec le marché de l'autographe parisien date de 1879, quand Etienne Charavey²⁴⁶ organise la vente de sa collection. Etienne était le fils de Jacques Charavay, fondateur de la Maison Charavay, qui, en 1843, a publié le premier catalogue de vente d'autographes.

²⁴³ A. de LESCURE, *Les autographes et le goût des autographes en France et à l'étranger : portraits, caractères, anecdotes, curiosités*, Paris, 1865, p. 21 ; dans cet ouvrage, Girardot est mentionné encore à maintes reprises comme la personne qui a communiqué des autographes particulièrement curieux.

²⁴⁴ Le volume dont on parle est P. FAUGÈRE, *Défense de B. Pascal et accessoirement de Newton, Galilée, Montesquieu, etc. contre les faux documents présentés par M. Chasles à l'Académie des Sciences*, Paris, 1868.

²⁴⁵ Sur l'escroquerie de Vrain-Lucas, nous avons consulté M.-L. PREVOST, « Vrain Lucas, le Balzac du faux », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 13, 2003, p. 59-69.

²⁴⁶ Voir M. TORNEUX, *Étienne Charavay : sa vie et ses travaux*, Paris, 1900.

Du lieu privé à la communication publique – le rôle social de la collection

Les collections locales, ou au moins une partie considérable d'entre elles, n'étaient pas cachées des yeux des autres collectionneurs ou antiquaires, conservées à l'abri des maisons bourgeoises, et destinées seulement à la délectation et à l'enrichissement de l'érudition d'un propriétaire. Au contraire, les collectionneurs, et Girardot était parmi eux, faisaient beaucoup d'effort pour mettre en valeur leurs collections et pour se faire connaître et reconnaître en tant que collectionneurs. Nous voudrions aborder la question des modalités de présentation de la collection au public, au niveau local, au niveau national, dans le réseau des contacts établis dans les sociétés savantes et dans les institutions muséales. Comment une collection particulière, privée par définition, pouvait-elle devenir connue par un public plus large que les amis-collectionneurs, en contribuant, bien évidemment, à la circulation des savoirs, à la constitution de l'archéologie locale, mais aussi, ce qui n'est pas sans importance, à la gloire personnelle du propriétaire ? Quelles voies de présentation, de diffusion, étaient disponibles pour un collectionneur de province ?

Dans le milieu nantais, où le baron vivait quand sa collection a atteint son plein développement, Girardot était un collectionneur reconnu. Nous avons déjà parlé de la circulation des objets entre les collectionneurs : les collectionneurs connaissaient les contenus des autres collections. Girardot lui-même a recueilli dans ses papiers les dessins d'objets possédés par Aristide Mauduit, dans plusieurs de ses publications il a révélé sa connaissance d'autres collections, surtout en ce qui concerne les œuvres d'artistes à propos desquels il écrivait et les découvertes archéologiques locales. Il est plus que probable que les autres collectionneurs nantais, ainsi que les amateurs qu'il connaissait depuis sa période berrichonne²⁴⁷, avaient eu la possibilité de voir les objets conservés par le baron. Nous ignorons si Girardot avait un cabinet préparé pour y recevoir ses amis-érudits nantais ou si ses possessions étaient rangées de façon particulière pour faciliter la visite. Les témoignages de l'époque prouvent qu'une telle pratique existait. Fortuné Parenteau, avec lequel Girardot a maintenu des contacts pendant ses années nantaises, possédait, lui, un cabinet où les trésors de sa collection étaient présentés : cette exposition privée était disponible pour les personnes qui fréquentaient l'appartement de Parenteau. Pitre de Lisle du Dreneuc, conservateur du Musée archéologique de Nantes qui a succédé à Parenteau, a visité le cabinet de son prédécesseur, et

²⁴⁷ Alfred de La Chaussée a préparé les planches, jamais publiées, concernant la découverte de la rue de Dun, ou les objets possédés par lui ont été présentés à côté de ceux provenant de la collection de Girardot. Les fouilles n'ont pas été effectuées par eux, ils ont acheté les trouvailles à travers des intermédiaires, donc La Chaussée devait avoir la possibilité de voir les objets après leur entrée dans la collection du baron.

ses souvenirs sont décrits dans sa notice publiée après la mort de Parenteau : « Pour un archéologue à ses débuts, le cabinet de M. Parenteau était plus qu'une collection d'antiquités ; c'était l'ARCHÉOLOGIE vivante et parlante. Les panneaux étaient couverts d'armes et de parures de toutes les époques et de tous les pays [...]. Chaque objet de cette collection, étudié avec un soin passionné qui ajoutait encore à sa valeur, servait à établir d'ingénieux rapprochements entre les différentes périodes de l'art et de l'industrie. Alors, de ces comparaisons jaillissaient des aperçus soudains, qui éclairaient dans le passé la filiation de notre art national. Ce n'était plus un objet que l'on avait sous les yeux, c'était une époque toute entière, avec ses caractères principaux, son origine et ses transformations »²⁴⁸. Malheureusement, une description similaire de la collection de Girardot n'a pas été trouvée, mais il n'est pas difficile d'imaginer que les objets de sa collection étaient visibles dans son espace privé. La maison d'un collectionneur était accessible, pour des raisons évidentes, à un nombre très restreint de visiteurs. Les expositions, les communications et les envois pour les institutions et les autres sociétés fournissaient l'occasion d'élargir le public et d'encadrer la collection dans les pratiques sociales d'un érudit du XIX^e siècle.

Les expositions locales

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les expositions régionales et locales - artistiques, spécialisées ou industrielles - se multiplient. À l'instar de la capitale, afin d'imiter la vie culturelle parisienne, les petites capitales provinciales instituent, de façon irrégulière, des expositions fonctionnant sur un principe proche des expositions universelles ou des Salons²⁴⁹. Des expositions industrielles, des foires locales, des expositions d'œuvres d'artistes vivants, relevant plutôt du domaine du marché de l'art que de l'exposition temporaire dans le sens contemporain du terme, ou des rétrospectives²⁵⁰ sont organisées pour montrer la puissance de l'industrie, de l'agriculture ou, enfin, de la culture locales. Dans le catalogue publié à l'occasion de l'exposition à Nantes en 1861, l'objectif d'une telle activité est clairement expliqué : « Ce sont de grandes manifestations de la vie active de la province ; ce sont

²⁴⁸ P. LISLE DU DRENEUC, « M. Fortuné Parenteau », *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. LII, 1882, p. 470-471.

²⁴⁹ La bibliographie sur les expositions locales et la présence des départements pendant les Expositions Universelles n'est pas particulièrement riche. Nous n'avons trouvé aucune étude concernant Nantes et la Loire-Inférieure, mais il existe des ouvrages sur la situation dans d'autres départements. La pratique d'organiser des expositions artistiques des artistes vivants et des rétrospectives dans l'Ouest-Atlantique est décrite par J.-J. LUCAS, *Collectionneurs en province. Ouest-Atlantique (1870-1953)*, Rennes, 2012, p. 27-47. La participation du Pas-de-Calais dans les Expositions Universelles et les expositions locales dans le département sont l'objet d'un livre de G. BENDAHMANE, J.-M. DECELLE, *Quand le Pas-de-Calais s'exposait : expositions universelles et internationales, expositions régionales et thématiques de 1851 à 1939*, Dainville, 2005. Sur les expositions des œuvres des artistes vivants, leur importance pour le marché de l'art et la politique d'acquisition des musées en province, voir D. SHERMAN, *Worthy monuments. Art Museums and the Politics of Culture in Nineteenth-Century France*, Cambridge-London, 1989, p. 131-136.

²⁵⁰ Pour le cas particulier des expositions artistiques en province, voir G. BENDAHMANE, J.-M. DECELLE, *Quand le Pas-de-Calais s'exposait ...*, p. 149.

d'heureuses tentatives de décentralisation. Des hommes dévoués, intelligents et résolus se sont mis à la tête de ce mouvement, et ils ont réussi à fournir la preuve que sur les points les plus éloignés du centre gouvernemental, il existe une vitalité, un esprit de progrès dont les développements, protégés par l'administration supérieure, sont les plus éclatants témoignages des ressources infinies de la Nation »²⁵¹. Elles ont été, très souvent, conçues aussi comme des expositions annexes, comme l'accompagnement d'autres événements, de congrès, pour assurer le succès de l'exposition et pour recueillir plus de visiteurs qui, sans cela, n'auraient pas eu la possibilité de visiter les expositions²⁵². Dans ce contexte propice, en s'inscrivant dans ce courant, des expositions rétrospectives d'archéologie, au début associées à des objets d'art anciens, ont commencé à être organisées dès les années 1850²⁵³.

À Nantes, de 1856 à 1875, des expositions d'art ancien et d'archéologie ont été organisées trois fois, toujours par le même groupe d'amateurs liés à la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure et au Musée départemental d'archéologie.

La première exposition, qui a été accompagnée par la publication d'un catalogue²⁵⁴, a été organisée à Nantes par la commission des membres de la société savante archéologique locale – Bizeul, Nau, Cailliaud, Mauduit, Parenteau, Siochan de Kersabiec. Grâce au règlement, nous pouvons savoir que l'exposition a été ouverte tous les jours, du 14 au 30 juin, depuis midi jusqu'à cinq heures du soir et que la Commission était toujours représentée dans la salle par l'un de ses membres, chargé de surveiller les vitrines et de donner des renseignements aux visiteurs. «A l'occasion de la tenue à Nantes du XXIII^e Congrès de la Société française pour la conservation des monuments historiques et de l'inauguration du Musée archéologique dans la chapelle de l'Oratoire, la Commission avait décidé de s'adresser à tous les amateurs d'antiquités qui habitent notre ville, dans le but de faire une exposition aussi complète qu'on pouvait l'espérer»²⁵⁵. Soixante-quatorze prêteurs ont accepté de confier leurs collections, et parmi celles-ci, les collections les plus riches ont été présentées par Charles Marie Bacqua,

²⁵¹ C. MENIERE, *L'histoire naturelle à l'exposition de Nantes*, Nantes, 1861, p. I.

²⁵² G. BENDAHDANE, J.-M. DECELLE, *Quand le Pas-de-Calais s'exposait ...*, p. 189-191.

²⁵³ Ce sujet reste à être approfondi. En faisant une recherche préliminaire, nous avons retracé les premières expositions rétrospectives locales où des objets d'archéologie ont été présentés dans la deuxième moitié des années 1850. Parmi les catalogues dépouillés, celui de Nantes (1856) est le premier, mais en 1858, une exposition similaire a été organisée à Chartres par la Société archéologique d'Eure-et-Loir (*Exposition archéologique et d'objets d'art à Chartres du 10 au 31 mai 1858*, Chartres, 1858). En 1862 est publié un catalogue intitulé *Exposition archéologique et artistique de la ville de Moulins en 1862*, Moulins, 1862 et par R. BORDEAUX, un texte *Exposition artistique et archéologique d'Elbeuf, en juillet 1862, compte rendu*, Caen, 1862. L'année suivante, à l'occasion du Congrès archéologique, a été publié *Exposition départementale de peinture, d'objets d'art et d'antiquités ouverte à Albi le 10 juin 1863, à l'occasion de la tenue dans cette ville, de la trentième session du congrès archéologique de France*, Albi, 1863. Dans les années 1860 le nombre de publications similaires a augmenté. Nous n'avons pas dépouillé d'autres sources que les catalogues disponibles dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France, donc il existe la possibilité de retracer les expositions antérieures dont les catalogues n'ont pas été publiés ou conservés à la BnF, mais nous pouvons constater, même avec cette restriction, que l'exposition de Nantes en 1856 a été l'une des premières.

²⁵⁴ *Catalogue des objets d'art exposés à l'Oratoire du 14 juin 1856 au 30 du même mois*, Nantes, 1856 ; *Catalogue des objets d'art exposés à l'Oratoire du 14 juin 1856 au 30 du même mois. Supplément*, Nantes, 1856.

²⁵⁵ *Catalogue des objets d'art exposés...*, p. 1.

Frédéric Huette, Fortuné Parenteau, le baron Héraclé Olivier de Wismes, le docteur Aristide Mauduit et Frédéric Cailliaud. Il faut remarquer que, malgré le fait que l'exposition devait accompagner l'ouverture du musée archéologique, son contenu doit être décrit comme plutôt éclectique : des objets archéologiques, locaux ou venant d'Égypte, comme dans le cas de la collection de Cailliaud, sont mélangés avec des objets d'art décoratifs, des tableaux, des curiosités diverses – les « monnaies gauloises » sont exposées à côté de vases en cristal et de tableaux « attribués au Guerchin ». Parmi les 602 objets exposés, les 72 pièces de Girardot ne forment pas un ensemble plus homogène (fig. IV. I) : un ensemble de vases provenant de Bourges, des « dessins de Boucher à sanguine », une « planche de cuivre d'Albert Durer », plusieurs fibules, des objets en ivoire, en cire et en bronze, quelques objets de serrurerie, une chasuble du XVI^e siècle, un drapeau du commencement de la Révolution et un bouton en argent découpé (XVIII^e siècle) - nous pouvons avoir l'impression que Girardot a choisi parmi ses trésors, un échantillon des objets qu'il a considérés comme les plus intéressants, les plus représentatifs de sa collection. Le même principe, valorisant pour les collectionneurs mais qui rend l'exposition peu claire, est visible dans les autres ensembles exposés.

Les matériaux iconographiques ne sont pas conservés, il n'existe aucun renseignement sur la muséographie de cette exposition. L'unique source est un catalogue d'après lequel nous pouvons supposer que les objets ont été rangés en fonction des prêteurs. Chaque collectionneur montrait ce qu'il possédait de plus original, de plus précieux – l'exposition devait, en premier lieu, mettre en valeur le collectionnisme à Nantes, sans sélection plus conçue, et sans privilégier l'archéologie locale – pour cela, il a fallu attendre encore quinze ans. La présence de tels objets doit être quand même considérée comme une certaine innovation, d'autant plus que l'intérêt pour les « antiquités nationales » les plus anciennes n'était pas encore très développé ou répandu. Pour preuve, à cette période, l'entrée des antiquités nationales dans les collections était un phénomène tout nouveau et original parmi les antiquaires parisiens²⁵⁶.

L'exposition de 1856 n'a pas été considérée par ses organisateurs comme un succès, ce qui est exprimé par Parenteau cinq ans plus tard, pendant la discussion sur la possibilité d'organiser une exposition à l'occasion de l'Exposition Nationale à Nantes en 1861 : « Il y a cinq ans la Société organisa une exposition dont le résultat ne répondit pas aux vues de ceux qui l'auraient désirée plus digne d'une grande cité et témoignant d'avantage du goût de ses habitants pour l'archéologie ; en songeant encore si, depuis cette époque, le nombre des amateurs s'est accru, l'importance des objets entrés dans leurs collections ne saurait constituer

²⁵⁶ Voir l'exemple curieux de la collection de poteries gauloises à Paris, S.CUEILLE, « Jules Charvet (1824-1882), antiquaire parisien et alpiniste », dans J.-Y. RIBAUT (dir.) *Mécènes et collectionneurs. Les variantes d'une passion*, Paris, 1999, p. 223-237.

un avantage sérieux au bénéfice de l'exposition projetée, le Comité a dû se demander si les objets qu'on a vus il y a cinq ans, plus l'apport insignifiant de quelques curiosités nouvelles, suffiraient pour que l'exposition archéologique contentât les étrangers qui, du palais de l'Industrie, viendraient visiter la chapelle de l'Oratoire ²⁵⁷ ». L'opinion de Parenteau, amère mais justifiée, dissuade la Société d'organiser une nouvelle exposition. Il a fallu attendre encore onze ans pour que les collectionneurs nantais décident d'exposer leurs collections – et cette fois, la sélection d'objets était plus réfléchie.

En 1872, dans les salles du Musée d'histoire naturelle, la Société archéologique, à cette époque déjà détachée du Musée départemental d'archéologie, organise une exposition « de beaux-arts, d'archéologie et de peinture ancienne ». L'exposition est subdivisée en fonction de l'ancienneté des pièces sélectionnées. La prédilection pour les objets d'archéologie, surtout locale, est plus évidente qu'en 1856, et les objets exposés par le baron correspondent bien à cette tendance.

Dans la salle consacrée à l'âge de pierre, se trouvait un nucleus du Grand-Pressigny²⁵⁸, un marteau à deux tranchants en diorite²⁵⁹, et un croissant du même matériau provenant de Dun-le-Roi dans le Cher²⁶⁰; dans celle de l'âge de bronze a été exposé un grand poignard gaulois en bronze²⁶¹. La majeure partie des objets provenant de Bourges, se trouvait parmi les bronzes gallo-romains, où étaient présentées une petite tête de bélier²⁶², une statuette représentant Mercure coiffé du pétase²⁶³ et les trouvailles des fouilles de 1848 du cimetière de Séraucourt²⁶⁴. Les autres objets appartenaient plutôt à la catégorie des curiosités historiques, comme une écuelle en faïence de Croisic²⁶⁵, un drageoir en fer damasquiné d'argent (XVI^e siècle)²⁶⁶, une serrure de coffre avec les armes de Jacques Cœur (XV^e siècle)²⁶⁷, de petits canons en bronze ciselé²⁶⁸, des panoplies²⁶⁹ et un éperon en bronze (XV^e siècle)²⁷⁰. Il faut admettre que, cette fois, la prédominance des objets d'archéologie est bien visible.

La dernière occasion pour Girardot d'exposer sa collection à Nantes est arrivée en 1875, quand Girardot, avec d'autres collectionneurs de la Loire-Inférieure, a prêté des objets de sa

²⁵⁷ *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, vol. I, 1860, p. 376.

²⁵⁸ *Catalogue raisonné de l'exposition des Beaux-Arts, archéologie et peinture ancienne*, Nantes, 1872, p. 17.

²⁵⁹ *Ibidem*, p. 19.

²⁶⁰ *Ibidem*.

²⁶¹ *Ibidem*, p. 21.

²⁶² Cet objet a pu être identifié avec une pendeloque avec la tête de bélier conservé aujourd'hui au Musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye.

²⁶³ *Ibidem*, p. 26;

²⁶⁴ *Ibidem*, p. 27 et p. 42.

²⁶⁵ *Ibidem*, p. 62.

²⁶⁶ *Ibidem*, p. 83.

²⁶⁷ *Ibidem*, p. 84.

²⁶⁸ *Ibidem*, p. 33.

²⁶⁹ *Ibidem*, p. 34.

²⁷⁰ *Ibidem*, p. 31.

collection pour l'exposition dans le foyer du théâtre de la Renaissance, accompagnée par un catalogue intitulé *Archéologie préhistorique gauloise, etc. Compte-rendu des objets exposés au foyer du théâtre de la Renaissance, du 19 au 26 août 1875*²⁷¹. Le catalogue contient non seulement la liste des objets, mais aussi des petits indices sur la mise en place, grâce auxquelles nous pouvons découvrir que « la petite vitrine plate, à gauche en entrant, contient des silex taillés et des ossements provenant des riches collections de M. l'abbé Baudry et M. de Girardot »²⁷² et que « la grande vitrine verticale, [...] consacrée à la période gallo-romain [...] contient : [...] divers vases et ustensiles, provenant de cimetières gallo-romains, explorés par M. de Girardot à Séraucourt (Berry) »²⁷³. La partie de l'exposition intitulée « Age de bronze, âge de la pierre »²⁷⁴, présentait aussi des « objets appartenant à M. de Girardot, provenant des habitations lacustres du lac de Morat (Suisse) »²⁷⁵ - Girardot ne possédait pas de nombreux objets archéologiques étrangers, c'est un exemple assez isolé.

Il ne faut pas surestimer la portée et l'influence de ces expositions hors Nantes - ouvertes pour quelques jours, même liées à d'autres événements, elles ne pouvaient accueillir qu'un public assez limité. Les catalogues, avec un tirage de cent exemplaires, étaient plutôt un souvenir pour les exposants, nombreux mais toujours locaux, qu'un moyen de diffuser les collections nantaises hors de la ville. Malgré cela, Girardot a réussi à gagner une certaine notoriété dans la région, et, en 1880, il est invité à participer à l'exposition organisée à Rennes. Les organisateurs lui ont envoyé une lettre d'invitation, en remarquant qu'« on nous a beaucoup parlé des richesses de votre collection »²⁷⁶. Malheureusement, Girardot, qui était à ce moment-là déjà malade, n'a pas pu y participer²⁷⁷.

Ce qui est frappant, en lisant les catalogues publiés au cours de ces vingt ans, ce sont le changement et la confirmation du statut des objets d'archéologie locale dans cette région, où Girardot était en fonction et au développement duquel il a contribué. En 1856, l'archéologie locale était déjà présente, mais peu visible en comparaison avec les objets d'art diverses, les objets décoratifs et toutes les curiosités possibles et imaginables. Le catalogue, organisé en fonction des noms des prêteurs, ne montrait aucune tentative de créer un discours « historique » autour des objets. La situation change d'abord en 1872, quand les objets sont

²⁷¹ *Archéologie préhistorique gauloise, etc. Compte-rendu des objets exposés au foyer du théâtre de la Renaissance, du 19 au 26 août 1875*, Nantes, 1875.

²⁷² *Ibidem*, p. 12.

²⁷³ *Ibidem*.

²⁷⁴ *Ibidem*, p. 7.

²⁷⁵ *Ibidem*, p. 11.

²⁷⁶ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 702.

²⁷⁷ Nous n'avons pas trouvé d'objet de sa collection dans le catalogue *Souvenir des fêtes de Rennes. Promenade à travers l'exposition artistique et archéologique du Présidial. 15-25 mai 1880*, Rennes, 1880.

rangés d'une façon qui permet de les situer dans le temps, mais pour une exposition consacrée entièrement à l'archéologie, en particulier locale, on a dû attendre jusqu'à l'année 1875.

Les objets d'art appartenant au baron n'ont été exposés qu'une seule fois, en 1876 à Orléans, pendant l'Exposition rétrospective des Beaux-Arts. L'exposition d'Orléans est intéressante également à cause de l'objectif d'avoir un caractère local à travers le choix des objets exposés. Le caractère local de l'exposition est considéré comme un avantage par les organisateurs : « La Commission remercie les personnes qui ont bien voulu lui confier des objets d'art. C'est grâce à leur concours empressé que l'Exposition rétrospective d'Orléans, malgré son importance, a pu conserver un caractère presque entièrement local »²⁷⁸. Les organisateurs ont sollicité aussi les collectionneurs actifs hors Orléans, pour avoir une présentation complète de l'art crée dans le Loiret. La participation de Girardot a été demandée par la Société archéologique et historique de l'Orléanais, à laquelle il a envoyé quelques correspondances dans les années 1850. La notice sur le baron de Triqueti, publiée en 1875 dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, suggérait qu'il possédait un certain nombre de ses œuvres – il ne mentionne aucune œuvre en détail, et se limite aux sculptures au détriment des dessins. Le président de la Société s'adressait à lui pour demander quelles œuvres exactement se trouvaient dans sa collection. En réponse, il reçoit une lettre de Girardot accompagnée d'une liste²⁷⁹ qui donne des renseignements plus détaillés que la notice biographique. Dans la lettre, Girardot mentionne aussi qu'il a « un assez grand nombre de statuettes de Triqueti en bronze, cire, mais cela n'est pas assez monumental pour une exposition et puis il m'aurait fallu du temps pour avoir disposé un envoi ». Préoccupé par les conditions du transport, il rejette la possibilité d'envoyer certaines œuvres, ainsi donne-t-il une réponse négative à la proposition de faire don de ses objets au musée d'Orléans²⁸⁰. Finalement, parmi 1975 œuvres exposées, seules trois proviennent de la collection de Girardot, et les notices dans le catalogue n'indiquent pas de détails²⁸¹, ce qui rend impossible l'identification des œuvres exposées par Girardot.

²⁷⁸ *Exposition rétrospective de Beaux-Arts ouverte le 1^{er} mai 1876 dans la Halle Saint-Louis. Catalogue*, Orléans, 1876, p. 1.

²⁷⁹ Archives départementales du Loiret, 446 J 15.

²⁸⁰ Nous pouvons supposer qu'il s'agit du Musée des Beaux-Arts. Les dessins de Triqueti, provenant de la collection de Girardot, ne sont pas conservés dans la collection du Musée.

²⁸¹ Dans le catalogue *Exposition rétrospective de Beaux-Arts ouverte le 1^{er} mai 1876 dans la Halle Saint-Louis. Catalogue*, Orléans, 1876, p. 117, les dessins de Girardot sont enregistrés sous deux numéros : 1725. Dessins sous verre avec support (Triqueti) ; 1726-1726 bis. Dessins sous verre (Triqueti).

Histoire du travail de l'homme - la collection de Girardot à l'Exposition Universelle de 1867

Dans les papiers de Girardot, conservés dans les fonds de la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges, se trouve une circulaire avec un appel « aux amateurs qui se plaisent à recueillir les œuvres remarquables des temps passés », envoyé vers la fin de l'année 1866 par la Commission de l'histoire du travail. Cette Commission, chargée de l'organisation de la partie rétrospective de l'Exposition Universelle de 1867, espérait que les collectionneurs « tiendront à l'honneur de concourir à cette manifestation nouvelle de la gloire traditionnelle de notre pays dans les arts »²⁸². Parmi toutes les parties de l'Exposition organisées afin de montrer les richesses de la culture et de l'industrie des autres pays, seule l'exposition rétrospective avait un profil et des objectifs qui permettaient d'exposer les collections des institutions françaises de province et les collectionneurs privés.

Avant d'approfondir la participation du baron à l'Exposition Universelle de 1867, nous voudrions esquisser les motifs pour lesquels cet événement important, qui attirait à l'époque un public immense, de France et de l'étranger, a été fortement marqué par les concours des institutions départementales et les collectionneurs particuliers. Le contexte de l'entrée au palais elliptique du Champ-de-Mars, conçu pour répondre aux exigences de la classification de l'Exposition²⁸³, d'objets concernant l'histoire du travail, surtout celle la plus éloignée, possède un caractère double : d'un côté, il est lié aux aspects pratiques de l'organisation de l'événement d'une telle importance, de l'autre, il marque un tournant épistémologique plus profond.

L'exposition consacrée à l'histoire du travail a constitué, pour les musées de province et pour les collectionneurs, de Paris et des départements, une vraie vitrine pour montrer au public nombreux et international un patrimoine qui normalement était caché dans leurs cabinets et qui, peu de temps auparavant, n'était pas apprécié par le grand public. En plus, il s'agissait d'une mise en valeur des travaux en faveur du patrimoine des particulières et des institutions de province. L'exposition a été le moment de la consécration de la capacité des particuliers à se faire protecteurs des traces du passé menacé, et la confirmation du prestige d'être gardiens de richesses nationales. Ce mouvement dans et hors capitale était déjà très fort, et l'exposition parisienne a souligné son importance. Du Sommerard constatait dans son rapport que « l'Exposition a constitué une occasion unique de réunir dans un lieu les richesses disséminées

282 Bibliothèque des Quatre Piliers, fol. 262-263.

283 Pour l'aspect technique de l'organisation de l'Exposition de 1867, voir B.SCHROEDER-GODEHUS, A. RASSMUSEN, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions Universelles 1851-1992, Paris, 1992*, p. 76-83.

dans un grand nombre de musées départementaux, d'églises et de collections particulières »²⁸⁴. Les organisateurs ont aussi demandé le concours des institutions des départements et des particuliers afin d'éviter des emprunts à des musées parisiens à un moment d'arrivée massive de touristes : les visiteurs, venus à l'occasion de l'Exposition Universelle, pouvaient ainsi aussi avoir la possibilité d'apprécier le patrimoine de la capitale sous sa forme intacte.

L'Exposition Universelle de 1867 a été la première où l'on a mis en place une classification des produits afin d'embrasser, d'une manière encyclopédique, la production humaine. L'histoire du travail, de l'âge de pierre jusqu'au XIXe siècle, constituait un fil conducteur qui permettait de présenter un spectre assez large d'objets, d'art et de collection, en les rangeant de manière chronologique²⁸⁵. Edmond Du Sommerard expliquait les principes dans son rapport : « Quant à la section française, le but que la Commission se proposait d'atteindre [...] était d'organiser cette exposition de manière à faire connaître par la vue des monuments qu'elle nous ont laissés, les époques principales de l'art et de l'industrie de nos pères, de donner l'idée exacte de l'importance de nos arts industriels à toutes les périodes de notre histoire ; elle voulait faire saisir en outre par un classement méthodique la succession chronologique des progrès, des transformations et même des défaillances du travail national.[...]. Ce classement [...] divisait la galerie de l'Histoire du Travail en dix époques bien tranchées »²⁸⁶.

Manuel Charpy indique que la présence d'objets archaïques pendant l'Exposition Universelle est l'effet du changement de l'approche envers le passé et ses manifestations, ce qui permettait d'englober les objets d'archéologie locale et les objets archaïques dans le discours historique²⁸⁷. Les objets anciens, artisanaux et « primitifs » ont été utilisés pour témoigner d'un autre régime de production. Un intérêt pour ces manifestations de la culture matérielle ancienne naît du croisement de deux historiographies – l'une du progrès technique et l'autre de la curiosité historique. Cela permettait de considérer les objets anciens comme des éléments à part entière de la culture matérielle, en les encadrant dans le discours du progrès glorieux²⁸⁸. Ils donnent l'occasion d'un regard rétrospectif, d'une saisie de son propre passé, à la fois pour mettre en valeur le chemin parcouru sur la voie du progrès et pour légitimer le progrès national par la tradition²⁸⁹. L'exposition sur l'histoire du travail en 1867 proposait un récit du progrès technique spectaculaire.

²⁸⁴ E. DU SOMMERARD, *Exposition universelle de 1867 à Paris. Commission de l'histoire du travail. Rapport*, Paris, 1867.

²⁸⁵ G. BENDAHDANE, J.-M. DECELLE, *Quand le Pas-de-Calais s'exposait...*, p. 9.

²⁸⁶ E. DU SOMMERARD, *Exposition universelle de 1867 à Paris...*, p. 8.

²⁸⁷ Sur les objets archaïques et le changement de leur statut pendant les expositions universelles de 1855 et de 1867, voir M. CHARPY, « Les techniques archaïques. Produits d'un autre temps et produits artisanaux dans les expositions universelles », *Les expositions universelles en France au XIXe siècle. Techniques, publiques, patrimoine*, Paris, 2012, p. 279-297.

²⁸⁸ *Ibidem*, p. 279.

²⁸⁹ *Ibidem*, p. 283.

« Les richesses disséminées dans un grand nombre [...] de collections particulières » dont parlait Du Sommerard, évoquent le problème de la présence de certains types d'objets dans les collections parisiennes.

Fournir les sections des expositions universelles en objets archaïques n'était pas aisé, d'autant que les collections publiques nationales ne contenaient que très peu de pièces. Les collectionneurs et les marchandes ont joué ici un rôle central. Les prêts de province n'étaient donc pas seulement un moyen d'éviter de toucher les trésors des musées parisiens, mais, surtout dans le cas des objets d'archéologie locale, une stratégie pour présenter à Paris des objets qui n'étaient pas présents en abondance dans les collections de la capitale.

1867 est aussi la date d'un autre événement marquant de l'histoire du patrimoine en France. À l'occasion de l'Exposition Universelle, sept premières salles du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye ont été ouvertes. C'était le résultat du décret de création du *Musée des antiquités celtiques et gallo-romaines*³, signé par Napoléon III le 8 mars 1862²⁹⁰. Avant cette période, les antiquités nationales n'occupaient pas une place importante dans le paysage culturel de Paris, se confinant au domaine des sociétés savantes et des collectionneurs hors de la capitale. Ces derniers avaient, tout d'abord, un accès facilité aux terrains propices pour les fouilles et les découvertes fortuites, et, deuxièmement, cette problématique n'était pas présente parmi les érudits de la capitale, ce qui donnait le champ libre pour la recherche. La prédominance des prêteurs de province est visible dans le catalogue de l'exposition, pour les quatre premières époques abordées par la Commission : la Gaule avant l'emploi des métaux, la Gaule indépendante, la Gaule pendant la domination romaine et les Francs. Avant cette période, les objets « gaulois » dans les collections étaient considérés comme une curiosité originale²⁹¹. Finalement, les objets préhistoriques ont marqué fortement le caractère de l'Exposition Universelle, et le signe de l'intérêt croissant à lui égard, c'est la publication pour le public de l'événement, consacrée exclusivement à cet aspect, intitulée *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*²⁹².

Cette situation décrite ci-dessus a été une occasion unique pour les collectionneurs et les institutions locales de moindre importance, qui, sans cela, n'auraient pas eu la possibilité de montrer leurs trésors à un public international. La mise en place d'une exposition universelle exige une organisation complexe à plusieurs niveaux. Quant aux aspects pratiques, l'organisation de l'envoi des départements a été, en général, géré par l'administration

²⁹⁰Pour l'histoire de la création du Musée des antiquités nationales, voir N. RICHARD, *Inventer la préhistoire...*, p. 103-106, A. HUREL, *La France préhistorienne...*, p. 54-63, P. PÉRIN (dir.), *Le Musée des antiquités nationales*, Paris, 2004, p. 9-15.

²⁹¹Un exemple de poteries gauloises dans la collection parisienne des années 1850, voir S. CUEILLE, «Jules Charvet (1824-1882), antiquaire parisien et alpicolois», dans RIBAUT, Jean-Yves (dir.) *Mécènes et collectionneurs. Les variantes d'une passion*, Paris, 1999, p. 223-237.

²⁹²Gde MORTILLET, *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, Paris, 1867.

préfecturale – les premières correspondances envoyée à la Loire-Inférieure, et aujourd’hui conservées parmi les papiers privés de Girardot, ont été adressées « à Monsieur le Préfet ». Au cours des préparations, le nom change. Rien d’étonnant que Girardot, secrétaire général de la Préfecture, collectionneur dont la passion pour l’archéologie était connue de ses supérieurs, ait été chargé de coordonner les efforts des prêteurs nantais²⁹³, en profitant bien de cette occasion pour présenter des objets de sa collection.

La liste des objets envoyés de Nantes, écrite de la main de Girardot et conservée parmi ses documents personnels²⁹⁴, montre assez bien que, parmi les diverses collections qu’il devait connaître grâce à l’exposition de 1856 et à ses connaissances dans le milieu archéologique local, il a privilégié ses propres pièces, ainsi que les collections des personnes liées à la Préfecture et celles de ses amis. Les objets des autres prêteurs, peu nombreux et isolés, proviennent des collections de Charles Marionneau, peintre, secrétaire national de la section des beaux-arts de l’Exposition nationale de Nantes en 1861 ; de Gustave le Prévost de Bourgerel, architecte du département de la Loire-Inférieure de 1858 à 1882, responsable de la construction du Musée de l’histoire naturelle à Nantes ; de Frédéric Cailliaud, voyageur, collectionneur et ami du baron ; de Clément Le Sant, architecte apparenté à la famille Cailliaud, ainsi que de Marie de Girardot, fille du baron, personnage peu connu parmi les érudits de Nantes²⁹⁵. Fortuné Parenteau, conservateur du Musée départemental d’archéologie, a décliné la possibilité de prêter ses objets, qu’il jugeait trop modestes, et uniquement destinés à son usage particulier, en disant que « si les voyages forment la jeunesse, ils déforment les objets d’art en général et les bibelots archéologiques en particulier »²⁹⁶. Par ailleurs, l’absence dans cette liste des collectionneurs liés à la Société archéologique, tellement engagés dans l’organisation des expositions locales, est frappante²⁹⁷, d’autant plus que dans la lettre de Girardot à la Commission, il déclare que l’information a été « transportée chez tous les collectionneurs de Nantes dont le nom m’était connu »²⁹⁸.

²⁹³ La documentation concernant la participation de la Loire-Inférieure à la partie rétrospective de l’Exposition Universelle se trouve dans les fonds de la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges, Ms. 523, fol. 317-373.

²⁹⁴ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 349-354.

²⁹⁵ Les objets envoyés par les autres collectionneurs ont été, en majeure partie, rejetés par la Commission – les seuls que nous avons retracés dans le catalogue *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général. Histoire du travail et monuments historiques*, Paris, 1867, sont ceux proposés par Clément Le Sant (p. 208, « 2872. Petite plaque rectangulaire. Portrait d’homme de trois quarts à gauche, coiffé d’un bonnet plat noir. [...] Daté de 1537 ») et par Marie de Girardot (p. 160, « 2189. Poignée pendante et platine circulaire découpée en réseau flamboyant, XVe siècle » et « 2190. Peinture rectangulaire découpée en réseau flamboyant. XVe siècle »).

²⁹⁶ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 359.

²⁹⁷ A côté des collectionneurs particuliers, les musées départementaux et les églises, les sociétés savantes pouvaient aussi exposer leurs collections. Dans le catalogue, la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure est absente, et ses membres ne sont pas représentés.

²⁹⁸ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 367.

Girardot a mis à la disposition de la Commission 33 objets provenant de sa collection²⁹⁹, surtout des objets d'archéologie locale et des curiosités historiques. Seules les pièces produites en France étaient demandées, donc la collection de Girardot, très liée à l'histoire et l'archéologie locale constituait un bon point de départ pour la sélection des objets les plus intéressants (fig. IV. 2). Le baron a envoyé un groupe considérable d'objets archéologiques « gaulois » et « gallo-romains », quelques objets « francs » et médiévaux, ainsi que quelques « curiosités historiques » plus modernes, dont 27 pièces ont été finalement exposées à Paris. La Commission a bien apprécié la collection archéologique du baron, surtout les objets provenant des fouilles à Bourges et les pièces de la Loire-Inférieure. Parmi les objets d'archéologie, seuls les spécimens des pierres taillées recueillies en Grand-Pressigny n'ont pas été exposés. En ce qui concerne les objets médiévaux et modernes, la décision de la Commission a été moins favorable : les médailles proposées par le baron ainsi que la serrure d'un coffre de Jacques Coeur n'ont pas été présentées dans les vitrines.

Dans la lettre du 6 juin 1867, où Girardot déclarait qu'« aucun des objets n'a été dans le commerce, je ne sais quelle valeur leur attribuer », il se demande aussi dans quel but il faut donner cette information : « J'ai toute la confiance dans les soins bienveillants de MM les Commissaires. Et si quelque grand désastre venait à détruire tant de trésors, pourrais-je penser à réclamer la même valeur des objets qui vont vous parvenir ? »³⁰⁰ (Fig. VI. 6). Apparemment, aucun grand désastre n'était indispensable pour perdre des objets au cours des préparations pour une Exposition d'une telle ampleur. Girardot, en remerciant Du Sommerard pour lui avoir envoyé son rapport concernant lequel il a fait « beaucoup trop d'honneur à mes collections », remarque une perte concernant un des objets prêtés : « J'avais une urne cinéraire en bronze contenant des os calcinées. Le couvercle ne m'est pas revenu »³⁰¹. Nous ignorons si le couvercle a été retrouvé et renvoyé au baron.

Malgré cela, la participation du baron à l'Exposition a été plutôt une réussite. Il a été bien récompensé en ce qui concerne l'intérêt pour les objets de sa collection. Tous les objets exposés dans les vitrines préparées par la Commission de l'histoire du travail, avec des descriptions assez détaillées et le nom de leur propriétaire, ont été enregistrés dans le catalogue. En plus, la contribution du baron a été mise en valeur dans le rapport déjà mentionné, publié la même année par le commissaire délégué, Edmond Du Sommerard. Dans ce compte-rendu, en décrivant de façon synthétique les parties de l'Exposition, plusieurs fois il a mentionné le baron

²⁹⁹ Les documents concernant la participation de Girardot à l'Exposition Universelle de 1867 sont conservés dans les fonds de la Bibliothèque de Quatre Piliers à Bourges, sous la cote Ms.523, fol. 317-373 ; et aux Archives Nationales, F/12/5007.

³⁰⁰ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 340.

³⁰¹ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 318.

de Girardot, en tant que prêteur d'objets particulièrement intéressants et « d'un éclat exceptionnel »³⁰².

Pour les autres amateurs d'archéologie, pendant les décennies suivantes, le catalogue de l'Exposition Universelle a constitué un ouvrage de référence, un recueil avec une sélection d'objets particulièrement précieux et décrits de façon détaillée. Les objets mentionnés dans les publications postérieures à l'Exposition, sont souvent associés à cette référence. La statuette de Mercure du cabinet de Girardot a été analysée par Robert Mowat en 1876, dans un article du *Bulletin monumental* : « une autre figurine qui a été remarquée à l'Exposition universelle en 1867, sous le n° 649, fait partie de la collection d'antiquités de M. le baron de Girardot, à Nantes. Elle provient des environs de Vienne (Isère), ou elle fut découverte en 1864. Le dieu, vêtu d'une légère chlamyde fixée à l'épaule gauche, porte un pétase intérieurement radié sous les bords et surmonté de deux ailerons, entre lesquels s'élève un croissant constellé d'astérisques. Les chevilles sont pourvues de petites ailes ; la main droite tient une bourse, et la main gauche une corne d'abondance de laquelle sort un caducée. Quoique le siège soit absent, la pose des jambes pliées indique l'attitude d'un personnage assis. [...] [L'objet] de M. de Girardot, authentiquement découvert à Vienne, n'a que 0m06, mesure prise entre les pointes du croissant et la pointe du pied droit »³⁰³. Cette description, probablement faite grâce à la présence de cette pièce à Paris en 1867, est le témoignage le plus précis concernant cet objet qui, d'ailleurs, n'a pas été conservé dans les collections muséales.

La collection en tant que source des savoirs : les envois aux sociétés savantes et aux musées

Le XIXe siècle est appelé le siècle des sociétés savantes, et Girardot, avec ses correspondances innombrables pour diverses sociétés de Paris et de province, s'inscrivait bien dans le contexte de l'époque. La diffusion des savoirs à laquelle les sociétés ont contribué, constituait l'un des plus importants phénomènes de cette période. L'adhésion aux sociétés, à côté de l'accès à la circulation des informations, permettait aussi d'établir un réseau de contacts entre les érudits de différents endroits. Pour un antiquaire, à plus forte raison de province, comme Girardot, cela donnait la possibilité de participer à la vie intellectuelle à une échelle plus grande que seulement locale. Prosper Mérimée, dans une lettre du 25 juillet 1849 envoyé à Didron, fondateur des *Annales archéologiques*, exprime une opinion assez ironique sur le

³⁰² E. DU SOMMERARD, *Exposition universelle de 1867 ...*, p. 17.

³⁰³ R. MOWAT, « Les types de Mercure assis, de Mercure barbu et de Mercure tricéphale », *Bulletin monumental*, vol. 42, 1876, p. 352.

baron: « M^r de Girardot de Bourges que vous connaissez bien m'écrit pour me demander *pourquoi on n'a pas mis la liste des membres non-résidents dans le bulletin, comme cela se pratiquait les années précédentes?* [...] En province on tient extrêmement à voir son nom imprimé en gros caractères. Je pense qu'il vous suffira de dire un mot pour rendre à ces messieurs la popularité qui leur tient tant à cœur »³⁰⁴. L'observation de Mérimée, un peu malicieuse, résume l'importance de la reconnaissance parisienne pour les travaux effectués hors de la capitale. La fonction de membre non-résident des sociétés parisiennes, surtout du Comité des travaux historiques et scientifiques, devait être un titre prestigieux, qui non seulement donnait accès aux travaux des antiquaires de la capitale, mais aussi conférait un statut national aux érudits locaux.

Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre consacré à la biographie du baron, au cours de sa vie, il a contribué, régulièrement ou occasionnellement, aux travaux de nombreuses sociétés savantes, à Paris et en province. Dans ses correspondances, il s'occupait de transcriptions des documents conservés aux archives de Bourges et de Nantes, de rapports sur les découvertes archéologiques locales, ainsi que de relations concernant l'état et les méthodes de conservation des monuments historiques. Bien évidemment, vu l'intensité du travail du baron en tant que correspondant et l'ampleur des sujets traités par lui, seule une partie faible de ses correspondances concernait le contenu de son cabinet. Nous considérons cette relative discrétion comme particulièrement curieuse, parce que, en contribuant à la circulation des savoirs, elle aurait pu permettre au baron de se vanter en tant que possesseur de pièces dignes de l'attention d'institutions importantes. L'envoi de communication à une société savante est, dans ce cas-là, une forme de mise en valeur d'un objet de collection. Girardot envoyait aux sociétés savantes aussi ses publications, et cela, indirectement, pouvait aussi aider à la diffusion de la collection. Un exemple relatif sera approfondi dans l'un des chapitres suivants.

Nous ne voudrions pas multiplier *ad infinitum* les exemples d'objets indiqués dans les correspondances du baron comme « du cabinet du baron de Girardot »³⁰⁵. Nous nous focaliserons sur les exemples dont nous connaissons des détails curieux, ou sur les mentions des objets dans des publications postérieures à la communication du baron.

Girardot était bien conscient que la distance entre Nantes et Paris ne permettait pas la consultation de ses documents par des antiquaires parisiens, ce qu'il considérait comme une

³⁰⁴ P. MÉRIMÉE, *Correspondance générale*, t. V, Paris, 1974, p. 486.

³⁰⁵ Il s'agit surtout des correspondances envoyés au Comité des travaux historiques et scientifiques (Archives Nationales, F/17/2855) ; malheureusement, de plusieurs lettres du baron, il n'est conservé que la confirmation de réception, une lettre avec des dessins, ou des transcriptions ayant probablement été envoyée à l'un des membres résidents chargé de présenter la communication pendant les séances du Comité.

situation regrettable, vu qu'il possédait des pièces originales. Le 17 décembre 1863, Girardot a envoyé au Comité «le tableau de deux volumes manuscrits qui viennent d'entrer dans ma bibliothèque. Ils sont intitulés *Recueils de Chansons historiques* ; ils ont du être achevés très peu de temps après la mort de Louis XIV. Ils se composent chacun de 200 feuillets» (fig. VI.3). L'ampleur du travail a empêché Girardot de préparer, comme il le faisait habituellement, la transcription. Toutefois, il montre beaucoup de préoccupation pour donner aux érudits intéressés la possibilité de découvrir et de consulter les pièces de son cabinet : « J'ai fait cette table avec grand soin. Déposée aux archives du Comité elle pourra y être consultée par ceux de ces messieurs que cette époque occupera et je m'empresserai de leur envoyer les copies qu'ils désireront s'il y a quelque chose qui ne se trouve pas dans les recueils analogues conservés à Paris »³⁰⁶. Comme dans le cas de sa réflexion sur la façon d'inventorier des fonds conservés dans divers départements afin de faciliter la recherche sur l'histoire de la France et de ses provinces, publiée dans l'article des *Annales Archéologiques* en 1846³⁰⁷, Girardot fait preuve de son sens pratique, en montrant que son approche du patrimoine n'est pas seulement scientifique, mais aussi d'organisation, même quand il s'agit des objets de son cabinet.

En 1855, dans une correspondance non datée, Girardot envoie quatre lettres concernant le cardinal de Richelieu, entre autres l'une écrite par Marie Médicis et l'une par Charles 1er, toutes « copiées sur l'original de ma collection ». Ces pièces conservées par le baron ont été signalées dans la publication de référence sur le cardinal, intitulée *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'état du cardinal de Richelieu* comme provenant du « cabinet de M. le baron de Girardot »³⁰⁸.

En ce qui concerne les dons de documents historiques provenant de sa collection, nous avons retracé seulement un cas où Girardot a décidé de se séparer de ses possessions. Le 6 avril 1879, donc presque un an après la mise en vente de sa collection des documents historique, il a donné à la Bibliothèque Nationale de France un recueil de documents anciens, intitulé *Alais*³⁰⁹.

Les objets archéologiques de la collection de Girardot constituait un cas à part. Il prêtait, soit les objets particulièrement précieux et originaux, soit ceux dont il avait déjà trop dans son cabinet.

D'un côté, comme collectionneur passionné, il recueillait dans sa collection des objets qu'il considérait uniques et dignes d'attention, et dont il ne voulait pas se séparer, mais il les présentait volontiers pendant les séances des sociétés locales, comme, par exemple, le 7 janvier

³⁰⁶ Archives Nationales, F/17/2855.

³⁰⁷ A. de GIRARDOT, « Des archives départementales », *Annales Archéologiques*, t. 4, 1846, p. 102-107.

³⁰⁸ D. AVENEL (red.), *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'état du cardinal de Richelieu*, vol. 7, Paris, 1874, p. 923. Une autre lettre, de Richelieu à Mestivier de 28 février 1628, dont l'original se trouvait dans la collection de Girardot, est transcrite dans le volume 3 du même ouvrage, p. 47-48.

³⁰⁹ Bibliothèque Nationale de France, NAL 1396.

1862, pendant la séance de la société archéologique nantaise, quand il apporte des ustensiles en bronze et «provoque la discussion sur l'époque à laquelle on peut les faire remonter»³¹⁰.

Pour faire connaître ses objets au Comité, il préparait des lettres avec des dessins. Le 13 novembre 1863, Girardot a envoyé au Comité «le dessin d'une hache en pierre d'une forme nouvelle pour moi» qui «a été trouvée dans les marais de St Joachim sur le rocher recouvert de tourbe, à la profondeur de 1m50» (fig. VI.4)³¹¹. Il n'est pas facile d'identifier les objets préhistoriques de la collection de Girardot, vu leur quantité et les descriptions trop synthétiques, mais cette hache constitue une exception. Nous pouvons facilement reconnaître cet objet dans la liste des pièces exposées par Girardot en 1867 à Paris. C'était l'unique outil préhistorique en pierre prêté pour cette occasion par le baron et la description détaillée ne laisse aucun doute: «Hache-marteau à double tranchant, forme de *vesica piscis*, avec trou central très régulièrement percé. Matière grise ; trouvée au fond d'une tourbière à Saint-Joachim (Loire-Inférieure) »³¹².

De l'autre côté, il y avait les objets archéologiques, surtout préhistoriques, que Girardot recueillait en personne dans des quantités dépassant les besoins de sa propre collection. Ils n'avaient pas non plus une valeur commerciale considérable³¹³. Ces sont les raisons pour lesquelles le baron, entre 1877 et 1878, a fait parvenir à plusieurs institutions, sociétés savantes et musées, des envois composés de son article sur les silex de Girolles ainsi que quelques spécimens de pierres taillées recueillis par lui sur le terrain. Parmi les institutions qui ont reçu un tel type d'envoi, nous pouvons énumérer le Musée de Cluny à Paris³¹⁴, le Musée des antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye³¹⁵ et le Musée de Bretagne à Rennes³¹⁶. Il a adressé un don similaire à des sociétés savantes : le Comité des travaux historiques et scientifiques³¹⁷, la Société historique et archéologique de l'Orléanais, la Société des antiquaires

³¹⁰ *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, t. 2, 1862, p. 6.

³¹¹ Archives Nationales, F/17/2855.

³¹² *Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général. Histoire du travail et monuments historiques*, Paris, 1867, p. 40.

³¹³ Déjà dans les années 1860 Girardot a donné, à plusieurs reprises, des objets archéologiques au Musée départementale d'archéologie à Nantes (Musée Dobrée), dont il a été le Président de la Commission Administrative: inv.56.1978 (hache polie) ; inv. 56.1979 (ciseau) ; inv. 56.1980 (outil lithique) ; 56.1981 (outil lithique) ; 56.1982 (outil lithique). Par le don de mai 1861 : inv. 861.6.1. Par le don de janvier 1864 : inv.864.1 ; inv. 864.5.2 ; inv. 1864.5.3. En plus, 16 objets (inv. 884.3.649-664), surtout des outils lithiques, provenant de la collection de Girardot, sont indiqués comme « Achat de Ville de Nantes ».

³¹³ Archives Nationales, F/17/2855.

³¹⁴ Dans E. DU SOMMERARD, *Catalogue et description des objets d'art de l'Antiquité, du Moyen âge et de la Renaissance exposés au musée*, 1881, p. 616] se trouve la liste des objets (n° 7591-7605) donnés au Musée par le baron de Girardot en 1878. Une lettre de Girardot, accompagnée d'un article, est conservée dans la documentation relative à ce don. Aujourd'hui, les silex envoyés au Musée de Cluny sont conservés dans la collection du Musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye.

³¹⁵ Aujourd'hui nommé Musée d'archéologie nationale. Les silex taillés de Girardot ont les numéros d'inventaire suivants : 30443 ; 30445 ; 30461 ; 30858-30881.

³¹⁶ Au Musée de Bretagne, Girardot a envoyé un lot de 9 haches polies (inv. 879.0018.1-9), toutes provenant du canton de Ferrières (Loiret) et découvertes entre 1876 et 1877.

³¹⁷ Archives Nationales, F/17/2855.

de l'Ouest³¹⁸, et à des particuliers, parmi lesquels le plus illustre est Ernest Chantre (1843-1924), archéologue reconnu et l'auteur *des Etudes paléontologiques ou recherches géologico-archéologiques sur l'industrie et les mœurs de l'homme des temps antéhistoriques dans le nord du Dauphiné et les environs de Lyon* (Paris-Lyon, 1867)³¹⁹.

La désintégration de la collection

Contre la dispersion, le collectionneur dispose des procédures des dons et legs, qui, à la fois, protègent sa collection en manifestant un certain désir d'éternité pour sa collection ainsi que pour son nom. Un collectionneur pouvait également diviser sa collection en plusieurs parties qui pouvaient enrichir différents musées, ce qui semble une solution raisonnable pour les collections très nombreuses ou diversifiées³²⁰ – mais, en général, ce qui compte, c'est la volonté et la vision d'un collectionneur. Cette pratique était assez répandue : les dons et legs de collectionneurs ont nourri et accompagné l'essor des musées au cours du XIX^e siècle³²¹. Comme l'indique Jean-Jacques Lucas dans son étude sur les collectionneurs de l'Ouest-Atlantique, pour la majorité des collections³²², l'inventaire après décès et la liste des objets qui entrent dans une collection muséale, constituent les uniques sources permettant d'estimer celles-ci. Les documents qui montrent le développement de la collection au cours de la vie du collectionneur, comme les catalogues d'exposition ou les correspondances, sont beaucoup plus rares. Dans le cas de la collection de Girardot, la situation est complètement inverse.

Girardot, qui au cours de sa vie a contribué à la création du Musée de Montargis, au développement du Musée départemental d'archéologie de Nantes et qui a envoyé à plusieurs reprises des objets préhistoriques à différentes institutions, n'a prévu dans son testament aucun don, ni pour les musées locaux, ni pour les institutions parisiennes, même en sachant, que certaines institutions étaient particulièrement intéressées par ses possessions, comme le montre bien la correspondance sur les œuvres de Triqueti et un don désiré par le musée d'Orléans³²³. Il n'a rien fait pour prévenir la dispersion de sa collection, il n'a laissé aucune directive concernant la répartition éventuelle des objets entre ses héritiers. Ce qui est encore plus bizarre,

³¹⁸ *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t.1, 1877, p. 160, 327, 359.

³¹⁹ La lettre de Girardot à Chantre de 6 août 1877, concernant les détails des fouilles à Girolles et l'envoi des silex taillés, peut-être afin d'enrichir la collection du Musée de Lyon, est conservée aux Archives départementales du Loiret (1 J 1796).

³²⁰ Cette stratégie est décrite par « La stratégie du legs dispersé », dans J.-J. LUCAS, *Collectionneurs de province. Ouest-Atlantique (1870-1953)*, Rennes, 2012, p. 67-86.

³²¹ C. GEORGEL, « De l'art et des manières d'enrichir les collections », *La jeunesse des musées*, Paris, 1994, p. 252-240, et C. GEORGEL, « Premiers muséums, premiers hommes : la formation initiale des collections », *La jeunesse des musées*, Paris, 1994, p. 19-37.

³²² J.-J. LUCAS, *Collectionneurs de province...*, p. 107.

³²³ Archives départementales du Loiret, 446 J 15.

nous pouvons observer les premières traces de la dispersion bien avant la mort de Girardot, qui, déjà en 1879, a décidé de vendre sa collection d'autographes.

Nous voudrions souligner la distinction entre les dons aux institutions effectués par le baron et qui ont plutôt contribué à la mise en valeur de la collection et de son propriétaire, et la vente de l'année 1879 ou les dons faits par la famille, qui en ont provoqué la dispersion. Grâce aux dons ou aux ventes, une partie de la collection a été finalement déposée dans les collections muséales, mais le caractère un peu chaotique et tardif de ces opérations ne permet pas d'estimer la proportion entre ce qui a été recueilli par le baron et ce qui a été donné aux musées. La distance temporelle entre la mort du collectionneur et l'entrée des objets dans les collections, ainsi que le fait que le collectionneur n'a exprimé aucun vœu obligeant la famille à conserver la collection dans son ensemble ou concernant le destin de la collection en général, permettent de penser que, au cours de ces trente années, une partie des objets aurait pu être perdue, revendue ou donnée à d'autres collectionneurs. Entre les listes des objets conservés dans les musées et le contenu de la collection connu d'après les sources produites au cours de la vie du baron, nous remarquons plusieurs lacunes inquiétantes. Le vase en terre noire avec une inscription, sujet de plusieurs discussions scientifiques à l'époque, est l'exemple le plus flagrant, mais plusieurs autres objets, d'archéologie, dessins ou curiosités historiques, semblent être également dispersés.

Vente des autographes et des documents historiques du cabinet du baron de Girardot

La dispersion de la collection commence en 1879, quatre ans avant la mort de Girardot. Cette année, le baron décide de déménager définitivement de Nantes où, depuis plusieurs années, il passait seulement les étés et les automnes. Il est possible que le transfert définitif soit lié à son état de santé, qui se détériore et aux difficultés de partager la vie entre deux villes éloignées – nous n'en avons pas la certitude. Les raisons qui ont conduit le baron vers la vente de sa collection, un fruit de presque 40 ans des efforts, restent aussi inconnues. Nous ne savons pas si la vente de la collection était liée à un achat considérable ou à d'autres besoins financiers. Peut-être que Girardot a simplement décidé de se débarrasser de sa collection pour faciliter le transfert, mais cela nous semble être une réponse moins probable.

Les faits sont les suivants. À Paris, 28 rue des Bons-Enfants le 13 et 14 juin 1879, le cabinet du baron de Girardot est mis en vente par le commissaire-priseur Louis-Edouard Baudry (1825-1881), assisté par Etienne Charavay (1848-1899), archiviste et expert en autographes³²⁴,

³²⁴ Sur Etienne Charavay, nous avons consulté M. TORNEUX, *Étienne Charavay : sa vie et ses travaux*, Paris, 1900.

deux personnages illustres actifs dans le marché d'autographes parisien. La vente des « lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc. composant le cabinet de M. le baron de Girardot »³²⁵ est accompagnée d'un catalogue détaillé, destiné aux acheteurs potentiels. Ce catalogue nous a déjà permis de reconstituer la collection d'autographes de Girardot.

Dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France nous avons localisé un exemplaire de ce catalogue, annoté avec les prix et les noms acheteurs par Etienne Charavay³²⁶.

La valeur des 410 objets mis en vente a été estimée à une somme considérable de 5332,5 francs. La partie la plus importante et la plus précieuse, c'étaient les autographes, dont la valeur a été estimée à 3389 francs. Le deuxième groupe, les documents historiques - à 1314 francs. Les curiosités historiques (376,5 f.) et les livres (243,5 f.) ont été beaucoup moins représentés dans le catalogue. Finalement, pendant la vente, 161 objets ont été vendus pour la somme de 2909 francs. Parmi les objets exposés, les documents historiques ont été les plus recherchés, malgré les prix élevés – presque la moitié d'eux a été vendue.

Quand aux autres pièces vendues, les deux plus précieux autographes ont été enregistrés sous les numéros 57 – c'était la « correspondance intime des plus curieuses » de Virginie Déjazet (1798-1875), célèbre comédienne, achetée par Etienne Charavay pour 91 francs, et 58 - « superbe lettre toute relative à une vente d'esclaves » de Diane de Poitiers (1499-1566), la célèbre maîtresse du roi Henri II, acheté par A. Morrison et J.P Morgan (161 francs).

En ce qui concerne les acheteurs, les frères Charavay, Etienne et Gabriel, ont été les plus actifs. En dehors d'eux, les acquisitions ont été faites par Michel, Warognier, Baillieu, Voisin, Boucheret et plusieurs d'autres. Cependant, nous n'avons pas réussi à retracer les informations sur ces collectionneurs.

Nous ignorons quel était le destin des pièces non vendues, à l'exception de recueil intitulé *Alais*, donné à la Bibliothèque nationale en 1880.

Le testament du baron de Girardot

Girardot meurt le 3 mai 1883 à Ferrières-en-Gâtinais et son testament, conservé par un notaire local, Charles-Antoine Boudot, est ouvert le jour suivant. Dans le document, fait à Nantes, le 3 juillet 1876, Girardot a ajouté à ses héritières, ses filles du premier lit, sa femme

³²⁵ *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc. composant le cabinet de M. le baron de Girardot*, Paris, 1879.

³²⁶ Paris, Bibliothèque nationale de France, CV-699-BIS – exemplaire annoté par Etienne Charavay.

des secondes noces : « Je lègue à Dame Charlotte Laure Nicas, ma femme en toute propriété le quart de tout ce qui m'appartiendra à la date de ma mort – le quart de tout ce que j'aurai en argent ou en valeur et le quart de tout ce que je posséderai en meubles, linges, argenterie, bijoux, divers tableaux, dessins et tous objets d'art et de collection »³²⁷. C'est le seul fragment où les objets d'art et de collection sont explicitement énumérés parmi les biens laissés par le baron. Le reste de la documentation ne donne pas de renseignement sur la collection. Le testament de 1876 n'a finalement pas été exécuté : du 11 mai date la renonciation aux legs, faite chez le notaire Boudot par la veuve, la baronne de Girardot³²⁸. La notoriété après décès du 29³²⁹ du même mois indique qui exactement doit héritier : « [...] après son décès, il n'a pas été fait d'inventaire. [...] il a laissé pour seules héritières chacune par moitié. 1° Madame Marie Antoinette Lucie de Girardot, demeurant à Ferrières-en-Gâtinais, épouse séparée de corps et de biens, en vertu d'un jugement rendu par le tribunal civil de Loiret le 29 août 1878 de Mr le Baron Jules Esмоingt, propriétaire demeurant aux Bruères, commune de Saulzais-Le-Potier (Cher). 2° Madame Marie Henriette de Girardot, épouse de M. Jules Destable, Inspecteur de l'Ecole des Beaux-Arts, demeurant ensemble à Paris, rue Bonaparte n°14 ». L'absence d'un inventaire après décès, surtout par rapport aux lacunes de la documentation concernant les objets d'art dans la collection de Girardot, est un dommage, mais les documents notariaux ne donnent pas non plus de renseignement pour savoir entre quelles mains se sont retrouvés les objets « d'art et de collection » après la mort du baron. Malgré la renonciation aux legs, certains objets ont pu être conservés chez la baronne de Girardot, comme la petite coupe vénitienne en verre bleu du XVII^e siècle, donné le 18 novembre 1889 par la veuve, la baronne de Girardot, au Musée de Cluny³³⁰. D'autres exemples similaires n'ont pas été retrouvés. En ce qui concerne les autres objets dont nous avons trouvé la trace dans les collections muséales, la documentation, si existante, provient presque toujours de « Marie de Girardot », ce qui bien évidemment provoque une question sur l'identité de la donatrice.

Entrée de la collection dans les musées

En 1884 un groupe de silex taillés du Loiret « de l'ancienne collection de Girardot » est acheté par la ville de Nantes pour le Musée départemental d'archéologie.

³²⁷ Archives départementales du Loiret, E 29025, 4 mai 1883.

³²⁸ *Ibidem*, 11 mai 1883.

³²⁹ *Ibidem*, 29 mai 1883.

³³⁰ Dans l'inventaire du Musée de Cluny, cet objet est décrit comme « coupe conique à quatre lobes sur le bord, sur un pied en congé allongé » (Musée national du Moyen Âge - Thermes et hôtel de Cluny, Inventaire 7, années 1889 - 1890). Aujourd'hui, il est conservé dans le Musée National de la Renaissance à Ecouen (inv. E.Cl. 11990).

Entre 1889, quand la baronne de Girardot a donné une coupe vénitienne au Musée du Cluny, et 1903, année de la parution d'un article intitulé « Note sur une sépulture antique de la rue de Dun, découverte en 1849 » par Henry Breuil et Pierre de Goy, le destin des objets est inconnu des chercheurs. Henry Corot, dans l'article « Les vases de bronze préromains trouvés en France »³³¹, indique une œnochoé trouvée par Girardot à Bourges comme perdue. L'article de 1903 annonce la localisation d'objets de l'ancienne collection de Girardot dans l'appartement de sa fille, Marie de Girardot, à Paris, 28, rue de Neuilly, comme une vraie découverte, qui restitue au monde savant des objets particulièrement intéressants, et qui « avait, jusqu'ici, échappé à toutes les recherches ».

Cet article a, très probablement, attiré l'attention des conservateurs du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Deux objets décrits par Breuil et Goy, la situle en bronze (inv. 49511) et l'œnochoé en bronze (inv. 49512) ont fait l'objet d'une transaction entre le Musée et Madame de Girardot. La valeur des pièces est estimée à 1000 francs, 500 francs par objet³³². Madame de Girardot ajoute, gratuitement, deux anses (inv. 49512bis), plus probablement appartenant à la situle. Le troisième objet décrit dans l'article, une pendeloque en bronze représentant une tête de bélier stylisée «trouvée dans une sépulture de la rue de Dun en 1849 à Bourges» (inv. 74012), n'entre dans la collection de ce Musée qu'en mars 1927 en tant que don de Madame de Girardot.

Quant aux dons pour le Musée de Bourges (aujourd'hui nommé Musée du Berry), la première et, en même temps, la plus grande partie de la collection de Girardot a été déposée le 12 avril 1908 par la fille de Girardot, en mémoire de son père. La notice de la *Dépêche du Berry*, donne un renseignement détaillé du contenu du don effectué par « Mademoiselle Girardot » : «118 objets provenant des collections formées par son père, le baron de Girardot, ancien secrétaire général de la Préfecture du Cher [...], qui consistent en objets d'archéologie, telle que haches en pierre polie, anneau, pilium, bouterolle, lampe, fibule, manche de patère, tête de Dauphin [...], en objet exotiques de la Chine et de l'Afrique, en objets de curiosité comme une tête de chien [...], un moine en plâtre patiné d'après une statue de la Cathédrale, des bois gravés, un panneau des boiseries de la Sainte Chapelle de Bourges [...]. Il y avait également un grand nombre de dessins à la mine de plomb, à la sépia et des aquarelles d'Hazé, d'Alfred de la Chaussée, Dumoutet et d'autres artistes qui, en majeure partie, concernaient des

³³¹ H. COROT, « Les vases de bronze préromains trouvés en France », *Bulletin monumental*, vol. 65, 1901, p. 568.

³³² Archives des Musées Nationaux, G6 [1903, 21 août] - documents concernant l'acquisition d'un vase et d'une œnochoé de Marie de Girardot (11 juillet-24 septembre 1903).

monuments et des documents archéologiques de notre région, des recueils factices de dessins du même genre et divers ouvrages d'Hazé et de Girardot »³³³.

Pour la deuxième partie de la collection, il faut attendre deux ans, et cette fois, le don est considérablement moins riche. En 1910, deux vases sont déposés par Madame de Girardot (inv. 1910.52.1 et inv.1910.52.2). Un an après, Madame de Girardot, en envoyant ces deux objets, écrit une lettre dans laquelle elle explique ses motivations : « Je quitte mon appartement du 28, avenue de Neuilly, en classant mes affaires j'ai trouvé une serrure d'un coffre de Jacques Cœur et le *Catalogue des manuscrits de Bourges*, ouvrage de mon père, le baron de Girardot. Ces deux objets vont passer à votre adresse, où il me semble qu'ils ont leur place »³³⁴.

Deux derniers objets, la clef en fer (inv. 1926.8.1) et la balance gallo-romaine (inv. 1926.8.2), indiqués comme provenant de Séraucourt, rejoignent la collection de Girardot dans le Musée de Bourges en 1926.

En ce qui concerne l'identité de la donatrice qui a déposé la collection dans le Musée de Bourges, la confusion est inévitable, parce qu'aux deux filles du baron « Marie » a été donné comme premier prénom : Marie Antoinette Lucie et Marie Henriette. Comme l'adresse de « Marie de Girardot » indiquait 28, rue de Neuilly, Paris, nous pensons que nous pouvons identifier la donatrice comme étant Marie Henriette Girardot, mariée avec Jules Destable, Inspecteur des Beaux-Arts, avec lequel elle habitait à Paris. Il est sûr qu'elle possédait la partie des manuscrits du baron, qui a été déposée dans les fonds de la bibliothèque de l'École supérieure des Beaux-Arts à Paris – ce fait n'explique pas le destin de la collection, mais montre que Marie Henriette avait une certaine préoccupation pour la conservation des documents hérités de son père. En plus, elle montrait un intérêt pour les objets de collection. Dans le catalogue de l'*Exposition rétrospective de l'art français des origines à 1800*, organisée à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, nous trouvons Marie Girardot-Destable parmi les prêteurs – elle a prêté une chasuble brodée du XV^e siècle³³⁵. Il est probable qu'elle a aussi participé avec son père à l'Exposition Universelle de 1867. « Mlle Marie de Girardot de Nantes » a exposé deux objets : une poignée pendante et platinée circulaire découpée en réseau

³³³ Musée du Berry, dossier d'acquisitions (inv.1908.25.1-67).

³³⁴ Musée du Berry, dossier d'acquisitions (inv.1911.32.1-2). La serrure est aujourd'hui conservée dans la collection du Musée. En revanche, le manuscrit, enregistré sous numéro 1911.32.2, n'a pas été retrouvé. Il est possible qu'il ait été finalement déposé dans les fonds de la Bibliothèque des Quatre Piliers, où la version avec les annotations manuscrites du baron est conservée. Madame de Girardot elle-même a suggéré cette possibilité, en écrivant : « Si vous trouvez, Monsieur, que le catalogue est mieux pour la bibliothèque de la ville, vous voudrez bien le leur remettre. ».

³³⁵ *Catalogue officiel illustré de l'exposition rétrospective de l'art français des origines à 1800*, Paris, 1900, p. 305.

flamboyant du XV^e siècle et une peinture rectangulaire découpée en réseau flamboyant du XV^e siècle³³⁶.

Bien évidemment, cette argumentation n'exclue pas la possibilité du don effectué par la seconde fille, mais cette hypothèse nous semble moins probable, d'autant que nous n'avons trouvé aucun lien entre Marie Antoinette Lucie et la collection de son père.

Ce qui nous frappe, c'est la lacune concernant la partie de la collection contenant les objets d'art. Les œuvres de Felix Thomas, d'Henri de Triqueti, de Frédéric Caillaud semblent avoir été dispersées sans traces. Nous n'avons aucune piste qui permettrait d'associer ces objets avec l'une des héritières ou avec un lieu de conservation possible, ou de savoir si, au moment de la mort de Girardot, elles se trouvaient encore entre ses mains. Nous ignorons si les filles de Girardot ont eu des descendants auxquels les objets auraient pu passer. La correspondance strictement personnelle de la famille de Girardot n'a pas été conservée dans les papiers de Girardot de la Bibliothèque des Quatre Piliers, ni dans les autres fonds. Un indice existe seulement sur le mariage de Marie Henriette de Girardot et de Jules Destable : dans la nécrologie de Jules Destable, il n'y a pas de mention de descendant.

On pourrait se demander pourquoi Marie de Girardot, donc, comme nous supposons, Marie Henriette de Girardot-Destable, n'a pas donné la collection à une des institutions parisiennes. Peut-être la réponse est-elle simple : en 1911, elle a expliqué le motif d'envoyer les objets à Bourges « où il me semble qu'ils ont leur place ». Le baron n'avait pas de liens avec Paris et les musées de la capitale, il n'a jamais été un personnage important dans le monde des érudits parisien. Ses liens avec Bourges ont duré beaucoup plus que la période où il travaille dans la Préfecture du Cher. Il était sans doute un acteur important en faveur de la conservation et de l'étude du patrimoine local du Berry, et Bourges semblait la localisation la plus propice. Ce qui est encore plus important, le contenu de sa collection, avec de nombreuses pièces provenant de Bourges ou liés à l'histoire et aux monuments de la ville, était potentiellement plus intéressant pour le Musée de Bourges que pour aucun des musées de Paris. Certes, il ne faut pas oublier les contributions du baron au développement des musées à Montargis et à Nantes, et un don à l'un d'eux aurait été aussi justifié, mais l'importance de Bourges pour sa collection et pour ses ouvrages écrits était sans comparaison avec Nantes et Montargis.

³³⁶ *Exposition universelle de 1867 à Paris. ...*, p. 169.

Publications du baron de Girardot

La première publication de Girardot est parue en 1842, sous le titre « Notes sur la loi de Police de Roulage » dans le *Bulletin de la Société d'agriculture du département du Cher*³³⁷, et elle a été aussi tirée à part. Ce texte, un compte rendu sur le sujet avec la partie historique, a été le résultat de son travail en tant que conseiller dans la Préfecture du Cher. En 1882, il a publié son dernier article, une notice après la mort de son ami, intitulé *Notice sur le docteur Charles Huette de Montargis*³³⁸. La période de quarante ans entre ces deux dates extrêmes est le temps d'un travail intensif sur des sujets le plus divers.

Au cours de sa vie, Girardot publie dizaines des articles et communications, dont la grande partie a été tiré à part et diffusé indépendamment. Il a coopéré, occasionnellement ou pour la longue durée, avec nombreuses sociétés savantes et revues scientifiques, dont les plus importantes de l'époque, afin de contribuer aux efforts des autres antiquaires pour l'étude, la diffusion de la connaissance et la préservation du patrimoine français. Cet intérêt pour le patrimoine que Girardot a montré dans ses publications, prendrait plusieurs formes, de la documentation des fouilles, par la description d'architecture, à la transcription des documents historiques.

Dans notre chapitre consacré aux publications de Girardot, nous voudrions, en premier lieu, approfondir sa conception de la recherche historique et l'encadrer dans le contexte de l'époque. Ensuite, nous voudrions présenter les domaines les plus visibles dans l'œuvre de Girardot, en soulignant, quand nécessaire, un lien avec sa collection ou ses correspondances, surtout en ce qui concerne les ouvrages lithographiés et activités de Girardot en tant que dessinateur.

En ce qui concerne les données exactes sur les ouvrages de Girardot, dans les annexes nous avons préparé la bibliographie complète du baron (fig. II), en indiquant, si nécessaire, les informations sur les éditions, l'existence d'un tirage à part ou le lieu de la conservation d'un manuscrit. Dans le cas où il y a à la fois l'article dans son fascicule et le tiré à part, nous privilégions la version du bulletin en tant qu'originale, en donnant aussi les détails sur le tirage. Dans la bibliographie nous indiquons aussi les compte rendus des livres – Girardot, entre 1845 et 1853 préparait la *Revue bibliographique*, publié dans les livraisons de la *Revue du Centre*.

³³⁷ « Notes sur la loi de Police de Roulage », *Bulletin de la Société d'agriculture du département du Cher*, n° 25, p. 89-118.

³³⁸ *Notice sur le docteur Charles Huette de Montargis*, Orléans, Herluison, 47 p.

Rôle d'historien selon Girardot

Les travaux de l'inventaire des richesses archivistiques nationales sous la Monarchie de Juillet auxquels Girardot participait en tant que conseiller de la Préfecture du Cher ont été le résultat d'un tournant historiographique vers les documents originaux. La promotion du document original par les travaux et les initiatives d'Augustin Thierry³³⁹ est aussi une démarche politique de la pensée libérale, afin de libérer la réflexion historique des impostures supposées de l'historiographie de l'Ancien Régime³⁴⁰, mais un document original donnait aussi l'occasion de «toucher» le passé, ce qui devait animer encore plus l'imagination des antiquaires. Odile Parsis-Barubé constate que «la fascination pour le document authentique fonde le grand fantasme documentaire de l'érudition romantique parce qu'elle mêle exigence scientifique et poésie rétrospective. À son contact, l'antiquaire a conscience, à la fois, de mettre en œuvre une démarche expérimentale et d'entretenir un rapport sensible au passé»³⁴¹.

Dans le cas de Girardot, ce lien avec le passé, le fait que l'histoire se manifeste par l'objet physiquement accessible, devaient constituer un facteur attirant vers les travaux archivistiques. Ce qui nous semble intéressant, ce le fait que Girardot exprimait rarement volonté d'aller au-delà d'un document, d'une source.

Nous voudrions proposer deux citations de Girardot, où il explique les principes de ses ouvrages. La première est un fragment d'une introduction pour un recueil intitulé *Les Ministres de la République française. Roland et M^{me} Roland*, publié à Paris en 1860. Girardot explique ses motivations de façon suivante : «Cependant quelques noms restent de nos temps révolutionnaires, et il faut préparer à leur sujet des matériaux pour l'Histoire, quand le temps aura pu la rendre impartiale pour eux. [...] Je précise bien mon but, qui est, non pas de refaire une biographie des ministres de la République, mais de les faire juger par leurs actes, et seulement pendant leur ministère. Si on n'avait pas abusé de ce titre, j'aurais appelé ce recueil : *Les Ministres de la République peints par eux-mêmes*.- C'est à eux, leurs écrits, à leurs circulaires, à leur actes, que je laisserai la parole : j'ai réuni plutôt qu'écrit les feuilles de ce livre»³⁴².

Les publications de Girardot, touchant à différents sujets, nous semblent constituer un ensemble assez cohérent par un trait unificateur - leur caractère documentaire. Ce fil conducteur dans l'œuvre écrite de Girardot se manifeste sous plusieurs formes, en fonction de

³³⁹ Sur Augustin Thierry et son projet historiographique, voir C. CROSSLEY, *French historians and romanticism. Thierry, Guizot, The Saint-Simoniens, Quinet, Michelet*, Londres – New York, 1993, p. 45-70.

³⁴⁰ Sur François Guizot, la pensée libérale et son influence sur les études historiques, voir *ibidem*, p. 71-104.

³⁴¹ O. PARIS-BARUBE, *La province antiquaire...*, p. 310.

³⁴² *Les Ministres de la République française. Roland et M^{me} Roland*, Paris, 1860, p. 5-6.

la matière traitée, mais ce qui est toujours frappant, c'est le respect pour la source originale, pour ne pas s'éloigner des faits et des documents, même quand il s'agit d'une notice nécrologique après la mort d'un ami ou quand il aborde l'organisation administrative des provinces sous l'Ancien Régime. Le rôle de historien est, dans ce contexte, de diffuser les faits et les informations parmi les contemporaines, de les préserver, dans la mesure du possible, intacts pour le futur, comme on conserve les monuments historiques et les œuvres d'art.

Sauf les articles des années 1840 des *Annales archéologiques*, où Girardot exprimait ses opinions sur l'organisation et sur la situation administrative du patrimoine, ses publications ont presque toujours un caractère purement documentaire, sans tentative de synthétiser, de créer son propre discours historique. Ce sont les recueils des transcriptions enrichis par les commentaires courts ou l'introduction explicative. Même les publications biographiques ou celles consacrées à l'architecture, écrites en coopération avec les architectes Jean-Baptiste Lassus et Hippolyte Durand, montrent le même principe de rester au plus proche possible aux sources.

La deuxième citation qui nous semble révélatrice, c'est l'introduction d'un article intitulé « Du droit de sépulture et de litre funèbre », publié en 1845 dans les *Annales archéologiques* : « L'archéologie du moyen âge [sic !] est une science nouvelle ; elle doit rechercher partout les éléments de son développement et tout ce qui peut donner une bonne direction à ses investigations. L'étude des monuments en eux-mêmes ne suffit pas seule pour en comprendre tous les détails : il faut encore consulter les vieux titres ; il faut étudier l'histoire, les mœurs, les usages, les anciennes coutumes de nos pères. On ne s'étonnera donc pas de nous voir quelquefois feuilleter de poudreux in-folio, pour y puiser des documents archéologiques, et demander aux vieux jurisconsultes eux-mêmes des éclaircissements que nous croyons indispensables à cette science moderne »³⁴³. Une autre tâche d'un historien-archiviste, est de fournir les documents qui pourraient servir à éclairer les lacunes dans les autres disciplines, comme la toute nouvelle « archéologie du Moyen Age ». Les archives constituent une source des savoirs, et, par le dépouillement, on pourrait contribuer au développement des autres domaines. Pour Girardot, la recherche des documents concernant l'art et l'histoire des monuments constituait un point important de ses travaux. Dans plusieurs publications il a traité les documents concernant spécifiquement l'art ancien – il coopérait, dès 1856, avec les *Archives de l'art français* en publiant surtout les transcriptions des documents concernant les artistes. Il a préparé aussi les publications contenant les documents sur l'art et les artistes de

³⁴³ « Du droit de sépulture et de litre funèbre », *Annales archéologiques*, vol. III, p. 89.

Bourges et il a voulu préparer la publication selon un principe similaire pour Nantes, mais ce projet est resté inachevé³⁴⁴.

Centres d'intérêt du baron de Girardot

L'exemple du contenu de la bibliothèque de Girardot montre bien la prédominance de la passion pour l'histoire et les vestiges du passé, dans diverses manifestations, parmi ses intérêts scientifiques du baron. Les ouvrages de la littérature ou géographie confirment sa culture générale et l'érudition, mais l'histoire et l'archéologie constitue le corps de son cabinet. Plus particulièrement, il s'intéressait à l'histoire de la France, et l'histoire des provinces, surtout celles où il résidait et où il menait ses recherches archivistiques.

Nous voudrions donc commencer par la description des publications sur le patrimoine local, pour passer aux recueils historiques – ces deux sujets ne sont pas complètement séparées, au contraire, certains ouvrages sur l'histoire locale sont basée sur les documents d'archives. Après, nous voudrions approfondir trois catégories qui sont, plus ou moins, aussi liées à la collection de Girardot et nous avons déjà mentionnés certains textes en tant que source pour notre étude sur la collection – les textes consacrés aux notices bibliographiques, l'archéologie locale et les ouvrages lithographiés.

Recueils des documents historiques

En parlant de l'attitude vers le patrimoine de Girardot en tant que fonctionnaire, nous avons souligné l'importance des travaux archivistiques pour sa carrière. Ces travaux ont eu un caractère double, à la fois scientifique et administratif. En s'occupant de la section historique des archives du Cher, il a été responsable pour les transcriptions et l'envoi des documents demandés par le Comité des travaux historiques et scientifiques. Les autographes et les documents historiques ont aussi constitué la partie considérable et, selon nous, la plus cohérente et réfléchi de sa collection. Enfin, il faut aussi constater que les documents d'archives ont fortement influencé, pour ne pas dire qu'ils étaient un fondement, de ses publications. Il a commencé ses travaux pendant la période propice pour telle recherche et ces

³⁴⁴ Le manuscrite est conservé dans la Bibliothèque nationale de France, NAF 24035, sous le titre *Notes sur les Artistes de Nantes*.

débuts ont laissé une trace indélébile sur son approche vers les sources et vers ses obligations en tant qu'historien.

La majorité des publications que nous citons dans la bibliographie sont les recueils des documents transcrits ou, tout simplement, les transcriptions des documents isolés, accompagnés d'une introduction et de commentaires entre les documents présentés. Nous avons déjà souligné l'attachement de Girardot aux sources originales dans la partie du texte consacré à sa vision des travaux historiques. Il privilégiait un document original, en cherchant toujours de cacher ses opinions, pour donner les sources aux autres érudits et au futur sans changement non nécessaires.

Parmi les recueils, nous voyons deux groupes prédominants. Le premier, ce sont les transcriptions concernant l'art ancien, ayant pour but d'appuyer la découverte des monuments historiques ou de donner des renseignements sur la vie des artistes. Dans la vision de Girardot, le document historique, intact, peut constituer une source optimale pour la découverte de l'art et des monuments du passé. La partie plus grande, ce sont les publications consacrées à l'art du Berry,

La deuxième groupe, ce sont les documents administratifs – Girardot, dans ce cas-là, montrait encore une fois, de façon très explicite, le double caractère de ses travaux, historiques et administratifs en même temps. Les documents du passé constituaient une source pour les fonctionnaires contemporains, pour prendre un renseignement grâce au passé. Joseph Martineau écrivait dans sa critique : « Tous ceux qui aiment à étudier dans le passé la filiation des lois qui nous régissent, à rechercher la physionomie d'une époque dans le détail des événements, trouveront dans le livre de M. de Girardot les documents les plus curieux et les plus variés, mis en œuvre avec cette intelligence que possèdent seuls les esprits exercés tout à la fois aux recherches historiques et aux travaux administratifs »³⁴⁵. Ce sont les principes qui dirigent les recueils des documents de Girardot.

Patrimoine local

L'importance de la figure de l'antiquaire en tant que acteur crucial pour la découverte du patrimoine local en XIXe siècle ne suscite pas aucun doute. Girardot, en tant que historien, était lié aux différents endroits, surtout ceux où il avait travaillé dans l'administration publique. Le fait que les publications de Girardot sont fondées sur les documents d'archives locales

³⁴⁵ J. MARTINEAU, « Critique historique. *Des Administrations départementales électives et collectives de 1790 à l'an VIII*, de M. le Baronde Girardot », *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. II, 1857, p.199.

implique encore un autre trait intéressant- elles sont, d'habitude, liées à l'histoire locale. S'il traite d'un sujet non local, c'est à cause d'un lieu de la conservation des sources, comme dans le cas des *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse conservées aux archives du département du Cher* (Paris, 1846).

Girardot, pendant ses années à Nantes, profitait des archives de cette ville, mais, malgré presque 25 ans passés là-bas, il est difficile de citer ses textes consacrés à Nantes comme importants. Il transcrivait les documents disponibles dans les fonds locaux mais, à l'exception d'un ouvrage inachevé sur les artistes nantais, il n'a pas contribué de façon significative à la mise en valeur du passé nantais.

A Montargis, Girardot a contribué à la création de la première société savante locale, la Société d'Emulation de l'Arrondissement de Montargis, et presque toutes ses publications sur cette ville, d'ailleurs les recueils des transcriptions, sont le fruit de sa coopération avec ce bulletin. Il s'intéressait toujours aux artistes du Loiret, en publiant les transcriptions des lettres d'Anne-Louis Girodet-Trioson et les articles sur Henri de Triqueti.

Bourges est un cas à part dans l'œuvre de Girardot. Cette ville, avec sa riche histoire et ses monuments historiques médiévaux, constitue le sujet le plus représenté dans les publications du baron, au cours de toute sa vie. Pendant qu'il résidait à Bourges, il consacre ses textes aux plus importants monuments de la ville. Il transcrit la documentation concernant le trésor de la Sainte Chapelle de Bourges et il décrit l'histoire de ce monument, avec nombreuses pièces justificatives. En 1847, l'ouvrage de Girardot intitulé *Histoire du chapitre de Saint-Etienne de Bourges* est couronné avec une médaille au concours des Antiquités Nationales de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres³⁴⁶.

La coopération scientifique avec les archives du Cher et, en particulier, avec Hippolyte Boyer, archiviste et bibliothécaire et second auteur du *Guide de l'étranger dans la ville de Bourges* de 1848³⁴⁷, dure au-delà de la carrière administrative du baron dans ce département³⁴⁸. À côté des recueils des documents sur l'art et l'histoire du Berry, en 1858, 6 ans après son déménagement, il prépare le catalogue des manuscrits conservés dans la Bibliothèque de Bourges. En 1859 est publié l'*Histoire et inventaire du trésor de la cathédrale du Bourges*³⁴⁹ et

³⁴⁶ *Annuaire de l'Institut des provinces et des congrès scientifiques*, t. 14, 1862, p. 558 et *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 15, 1854, p. 299.

³⁴⁷ Aux Archives départementales du Cher, J 00693, sont conservées 6 pièces envoyés par Girardot à Hippolyte Boyer.

³⁴⁸ La correspondance entre Girardot et Boyer, dans laquelle Girardot demandait l'envoi des copies des documents, est conservée à Bourges, aux Archives départementales du Cher, J 00693.

³⁴⁹ « Histoire et inventaire du trésor de la cathédrale du Bourges », *Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France*, t. 24, p. 193-272.

en 1861, *Les Artistes de la ville et de la cathédrale de Bourges* et *Les Artistes de Bourges depuis le Moyen Age jusqu'à la Révolution*.

En parlant de la mise en valeur du patrimoine local, il faut remarquer que Girardot ne s'est occupé d'architecture qu'à Bourges. Certes, il publie aussi après cette période les transcriptions concernant l'architecture, mais la description des monuments historiques, l'étude du patrimoine pas à travers le document, mais en contact avec les vestiges monumentaux du passé, est caractéristique pour son travail à Bourges, vers la fin des années 1840. En coopérant avec les architectes, en 1849 il publie deux textes. Le première est un ouvrage monographique, réalisé avec Hippolyte Durand, intitulé *La Cathédrale de Bourges, description historique et archéologique avec plan, notes et pièces justificatives*. Le deuxième est un article de Girardot et Jean-Baptiste Lassus, « Sanctuaire d'une cathédrale au XIIIe siècle », publié dans les *Annales archéologiques*. Pendant 28 ans Girardot ne s'occupait dans ses travaux presque que des travaux archivistiques, pour reprendre le sujet de l'architecture de Bourges dans l'un de ses dernières publications, intitulée *Description des sculptures du portail de la cathédrale de Bourges avant leur restauration*³⁵⁰.

Articles biographiques

Nous pouvons classer treize publications de Girardot en tant que notice biographies – toutes consacrées aux personnages avec lesquels Girardot avait l'occasion de coopérer au cours de sa vie. Il s'occupait de ses amis-artistes, des autres collectionneurs ainsi que des personnes avec lesquels il travaillait dans l'administration publique. Les travaux biographiques de Girardot sont toujours liés à ses relations personnelles.

La première notice qu'il a écrit était *Biographie de M. A. Boin, docteur en médecine, député du Cher* (Bourges, 1852), publiée vers la fin de son séjour à Bourges, et, comme nous pouvons constater, l'une des trois liés à ses contacts dans la Préfecture et dans l'administration locale. Les deux suivantes provenant de la dernière partie de la vie du baron et concernant aussi les hommes importants de l'administration et des élites cultivées des villes où Girardot habitait³⁵¹. La *Notice sur le docteur Charles Huette de Montargis* de 1880 constitue, en même temps, un dernier texte publié par Girardot avant sa mort en 1883. Ces ouvrages nous semblent

³⁵⁰ « Description des sculptures du portail de la cathédrale de Bourges avant leur restauration », *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, vol. VII, 1877 p. 249-272.

³⁵¹ *Notice sur M. Emile Gautier, trésorier payeur général des hospices de Nantes*, Paris, 1871.

d'avoir pour but de faire l'honneur aux amis décédés, de rendre compte de ses faveurs en tant qu'élites locales. Ce qui n'échappe notre attention, ce le fait que Girardot, lui aussi, a été honoré de façon similaire par Edmond Michel, son ami, qui, directement après la mort du baron, a publié une notice-éloge sur Girardot en tant que fonctionnaire public engagé aux problèmes du patrimoine.

Le second groupe, ce sont les textes sur les amis-artistes. La première connaissance, maintenu grâce à la riche correspondance, qui a résulté en trois publications³⁵², c'était celle avec Henri baron de Triqueti, sculpteur célèbre du Gâtinais. D'ailleurs, Girardot indiquait que Triqueti, encore en vie, lui avait donné des conseils en ce qui concerne sa future biographie³⁵³.

À Nantes, les contacts avec les artistes locaux sont apparemment fréquents et nombreux. La première publication concerne Olivier Merson³⁵⁴, éditeur des ouvrages lithographiés du baron³⁵⁵, suivie par les biographies de Charles Le Roux³⁵⁶, et Octave de Rochebrune³⁵⁷ - ce sont les textes courts, publiés au cours de la vie des artistes et fournies tous des catalogues détaillées, sans éléments biographiques approfondis.

Deux contacts importants qui ont résulté en publications plus signifiant, ce sont les amitiés avec Félix Thomas, peintre et Frédéric Cailliaud, voyageur et géographe. Sur Cailliaud il a préparé une courte note déjà dans les années 1850³⁵⁸, pour, enfin, écrire un texte commémoratif quatre ans après sa mort en 1869³⁵⁹. Sur Félix Thomas, il publiait une courte nécrologie peu après décès, pour approfondir sa biographie la même année, dans la publication plus détaillée et fournies des listes de ses œuvres, rangé en fonction de technique de l'exécution³⁶⁰.

Ces textes ont, ce qui est toujours le cas dans l'œuvre de Girardot, l'objectif principalement documentaire. Après une introduction pleine des éloges sur la vie et l'œuvre d'un personnage traité, Girardot passe aux informations précises. Les textes, souvent fournis des catalogues détaillés – de publications, des œuvres etc. – constituent une source des

³⁵² *Les Tarsias de marbre du B^{on} H^{er} de Triqueti. Décoration de la chapelle Wolsey à Windsor*, Nantes, 1868 ; « Catalogue de l'œuvre du baron Henri de Triqueti, précédé d'une notice sur ce sculpteur », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, vol. 47, 1874, p. 129-161 ; « Supplément au catalogue de l'œuvre du baron de Triqueti », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, vol. 49, 1875, p. 254-273.

³⁵³ A. GIRARDOT, « Catalogue de l'œuvre... », p. 1-2.

³⁵⁴ « M. Olivier Merson. Peintre et écrivain à Nantes », *L'Art en province. Revue de Centre*, vol. 1, 1859, p. 85-99.

³⁵⁵ Cf. infra.

³⁵⁶ « Biographie de Charles Le Roux », *L'Art en province. Revue de Centre*, vol. 1, 1858, p. 143-145.

³⁵⁷ « M. de Rochebrune, graveur aquafortiste », *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. 2, 1881, p. 104-115.

³⁵⁸ « M. Frédéric Cailliaud, voyageur, antiquaire et naturaliste », *L'Art en province. Revue de Centre*, t. 2, p. 31-37.

³⁵⁹ *Frédéric Cailliaud de Nantes, voyageur, antiquaire, naturaliste*, Paris, 1874.

³⁶⁰ La première édition des 8 pages est publiée chez veuve Mellinet à Nantes sous le titre *Félix Thomas, grand prix de Rome, architecte, peintre, graveur, sculpteur*, la deuxième avait 38 pages et a été publié la même année chez Olivier Merson sous le même titre.

informations sur les personnages concernés. Nous n’analysons pas de réception contemporaine des publications de Girardot, mais pour témoigner cette utilité de ses travaux, il suffit de mentionner les ouvrages récents sur Henri de Triqueti et Frédéric Cailliaud. Les textes de Girardot y sont souvent cités par les auteurs de ces publications comme l’unique document où sont, de manière très précise, énumérés les tableaux, les publications non achevées, les œuvres perdues, qui ne sont pas localisables aujourd’hui. La description détaillée de Girardot, apportant les titres, les mesures et le lieu de conservation d’un objet, constitue, dans ce cas-là, une source pas seulement informative, mais aussi très fiable. Cette source est aussi inestimable pour notre étude de la collection de Girardot – comme nous avons indiqué, vu le fait que la majorité de la collection d’art du baron reste non localisée, ses textes sur les artistes qui a connu et avec lesquels il avait les relations amicales étroites, constituent pour nous unique source précise et sure.

Archéologie locale

Ce qui frappe est le fait que, dans l’œuvre écrite du baron, au contraire du cas de sa collection, l’archéologie locale ne constitue pas un sujet souvent abordé. Bien évidemment, à maintes reprises Girardot envoyait les communications relatives à l’archéologie aux sociétés savantes, mais c’étaient toujours des renseignements fragmentaires, jamais des publications proprement dites. Girardot n’avait pas la volonté ou le besoin d’effectuer un travail de synthèse sur ce sujet. Nous connaissons seulement deux publications qui sont plus qu’un compte-rendu de fouille et présentent un intérêt critique sur les découvertes archéologiques. En plus, tous les deux concernant la collection de Girardot et elles ont contribué à diffuser le renseignement sur les objets possédés par le baron.

La première publication archéologique est *Cimetière gallo-romain de Séraucourt à Bourges*³⁶¹, dont le sous-titre explique précisément le contenu : *Objets recueillis et dessinés par le baron de Girardot*. La planche explicative lithographiée qui ouvre ce livre présentant la liste détaillée des objets de Séraucourt conservés dans la collection de Girardot, est suivie par sept planches avec les objets, plusieurs en grandeur naturelle. La disposition des objets dans les planches est faite en fonction des matériaux – la poterie noire, la poterie rouge, les objets en bronze et les objets en fer. Tous les pages portent le texte « B^{on} de Girardot Del. », les planches 1, 2, 3 et 6 sont aussi lithographiées par lui– les autres sont faites par Thierry Guerry. L’objectif de ce ouvrage semble clair – de documenter la partie très cohérente de la collection dont Girardot semblait évidemment content, afin de la faire connaître parmi les autres savants

³⁶¹ L’année de publication n’est pas indiquée dans l’ouvrage. *Bibliographie de la France*, Paris, 1856, p. 48, indique que cet ouvrage a été publié en 1856, nous gardons donc cette date comme la date de parution.

intéressés aux « antiquités nationales » (fig. VI. 8-9). Les fouilles de 1848 à Séraucourt ont donné des résultats intéressants, mais peu documentés, et pour une longue période, l'ouvrage de Girardot constituait une référence précieuse pour les archéologues. Girardot, dans la page explicative, annonce que « Jules Dumoutet et A. De La Chaussée préparent la publication d'un grand nombre d'objets précieux recueillis par eux, ou qui sont déposés au Musée de Bourges »³⁶², mais, malheureusement, ce projet n'a pas été achevé. Hippolyte Boyer (1822-1897), archiviste du Cher, appelait ces fouilles « une histoire sans historien », en indiquant la publication de 1856 en tant qu'unique source : « Il faut y joindre la publication lithographiée au trait par M. de Girardot, secrétaire général de la Loire-Inférieure et l'un de nos plus laborieux antiquaires, de sept planches sans texte reproduisant les principaux objets de cette provenance dont l'auteur a enrichi son cabinet. [...]. On y remarque, entre autres, le fameux vase en terre noire orné d'une inscription en cursive romaine, qui a tant intrigué les savants, et où les celtistes actuels croient retrouver un texte purement gaulois »³⁶³.

La remarque sur le « fameux vase noir » ne reste pas sans intérêt pour la réflexion sur le rôle des publications de Girardot dans la diffusion des savoirs et sa collection. Le vase à l'échelle locale est connu peu après sa découverte : En 1856, l'objet a été aussi exposé à Nantes – grâce aux ces deux événements les objets de Séraucourt ont été annoncés au monde savant. Dès ce moment, le vase, plus particulièrement son inscription, provoquait les discussions animées entre les archéologues³⁶⁴, et dans l'article entièrement consacré à lui nous lisons : « L'inscription dont il s'agit, véritable perle épigraphique, a été publiée à différentes reprises : d'abord dans une brochure autographiée par le propriétaire du vase, le baron de Girardot. Le facsimilé, de grandeur naturelle, qu'il en donne nous apprend que les lettres »³⁶⁵. Ces seules lettres ont, quand même, attiré l'attention de plusieurs savants.

Le deuxième cas, ce sont deux lettres, la seconde accompagnée de la lithographie des pierres exécutée par le baron, publiés dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique*

³⁶² 10 dessins de Jules Dumoutet, représentant les objets recueillis pendant les fouilles de 1848 sont conservés dans les fonds de Girardot au Musée du Berry (inv. 1908.25.50) – peut-être ce sont les dessins préparés pour la publication projetée mais jamais achevée. Il est probable que les travaux ont été arrêtés après la mort de La Chaussée en 1859. Les objets de sa collection, provenant de Séraucourt, ont été donnés au Musée du Berry par Edgar Vivier de La Chaussée.

³⁶³ H. BOYER, « Lettres adressées à Pérémé », *Compte rendu des travaux de la Société du Berry à Paris*, v. 10, 1863, p. 101-102.

³⁶⁴ Parmi les textes importants où le vase est mentionné, le premier a été publié directement après les fouilles, plus probablement après une correspondance de Girardot concernant les objets au Comité des travaux historiques et scientifiques, par Adolphe de Longpérier, « Inscription gallo-latine tracée à la pointe sur un vase de terre », *Revue archéologique*, t. VI, p. 555 ; les autres sont successifs à la publication de Girardot : Henri Monin, *Monuments des anciens idiomes gaulois*, Paris-Besançon, 1861, p. 71-72 ; Wilhelm Froehner, « Les trois bouchées du pain », *Revue archéologique*, vol. 14, 1866, p. 316-321.

³⁶⁴ H. MONIN, *Monuments des anciens idiomes gaulois*, Paris-Besançon, 1861, p. 71.

³⁶⁵ W. FROEHNER, « Les trois bouchées du pain », *Revue archéologique*, vol. 14, 1866, p. 316-317.

de l'Orléanais en 1876 et 1878³⁶⁶ et tirées à part, concernant les silex taillés trouvés par Girardot et ses camarades à Girolles. Encore une fois, l'objectif de ces publications est purement documentaire – Girardot indique les détails sur les conditions de la recherche, les localisations et quelques remarques sur la nature des silex trouvés. Cela n'est rien une tentative d'étude sur la production préhistorique, mais le rapport des recherches menées en terrain, riche en détails sur son aspect technique. Les publications ont été jointes aux envois des silex taillés que Girardot avait préparés pour les musées potentiellement intéressés au sujet³⁶⁷.

Ouvrages lithographiés – Girardot en tant que dessinateur-amateur

La publication sur les trouvailles de la nécropole de Séraucourt évoque la question des lithographies effectuées par le baron. Girardot n'a pas reçu d'éducation artistique. Ses contacts avec les artistes et avec les éditeurs, ainsi que la nécessité de faire la documentation pour les correspondances aux sociétés savantes ou pour sa propre collection sont probablement les facteurs qui ont incité le baron à dessiner et à lithographier. Dans sa collection, comme nous avons déjà indiqué, sont conservées plusieurs pièces liées à l'aspect technique des objets d'art, comme les modèles des sculptures, les calques et les planches – cela montre que le baron avait un certain intérêt pour la pratique de la production artistique. Dans ce contexte, le fait qu'il, avec ses mains propres, a exécuté quelques travaux, n'est pas tellement étonnant. En même temps, il ne faut pas oublier que cela n'était pas plus qu'un loisir d'un érudit, et les effets sont loin de la qualité des dessins et des lithographies faits par les artistes professionnels.

Parmi les ouvrages publiés par le baron ou avec son concours, se distingue un groupe intéressant des livres contenant les lithographies faites par le baron en personne et par les autres d'après ses dessins. Ces publications, à l'exception d'un article de 1877 sur les silex taillés, publié dans le bulletin de la société savante d'Orléans et tiré à part résultent de la coopération entre Girardot et Olivier Merson, peintre, éditeur et lithographe de Nantes. Le baron connaissait Merson et a consacré à lui un de ses articles dans *L'Art en province. Revue de Centre*³⁶⁸. Malheureusement, contre ses habitudes, il ne dit rien d'amitié entre lui et l'artiste décrit, en se limitant à la courte notice biographique et le catalogue, ou il mentionne une petite toile intitulé

³⁶⁶ « Silex taillés trouvés à Girolles, canton de Ferrières (Loiret), par MM. Leleu et de Girardot », *Bulletins de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, n° 91, 1876, p. 366-367 ; « Atelier de silex taillés trouvés à Girolles, canton de Ferrières (Loiret), par MM. Leleu, Ad. Pougin de la Maisonneuve et baron de Girardot », *Bulletins de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, n° 96, 1878, p. 10-13.

³⁶⁷ Cf. *supra*, p. 97-100.

³⁶⁸ « M. Olivier Merson. Peintre et écrivain à Nantes », *L'Art en province. Revue de Centre*, vol. 1, 1858, p. 85-97.

Un Breton, conservée dans le « cabinet de M. le baron de Girardot »³⁶⁹. Nous pouvons juger de leur coopération par ses fruits.

Le premier livre préparé par Girardot et publié en 1856 par Olivier Merson, c'est le *Cimetière gallo-romain de Séraucourt à Bourges*³⁷⁰, dont nous avons déjà parlé en approfondissant le sujet de l'archéologie locale dans les publications du baron (fig. VI. 8-9).

Ensuite, en 1858, Girardot publie chez Merson son *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Bourges*. Le texte, précédé par l'introduction sur l'histoire et les origines des fonds de la Bibliothèque de Bourges constitue une liste des 322 livres manuscrits y conservés. L'ouvrage est lithographié d'après la calligraphie et les dessins du baron³⁷¹. Girardot souligne dans l'introduction: «À la description minutieuse de chaque manuscrit, j'ai joint la description de toutes les miniatures, afin que ce catalogue put offrir quelque utilité aux artistes et aux archéologues »³⁷². Le catalogue a été lithographié par Thierry Guerry, mais nous supposons que les dessins ou les calques indispensables pour telle publication ont été préparés par Girardot, quand, pendant son séjour à Bourges, il avait l'accès aux fonds de la Bibliothèque. En plus, il a maintenu son contact avec Hippolyte Boyer³⁷³, archiviste du Cher, donc sa coopération scientifique avec les archives qui se trouvaient à Bourges dure plus que la carrière administrative du baron dans ce département³⁷⁴.

En ce qui concerne le patrimoine de Bourges et les manuscrits y conservés, un ouvrage lithographié *Les Artistes de la ville et de la cathédrale de Bourges* (Nantes, 1861) contient 6 planches par l'artiste-lithographe Clericeau, dont celles représentant les miniatures sont exécutées d'après les dessins, ou plus probablement, calques effectués par Girardot.

Le dernier ouvrage préparé avec la participation de Girardot en tant que dessinateur-lithographe et publié par Merson est intitulé *Album polynésien de M. C. Noury, capitaine de vaisseau*³⁷⁵. Six planches sont exécutées par Girardot, les autres par Bourgerel, Clericeau et Merson. Cette publication constitue un *unicum* assez bizarre dans l'œuvre du baron. Dans ses travaux, dans ses articles, ou dans sa bibliothèque personnelle on ne voit pas d'intérêt

³⁶⁹ *Ibidem*, p. 96.

³⁷⁰ L'année de publication n'est pas indiquée dans l'ouvrage. *Bibliographie de la France*, Paris, 1856, p. 48, indique que cet ouvrage a été publié en 1856, nous gardons donc cette date comme la date de parution.

³⁷¹ La version de cet ouvrage conservée dans les collections de Harvard University est numérisée consultable sur archive.org.

³⁷² *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Bourges*, Nantes, 1858, p. 7.

³⁷³ *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, t. 192-193, Bourges, 2013, p. 114.

³⁷⁴ Aux Archives départementales du Cher, J 00693, sont conservées 6 pièces envoyées par Girardot à Hippolyte Boyer, du début des années 1860.

³⁷⁵ *Album polynésien de M. C. Noury, capitaine de vaisseau*, Nantes, 1861. *Album polynésien* n'a pas été déposé à la Bibliothèque nationale de France. L'exemplaire que nous avons consulté est numérisé dans le service google.books.com, d'après l'exemplaire conservé dans les fonds de la Koninklijke Bibliotheek de la Haye (Bibliothèque nationale des Pays-Bas, La Hague).

particulier ni pour les voyages, ni pour les objets exotiques. Seulement les relations amicales avec Frédéric Cailliaud et probablement aussi avec Charles Noury, dont nous avons déjà parlé, nous renvoyons aux sujets étrangers et « exotiques ».

Les ouvrages contenant les lithographies d'après les dessins de Girardot ou effectués par lui suscitent la question de son activité en tant qu'artiste-amateur. Les sources étudiées montrent que cela ne constitue pas un sujet particulièrement vaste, mais quelques traces curieuses ont été sauvées. La partie majeure des dessins du baron que nous avons pu voir³⁷⁶ provient de ses correspondances, et, en conséquence, a un caractère purement documentaire. Les dessins des haches, des silex, des figures en bronze ne témoignent pas que le baron était un dessinateur particulièrement talentueux, mais cela n'était pas l'objectif de ses travaux – ils ne présentaient que de traits distinctifs des objets choisis, assez souvent représentés en grandeur naturel, sans détails ou sans préoccupation pour les valeurs esthétiques.

Dans les recueils des dessins conservés au Musée du Berry à Bourges, quelques dessins peuvent être attribués au baron. Le recueil enregistré sous le numéro d'inventaire 1908.52, dans ses premières pages, contient les dessins au crayon, effectués directement dans le cahier, non collés, comme la majorité de ses pièces. Les dessins, dont aucun n'est pas signé, représentant les types des monuments celtiques et les plans des camps romains. Le sujet potentiellement intéressant pour Girardot et le fait que les dessins sont effectués directement sur les pages du cahier, suggèrent que ce sont simplement les dessins-notes du baron effectués avant d'utiliser ce cahier pour ranger les calques. Ses fonds contiennent aussi un groupe des calques représentant les objets provenant de la collection d'Aristide Mauduit, autre collectionneur nantais. Il n'est pas clair si ce sont les travaux préparatoires pour la publication concernant sa collection, ou la documentation faite par Girardot pour son usage personnel. Le second recueil contient un seul dessin signé « baron de Girardot ». Les détails de l'armure sont tracés au plume et rehaussés à l'aquarelle sur papier.

Dans la collection du Musée des Beaux-Arts à Orléans est conservé un dessin au pastel (12,5x16, 3) intitulé *Calèche roulant dans une flaque de boue* (inv. 1231.album. 4.164, dessin au pastel, 12,5x16, 3 cm), et attribué à Auguste, baron de Girardot (fig. VI.5) Malheureusement, la documentation ne donne pas de renseignement ni sur la date d'entrée de cette pièce dans la collection, ni sur un donateur éventuel. L'attribution de ce dessin doit être

³⁷⁶ Les dessins sont conservés dans plusieurs fonds, et ils ont été liés aux correspondances. Nous avons retracé les groupes des dessins dispersés dans les fonds du Comité des travaux historiques et scientifiques (Archives Nationales, F/17/2855), de la Société des antiquaires de France, dans les papiers de Girardot à la Bibliothèque des Quatre Piliers à Bourges. Les dessins sont aussi conservés dans les manuscrits de Girardot concernant les monuments historiques – statistique archéologique du Cher,

considérée comme douteuse, surtout face au manque de signature d'auteur et de matériaux de référence. Le sujet et l'incertitude concernant la voie d'acquisition par le Musée ne permettent pas d'établir aucun lien entre Girardot et ce travail.

Pour conclure cette digression, la participation aux travaux lithographiques par le baron semble une sorte de loisir ou économie, les pièces exécutées par Girardot n'ont pas de valeur esthétique spectaculaire, elles ont plutôt le caractère auxiliaire et sont le résultat de la connaissance avec Olivier Merson, qui, apparemment, permettait à son ami d'exécuter lui-même ses dessins. Comme les dessins envoyés aux sociétés savantes (fig. VI.2 et VI. 4) ou conservés dans les papiers de Girardot, les travaux lithographiés ne montrent pas le baron comme artiste-amateur très apte (fig. VI. 8-9) – ils seront toujours aux besoins de la documentation.

Conditions des publications – la distribution et le réseau des contacts

Pour l'érudit du XIX^e siècle, appelé un siècle des sociétés savantes, adhérer à ces cercles cultivés était une obligation à la fois intellectuelle et sociale. Certes, la diffusion des savoirs à laquelle les sociétés ont contribué, constituait l'un des plus importants phénomènes de cette période. L'adhésion aux sociétés, à côté d'accès à la circulation des informations, permettrait aussi d'établir un réseau de contacts entre les érudits dispersés géographiquement. Pour un antiquaire, à plus forte raison de province, comme Girardot, cela donnait la possibilité de participer à la vie intellectuelle à l'échelle plus grande que seulement locale.

Comme la bibliographie montre, la majorité des publications de Girardot, même celles qui sont disponibles dans les bibliothèques comme les ouvrages indépendants, faisaient, à l'origine, partie des recueils publiés par les sociétés savantes. La participation à ce mouvement donnait le privilège d'envoyer ses travaux, de les montrer aux autres érudits pour vérifier la qualité du contenu et, enfin, publier. Cette démarche complexe et impliquant la coopération avec les autres savants constituait une sorte de valorisation des travaux.

Pour donner au moins un exemple, pendant la séance du 4 novembre 1859 de la Société nationale des antiquaires de France « l'ordre de jour appelle la deuxième lecture d'un travail de M. de Girardot, intitulé *Histoire et inventaire de la cathédrale de Bourges*. Sur la proposition de la commission des impressions, ce travail sera renvoyé à l'examen d'un membre, qui sera chargé d'en faire un rapport à la Société. M. Bourquelot, désigné à cet effet par M. le Président,

veut bien se charger de cet examen »³⁷⁷. Trois jours plus tard, pendant la séance du 11 novembre, Bourquelot « rend compte de l'examen qu'il a fait du Mémoire de M. de Girardot sur la cathédrale de Bourges. Il pense que l'étendue des textes cités à l'appui de la partie historique de ce mémoire pourrait être considérablement réduite, et il demande, si la Société adopte sa proposition, qu'il en soit donné avis à M. de Girardot »³⁷⁸.

La majorité des publications de Girardot a dû faire cette démarche de vérification pour être imprimée sur les pages dans l'un des volumes des bulletins, mémoires, annuaires, annales publiés par les sociétés avec lesquelles Girardot maintenait le contact en tant que membre correspondant ou membre non-résident.

En ce qui concerne la distribution des ouvrages, bien sur, les publications dans les bulletins ont été disponibles pour tous les souscripteurs, ce qui déjà était la garantie d'un public considérable. En revanche, cela rendait difficile la distribution parmi les autres lecteurs intéressés par le travail de Girardot³⁷⁹. C'est pour cela que les publications plus importantes des bulletins ont été aussi tirées à part. Quand à cette possibilité, nous avons retracé une correspondance curieuse, relative à un texte déjà mentionné sur la cathédrale de Bourges³⁸⁰, qui révèle bien l'aspect pratique de l'activité de Girardot. Dans la lettre due 9 octobre 1859 à Anatole de Montaiglon, historien, professeur de l'Ecole des Chartres et rédacteur des *Archives de l'art français : recueil de documents inédits relatifs à l'histoire arts en France*, Girardot écrivait: «Je vous remercie bien d'avoir pris la peine de m'écrire au sujet du tirage à part de l'inventaire de la Cathédrale de Bourges³⁸¹. Veuillez garder l'exemplaire destiné à la comptabilité, celui de la Bibliothèque, celui que je vous prie d'accepter, celui de mon camarade Bourquelot. Quant au reste, si vous avez quelque fois occasion d'aller du côté de la rue de Grenelle St Germain, je vous prierais de le remettre à M. Sensier, sous chef du 4^e Bureau du Secrétariat Général du Ministère de l'Intérieur. Si au contraire vos affaires ne vous appellent pas par là, voudriez-vous bien dire à l'imprimeur de m'envoyer le paquet par le chemin de fer, 4 rue de Sully, Nantes. [...] J'ai depuis longtemps quelques notices à vous envoyer, mais bien peu importantes, et j'attendais une occasion pour vous les faire parvenir sans frais. Je pourrais vous les faire remettre au Secrétariat de la Société si je pourrais exactement indiquer où il est.

³⁷⁷ *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, t. 24, 1858, p. 166.

³⁷⁸ *Ibidem*, p. 167.

³⁷⁹ La documentation concernant les aspects techniques et les conditions de publication, ainsi que les listes des personnes auxquelles Girardot envoyait ses travaux sont conservées parmi les papiers de Girardot dans la Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 519.

³⁸⁰ « Histoire et inventaire du trésor de la cathédrale du Bourges », *Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France*, t. XXIV, 1859, p. 193-272.

³⁸¹ *Histoire et inventaire du trésor de la cathédrale du Bourges*, Paris, Lahure, 1859.

Au Louvre, c'est bien vague... que le Louvre est une ville»³⁸². Girardot, antiquaire mais aussi administrateur, s'occupait bien d'organiser les envois de ses travaux à Paris et de la distribution parmi ses amis et collaborateurs. Dans sa documentation sont conservées les listes des personnes auxquelles Girardot envoyait ou auxquelles donnait en personne ses publications - ses amis-antiquaires, sa famille, ses collaborateurs locaux et les sociétés savantes auxquelles, à côté de ses correspondances, il envoyait aussi ses publications. Cela était la pratique courante en ce qui concerne la diffusion des ouvrages. Girardot, lui, possédait dans sa bibliothèque personnelle nombreuses publications faites par ses amis, comme Hippolyte Boyer et Frédéric Cailliaud. Les relations personnelles ont été suivies par l'échange des travaux scientifiques. Il envoyait aussi ses publications aux personnes potentiellement intéressées, comme dans le cas de l'envoi d'un texte sur Félix Thomas, artiste de Nantes, à Charles Garnier³⁸³.

Girardot s'occupait aussi de la distribution de ses ouvrages à l'étranger. Sa décoration, en 1869, avec l'ordre dynastique portugais de l'Immaculée Conception de Vila Viçosa, est une récompense pour un tel envoi. Antonio José Colffs Guimarães, bibliothécaire de la Bibliothèque Nationale de Portugal a envoyé une lettre de recommandation, en demandant la décoration en reconnaissance des mérites de Girardot en faveur de cette institution et en espérant d'obtenir plus de ses publications³⁸⁴. La lettre a été munie d'une liste de 19 livres donnés par le baron.

Girardot publiait grâce à son activité dans les sociétés savantes et cette activité lui permettait d'établir le réseau des contacts à l'échelle nationale. En plus, à côté des correspondances, la contribution sous la forme des publications récentes a été très attendue par les sociétés auxquelles il adhérait. Quand en 1859 Girardot est devenu un membre correspondant de la Société linnéenne de Lyon³⁸⁵, d'ailleurs pas trop actif, il a reçu une lettre, écrite au nom de cette société, où « elle espère que vous voudrez bien enrichir de temps en temps ses collections, de quelques objets d'histoire naturelle, et plus particulièrement ses publications de vos travaux »³⁸⁶. Les publications de Girardot sont, donc, dans leur majorité, un résultat et un témoignage de contacts du baron avec plusieurs endroits des antiquaires, de Paris et de province, et de sa participation au réseau qui permettait et facilitait la circulation des savoirs.

³⁸² Bibliothèque Nationale de France, Ms. 7890, fol. 25.

³⁸³ La correspondance relative à la morte de Félix Thomas et à la publication sur cet artiste est conservée dans les fonds de l'École supérieure des Beaux-Arts, Ms. 743.

³⁸⁴ Lisbonne, Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Ministério do Reino, mc 2343, proc. 347.

³⁸⁵ Bibliothèque des Quatre Piliers, Ms. 523, fol. 718.

³⁸⁶ *Ibidem*, fol. 725, lettre du 22 décembre 1859.

Conclusion

Au cours des pages de notre mémoire, nous avons eu l'occasion de montrer trois aspects de l'intérêt pour la découverte, pour l'étude et pour la conservation du patrimoine, d'Auguste Théodore, le baron de Girardot. Nous avons décrit ses travaux de façon problématisée en tant que fonctionnaire public, chargé de la gestion du patrimoine ; nous avons approfondi la question de sa collection ainsi que le problème de son œuvre écrite. Avec ces questions, nous terminons notre étude sur ce personnage, en espérant de ne pas laisser de lacune considérable en ce qui concerne les activités de cet antiquaire de province.

En plus d'approfondir les questions sur la collection et les publications du baron de Girardot, nous avons voulu réfléchir sur ce personnage sous l'angle de l'histoire de la culture. L'examen de ce personnage dans le cadre d'analyses plus larges a apporté selon nous des renseignements enrichissants.

Girardot est actif en tant qu'érudit et collectionneur pendant la période d'un changement de valeurs – les nouveaux objets deviennent les pièces de collections, les nouvelles parties du patrimoine sont englobés dans les travaux des érudits. Il s'est bien inscrit dans les nouvelles tendances et en a profité pour construire sa collection. Cette collection, malgré le manque évident de pièces célèbres et de chefs-d'œuvre, constitue pour nous un exemple curieux. Nous croyons que la reconstitution du contenu de la collection de Girardot et la mise en valeur de ce recueil par son incorporation dans un contexte assez large constitue une valeur de notre travail.

Bien évidemment, notre recherche a été concentrée sur l'étude d'une collection très particulière, et nos résultats n'ont pas de valeur générale, mais nous avons l'espoir que notre étude, pourrait aussi être dans la mesure du possible, intéressante en tant que description des pratiques des collectionneurs, surtout ceux plus modestes, de l'époque. Girardot, en encadrant sa collection dans ses pratiques intellectuelles et sociales, n'était pas seul. Les autres antiquaires de province, dont nous avons également mentionné les noms dans notre recherche, ont aussi participé aux échanges, aux circulations, à l'organisation des expositions. Le collectionnisme des antiquaires de province a été fortement marqué par les autres activités de ce groupe d'érudits.

Une valeur de ce mémoire provient aussi des recherches archivistiques que nous avons effectuées. Nos découvertes nouvelles concernant la biographie du baron, sa vie familiale et ses actions en faveur du patrimoine sont fondées sur les sources, manuscrites et imprimées, trouvées grâce aux dépouillements dans les nombreuses archives. Nous avons réussi à retrouver des informations précieuses concernant sa collection, le contexte de sa création ainsi que sur l'encadrement des pratiques d'un collectionneur dans la vie intellectuelle de l'époque, surtout en province, mais comme montre l'exemple de l'Exposition Universelle, pas seulement. Bien évidemment, vu la dispersion de la collection et des sources, il existe toujours la possibilité de retracer quelques documents, mais nous croyons d'avoir effectué le dépouillement dans toutes les localisations probables.

En ce qui concerne notre travail documentaire, nous avons réussi à établir la bibliographie complète du baron, qui, au cours de sa vie, a publié un nombre considérable d'articles, qui sont dispersés dans plusieurs bulletins et recueils importants de l'époque. L'étude de ses publications dans le cadre plus large des pratiques historiographiques du XIXe siècle pourrait encore être poursuivie, mais cela n'a pas été notre objectif

Divers points restent malgré tout ouverts à des approfondissements et à des recherches futures. Un vaste domaine de recherche est le marché d'autographes. La constatation qu'il existe la lacune en ce qui concerne l'histoire de ce marché n'est pas une découverte, mais ce manque a rendu une partie de notre recherche particulièrement difficile.

Par ailleurs, nos recherches ont révélé un manque important en ce qui concerne les expositions d'art ancien et d'archéologie en province en XIXe siècle. Nous n'avons pas trouvé le texte résumant de manière précise ou au moins approximative cet aspect de la découverte du patrimoine en dehors Paris, sauf une étude assez superficielle sur les expositions au Pas-de-Calais. Ce point reste ouvert à un approfondissement, et cette piste nous semble particulièrement prometteuse, en combinant les questions du collectionnisme, de la naissance des expositions temporaires et de la découverte du patrimoine locale.

SOURCES

Sources manuscrites

Bourges, Archives départementales du Cher

4°-24 – manuscrit d'Auguste Théodore de Girardot intitulé *Statistique archéologique du département du Cher commencée vers 1840*.

3 E 2536 - acte de mariage entre Auguste Théodore de Girardot et Pascalie Delaguette.

3 E 2553 – acte de naissance de Marie-Henriette de Girardot.

E17004 – fol.539 - contrat de mariage entre Auguste Théodore de Girardot et Pascalie Delaguette.

J 0693 – lettres d'Auguste Théodore de Girardot à Hippolyte Boyer (6 pièces).

J 1721 – lettres d'Auguste Théodore de Girardot à Charles Louandre (2 pièces).

J 2146 – lettre d'Auguste Théodore de Girardot à Jean-Pierre Chevalier de Saint-Amand.

Bourges, Bibliothèque des Quatre Piliers

Ms.506-526 – Papiers de Girardot

Ms.506, Manuscrit et notes du volume publié en 1860 sur Roland sous le titre de *Les Ministres de la République. 1° Roland et Madame Roland* (Paris, Guillaumin, 1860, 267 p.) – 232 ff.

Ms.507. Manuscrit de l'ouvrage publié sous le titre *Essai sur les Assemblées provinciales et en particulier celle du Berry, 1778-1790* (Bourges, Vermeil, 1845), VII-432 p. (Incomplet) – 316 ff détachés.

Ms.508-512. 5 volumes du manuscrit et notes de l'ouvrage publié sous le titre *Des administrations départementales électives et collectives* (France, Belgique, Italie), 1790, an VIII » (Paris, Guillaumin, 1857), IV-407 p. 5 vol. 303 ff. – 225 ff. – 162 ff. – 281 ff. – 184 ff. et pièces.

Ms.513. Manuscrit du volume publié sous titre *Procès de Renée de France, dame de Montargis, contre Charles IX* (Nantes, Vve Mellinet, 1858). 1 cahier, 41 ff., 2 pièces.

Ms. 514. Correspondance et notes relatives à l'ouvrage *Des administrations départementales* (Paris, 1857). – 44 pièces en 1 portefeuille.

Ms. 517. Les notes et le manuscrit pour *Trésor de la Sainte Chapelle de Bourges*

- 3 pièces imprimés et les notes manuscrites de la partie non publiée de cet ouvrage, 91 ff.

Ms. 519. Catalogue des livres du baron de Girardot et correspondance relative à des dons de livres faits par lui à diverses bibliothèques publiques – 16 liasses de 221 pièces ou ff.

Ms. 520. Correspondance avec le Comité des travaux historiques et scientifiques [1840-1857] ; 577 ff.

Ms. 521. Correspondance avec le Comité des travaux historiques et scientifiques [1857-1880] ; 577 ff.

Ms. 522. Correspondances avec des sociétés savantes [Institut des provinces, Société des Antiquaires de France etc.] 1847-1856. 308 ff.

Ms. 523. Correspondances avec des sociétés savantes 1847-1856. 727 ff.

Ms. 524 . *Ambassade de Louis XI à Rome. 1477-1478.* Copie, avec introduction par le baron de Girardot, du manuscrit 243 de Bourges.

Ms. 525 – transcriptions diverses, 54 ff.

Ms.526 – *Histoire de Trianon. Histoire de la Malmaison* (sur la couverture, on lit, de la main de A. Gandilhon, « le manuscrit portait la mention au crayon : Manuscrit de Lescure, homme de lettres »). Copie incomplète. – 127 ff.

Bourges, Musée du Berry

Documentation concernant la collection de Girardot – les dons des années 1908, 1910, 1911, 1914, 1926.

Charenton-Le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine

Fonds de la Commission des monuments historiques

80/02/01 – liste des correspondants de la Commission

Lille, Archives départementales du Nord

Fonds de la Commission historique du département du Nord

15 J 9 - registres des procès verbaux de la Commission 1844-1856

15 J 10 - registres des procès verbaux de la Commission 1857-1866.

15 J 42 – correspondance et travaux des membres E-G – lettre de Girardot et réponses des membres.

Lisbonne, Arquivo Nacional da Torre do Tombo

Ministério do Reino, mç 2343, proc. 347 – lettre de demande de l'Ordre de l'Immaculée Conception de Vila Viçosa pour Girardot (2 pièces).

Montargis, Archives Municipales

Série PE - Bibliothèque publique et musée (1833-1876)

PE10 – correspondance relative aux dons pour le Musée de Montargis, 2 lettres de Girardot et 2 lettres où Girardot est mentionné.

PE12 - fol. 1-13, acte de fondation de la Société d'Émulation de l'Arrondissement de Montargis, 13 mai 1853.

PE13 – liste des membres de la Société d'Émulation de l'Arrondissement de Montargis.

Nantes, Archives départementales de la Loire-Atlantique

2 M art. 47 - Documents relatifs à la carrière administrative de Girardot

Nantes, Société Archéologique et Historique de Nantes et de Loire-Atlantique

Documentation concernant l'activité de la Société dans les années 1850-1880.

Orléans, Archives départementales du Loiret

EC 79126 - acte de mariage entre Auguste Théodore de Girardot et Charlotte Nicas.

EC118030 - acte de décès d'Auguste Théodore de Girardot.

3 E 28995 - contrat de mariage entre Auguste Théodore de Girardot et Charlotte Nicas.

Fonds de la Société historique et archéologique de l'Orléanais

446 J 3 – registres des procès verbaux de la Société.

446 J 15 – correspondance des membres de la Société– lettres de Girardot (3 pièces).

446 J 23 – listes des membres de la Société.

446 J 24 – nomination de Girardot et lettre de Girardot avec des remerciements

Site des archives modernes et contemporaines.

4 K 6 - arrêtés des sous-préfets de Montargis.

Paris, Archives de Paris

V3E N 1018 – acte de naissance reconstitué d'Auguste Théodore de Girardot

Paris, Archives des Musées Nationaux

Série G : Musée des Antiquités Nationales de St Germain-en-Laye

G2 [1862, 19 avril et 22 avril] - concours du baron de Girardot - moulage d'objets de collections de Nantes et de Loire-Inférieure, 3 p.

G6 [1903, 21 août] – acquisition d'une vase et d'une oenochoé de Marie de Girardot (11 juillet-24 septembre 1903), 5p.

Paris, Bibliothèque Mazarine

Ms 4530 / 2 / 45– lettre de Girardot à Prosper Faugère, 1 p. – [collection de Prosper Faugère ; recueil de documents sur la polémique entre Prosper Faugère et Michel Chasles au sujet des faux autographes de Pascal]

Paris, Bibliothèque nationale de France

CV-699-BIS – exemplaire annoté du *Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot*, Paris, 1879.

Ms.7890, fol. 25-44 – lettres de Girardot des années 1859-1877, adressées à Anatole de Montaiglon, professeur à l'École des Chartes, 10 pièces.

NAF 26973 – lettres reçus par Alexandre Denuelle ; fol. 254-259 – 3 lettres d'Auguste Théodore de Girardot.

NAF 24015 – fol. 434-452. – 12 lettres d'Auguste Théodore de Girardot à Jean-Baptiste Lassus, de la collection d'autographes du comte Maurice Allard du Chollet.

NAL 1396 – *Alais*, le recueil des manuscrits donné par Auguste Théodore de Girardot

NAF 24035 – *Notes sur les Artistes de Nantes* – manuscrit d'Auguste Théodore de Girardot

Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève

Ms. 4179 - fol. 36-37, lettre de Prosper Mérimée à Girardot.

Paris, Ecole supérieure des Beaux-Arts

Ms. 743 – lettres du baron Auguste de Girardot à Charles Garnier (3 pièces).

Ms. 444-450 - Papiers du baron Auguste de Girardot

444-446. Manuscrit de la *Description de la cathédrale de Bourges*.

444. Tome Ier. - 389 ff.

445. Tome II. - 179 ff.

446. Tome III. - 436 ff.

447. Manuscrit de *l'Histoire du chapitre de Bourges*, par le baron de Girardot. - 237 ff.

448. Notes archéologiques sur le Berry, par le baron de Girardot. - 322 ff.

449. Manuscrit de *l'Histoire et inventaire du trésor de Saint-Etienne de Bourges*, par le baron de Girardot. - 244 p.

450. *Les Artistes de la ville et de la cathédrale de Bourges*, par le baron de Girardot. - 396 ff et 8 pl.

Paris, Institut national d'histoire de l'art

Autographes 180, 45 - lettre de Jean-Baptiste Lassus à Girardot

Paris, Musée national du Moyen Âge - Thermes et hôtel de Cluny

Dossier d'acquisition du don de Girardot, 9640 à 9647 ; lettre de Girardot relative à l'atelier des silex taillés.

Pierrefitte-sur-Seine, Archives Nationales

Fonds du Ministère de l'Intérieure

F/1bI/161/11 - dossier personnel – carrière de Girardot dans l'administration publique (1839-1871).

Fonds concernant l'Exposition Universelle de 1867

F/12/5007 – liste des objets envoyés par Girardot.

Fonds du Comité des travaux historiques et scientifiques

F/17/2855 – dossier d'Auguste Théodore de Girardot (trois liasses 122 ff., 314 ff., 368 ff.)

Fonds de la Légion d'honneur

LH/ /1147/27 - dossier d'Auguste Théodore de Girardot.

LH/1147/39 - dossier de François Girardot.

LH/759/69 – dossier de Jules Destable, mari de Marie Henriette de Girardot-Destable.

Fonds de la Société nationale des Antiquaires de France

36/AS/57 – rapports sur les candidatures au titre du membre de la Société – fol. 227, rapport sur la candidature de Girardot.

36/AS/66 – correspondance des membres - fol. 148-158, 6 lettres de Girardot.

Sources imprimées

Annuaire de l'Institut des provinces et des congrès scientifiques, t. 14, 1862, p. 558-561.

Archéologie préhistorique gauloise, etc. Compte-rendu des objets exposés au foyer du théâtre de la Renaissance, du 19 au 26 août 1875, Nantes, 1875.

Bibliothèque de l'école des chartes, t. 2, 1841, p. 309-310.

BOYER, Hippolyte, « Lettres adressées à Pérémé », *Compte rendu des travaux de la Société du Berry à Paris*, vol. 10, 1862-1863, p. 101-102.

BREUIL, Henry, GOY (de), Pierre. « Note sur une sépulture antique de la rue de Dun, découverte en 1849 », *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. 27, 1903, p. 158-173.

Catalogue des lettres autographes, documents historiques, curiosités révolutionnaires, livres, sceaux, etc., composant le cabinet de M. le baron de Girardot, catalogue de vente, 15-17 juillet, Paris, 1879.

Catalogue raisonné de l'exposition des Beaux-Arts, archéologie et peinture ancienne, Nantes, 1872.

COROT, Henry, « Les vases de bronze préromains trouvés en France », *Bulletin monumental*, vol. 65, 1901, p. 568.

DU SOMMERARD, Edmond, *Exposition universelle de 1867 à Paris. Commission de l'histoire du travail. Rapport*, Paris, 1867.

Exposition rétrospective de Beaux-Arts ouverte le 1^{er} mai 1876 dans la Halle Saint-Louis. Catalogue, Orléans, 1876.

Exposition universelle de 1867 à Paris. Catalogue général. Histoire du travail et monuments historiques, Paris, 1867.

FONTAINE, Pierre, *Manuel de l'amateur d'autographes*, Paris, 1836.

FROEHNER, Wilhelm, « Les trois bouchées du pain », *Revue archéologique*, vol. 14, 1866, p. 316-317.

LESCURE (de), Adolphe, *Les autographes et le goût des autographes en France et à l'étranger : portraits, caractères, anecdotes, curiosités*, Paris, 1865.

LEVAIN, Alexandre, *Catalogue des tableaux, dessins, gravures, sculptures et objets d'art appartenant au musée de Montargis*, Montargis, 1864.

LEVAIN, Alexandre, *Catalogue des tableaux, dessins, gravures, sculptures et objets d'art appartenant au musée de Montargis*, Montargis, 1874.

LEVAIN, Alexandre, *Poésies : sur les bancs, dix ans plus tard*, Orléans, 1859.

MAILLARD, Emile, *Nantes et le département au XIXe siècle. Littérateurs, savants, musiciens et hommes distingués*, Nantes, 1891.

MAUDUIT, Aristide, *Les pierres du Grand-Pressigny, près de Tours*, Nantes, 1866.

MÉRIMÉE, Prosper, *Correspondance générale*, t. IV-VI, Paris, 1974.

MICHEL, Edmond, « Le Bon A. Th. de Girardot, archéologue, sa vie, son œuvre », *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, t. 1, 1883, p.129-152.

MARTINEAU, Joseph, « Critique historique. Des Administrations départementales électives et collectives de 1790 à l'an VIII, de M. le Bon de Girardot », *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. II, 1857, p. 196-199.

MONIN, Henry, *Monuments des anciens idiomes gaulois*, Paris-Besançon, 1861, p. 71-72.

MOWAT, Robert, « Les types de Mercure assis, de Mercure barbu et de Mercure tricéphate », *Bulletin monumental*, vol. 42, 1876, p. 352.

RÉVÉREND, Albert, *Titres, anoblissements et pairies de la Restauration, 1814-1830*, t. 2, Paris, 1874

RÉVÉREND, Albert, *Les familles titrées et anoblies au XIXe siècle. Titres et confirmations de titres. Monarchie de Juillet, 2^e République - 2^e Empire – 3^e République. 1830-1908*, Paris, 1874.

RÉVÉREND, Albert, *Album des Armoires concédées par Napoléon 1^{er}. 1800-1815*, Paris, 1911.

BIBLIOGRAPHIE

ADHÉMAR, Jean, *La France romantique : les lithographies de paysage au XIXe siècle*, Paris, 1997 (éd. originale 1937).

ANGRAND, Pierre, *Histoire des musées de province au XIXe siècle*, t. IV, Les Sables d'Olonne, 1986.

APTEL, Claire, « La fortune de Thomas (II) Dobrée », dans SANTROT, Jacques (dir.), *Thomas Dobrée (1810-1895). Un homme, un musée*, Nantes, 1997, p. 116-117.

APTEL, Claire, « Thomas (II) Dobrée, un collectionneur en province », dans SANTROT, Jacques (dir.), *Thomas Dobrée (1810-1895). Un homme, un musée*, Nantes, 1997, p. 116-117.

Autrefois comme un royaume. Le Languedoc dans les « Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France » du baron Taylor, catalogue d'exposition sous la direction de MENGES-MIRONNEAU, Claude, MIRONNEAU, Paul, SAULE-SORBÉ, Hélène, Pau, Musée national du château de Pau, 28 novembre 2003-29 février 2004, Pau, 2003.

AVISSEAU, Mathilde, « La collection d'antiquités de deux bourgeois amateurs du XIXe siècle, les frères Dutuit », dans LAURENS, Annie-France, POMIAN, Krzysztof (dir.), *L'Anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, 1992, p. 298-306.

BAILLY, Pierre, « Découvertes archéologiques inédites d'après les dessins de Jules Dumoutet, membre de la Commission historique du Cher créée en 1849 », dans *Actes du 100^e congrès national des sociétés savantes. Section d'archéologie et d'histoire de l'art. Archéologie urbaine*, Paris, 1976, p. 343-355.

BAILLY, Pierre, « Quelques aspects de l'œuvre archéologique et ethnographique d'Alfred Vivier de La Chaussée (Bourges 1833-1859) », *Revue de l'Académie du Centre*, 102 année, 1976, p. 64-71.

BAILLY, Pierre, « L'Étrurie aux Musées de Bourges », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n°88-89, mars-juin 1987, p. 35-51.

BENDAHMANE, Gérard, DECELLE, Jean-Michel, *Quand le Pas-de-Calais s'exposait : expositions universelles et internationales, expositions régionales et thématiques de 1851 à 1939*, Dainville, 2005.

BERCE, Françoise, «Arcisse de Caumont et les Sociétés savantes», dans NORA, Pierre [dir.], *Les Lieux de mémoire. La Nation*, t. 2, Paris, 1986, p. 533-567.

BOSVIN, Robert, « François-Alexandre Hazé », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 92-193, Bourges, 2013, p. 5-165.

BRISAC, Catherine, LENIAUD, Jean-Michel, «Adolphe-Napoléon Didron ou les media au service de l'art chrétien», *Revue de l'Art*, 77, 1987, p. 33-42.

CHALINE, Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, Paris, 1995.

CHANUT, Jean-Marie, HEFER, Jean, MAIRESSE, Jacques, POSTEL-VINAY, Gilles, «Les disparités de salaires en France au XIXe siècle», *Histoire & Mesure*, vol. 10, n°3-4, 1995, p. 381-409.

CHARPY, Manuel, « Les techniques archaïques. Produits d'un autre temps et produits artisanaux dans les expositions universelles », dans CARRÉ, Anne-Laure, CORCY, Marie-Sophie, DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Christiane, HILAIRE-PÉREZ Liliane (dir.), *Les expositions universelles en France au XIXe siècle. Techniques, publiques, patrimoine*, Paris, 2012, p. 279-297.

CHARPY, Manuel, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 34, 2007, p. 105-128.

CHAPU, Philippe, *Les sculptures du Moyen Age conservées dans les musées de Bourges*, mémoire du 3^e cycle de l'École du Louvre, 1970.

CROSSLEY, Ceri, *French historians and romanticism. Thierry, Guizot, The Saint-Simonians, Quinet, Michelet*, Londres – New York, 1993.

CUEILLE, Sophie, «Jules Charvet (1824-1882), antiquaire parisien et alpicoin», dans RIBAUT, Jean-Yves (dir.) *Mécènes et collectionneurs. Les variantes d'une passion*, Paris, 1999, p. 223-237.

DEWACHTER Michel, «L'Égypte et Bourges. Histoire d'une collection orientale du Berry», *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n°93, juin 1988, p. 3-35.

DIDRON, Alphonse-Napoléon, «Rapport sur les travaux exécutés à la cathédrale de Bourges avant 1848 », *Mémoires de la société des antiquaires du Centre*, vol. XVI, p. 173-208.

DION-TENENBAUM, Anne, « Les marchands de curiosités à travers les achats du Garde-Meuble sous la monarchie de Juillet », dans PRETI-HAMARD, Monica, SÉNÉCHAL, Philippe [dir.], *Collections et marché d'art en France, 1789-1848*, Rennes, 2005, p. 229-241.

- DUPONT-SOMMER, André, « Prosper Mérimée et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 114^e année, n°4, 1970, p. 626-648.
- FOUCART, Bruno (dir.), *Adrien Dauzats et « Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France » du baron Taylor*, Paris, 1990.
- GALLIOT-RATEAU, Véronique, *Henry de Triqueti 1803-1874, sculpteur. Collection du Musée des Beaux-Arts d'Orléans*, Orléans, 2009.
- GARDÈS, Pascale, « Une certaine idée du musée », *Henri de Triqueti 1803-1874. Le sculpteur des princes*, catalogue d'exposition sous la direction de LEMAISTRE, Jay-Leroy, DION-TENENBAUM, Anne, BRUGEROLLES, Emmanuelle, Musée Girodet, Montargis, Musée des Beaux-Arts, 3 octobre 2007-6 janvier 2008, Paris, 2007, p. 107-111.
- GASNIER, Thierry, « Le local », dans NORA, Pierre [dir.], *Lieux de Mémoires. La Nation*, t. 2, Paris, Gallimard, 1997, p. 3423.
- GERSON, Stéphane, *Pride of place. Local memories and political culture in Nineteenth-Century France*, London, 2003.
- GRAN-AYMERICH, Ève, « Introduction. L'archéologie : histoire d'une science, naissance d'un patrimoine », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 115-2, 2008, p. 7-18.
- GRAN-AYMERICH Ève, GRAN-AYMERICH, Jean, « La collection Campana dans les musées de province et le problème de la restauration », dans LAURENS, Annie-France, POMIAN, Krzysztof (dir.), *L'Anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, 1992, p. 123-132.
- GROENEN, Marc, *Pour une histoire de la préhistoire. Le paléolithique*, Grenoble, 1994.
- GUILHERMY (de), Ferdinand, « Didron », *Annales archéologiques*, Paris, 1868, t. 25, p. 375-395.
- GUINARD, Paul, « La découverte du Languedoc par les dessinateurs romantiques : Dauzats et Chapuy à Albi », *Annales du Midi*, t. 68, 1968, p. 449-459.
- HELLMANN, Marie-Christine, « Wilhelm Froehner, un collectionneur pas comme les autres », dans LAURENS, Annie-France, POMIAN, Krzysztof (dir.), *L'Anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, 1992, p. 251-264.

JANNOT, Jean-René, « Une fibule étrusque à l'embouchure de la Loire. La fibule d'or de Saint-Aignan (Loire-Atlantique) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 99, 1992, p. 1-12.

FAVIÈRE, Jean, « Jean-Baptiste Bouillet, correspondant auvergnat du baron de Girardot », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n°59, décembre 1979 p. 82-85.

GALICKA, Izabella, SYGIETYŃSKA, Hanna, *Katalog zabytków sztuki w Polsce. T. X. Dawne województwo warszawskie*, Varsovie, 1977. [Catalogue des monuments historiques en Pologne. L'ancienne voïevodie de Varsovie]

HUREL, Arnaud, *La France préhistorienne de 1789 à 1941*, Paris, 2007.

La jeunesse des musées. Les musées de France au XIXe siècle, catalogue d'exposition sous la direction de GEORGEL, Chantal, Paris, Musée d'Orsay, 7 février -8 mai 1994, Paris, 1994.

LARAT, Jean, *L'Auvergne et le Velay. Les artistes découvrent les provinces*, Clermont-Ferrand, 1964, p. 57-58.

La Sainte-Chapelle de Bourges : une fondation disparue de Jean de France, duc de Berry, catalogue d'exposition sous la direction de CHANCEL-BARDELOT (de), Béatrice, RAYNAUD, Clémence, Bourges, Musée du Berry, 26 juin 2004-31 octobre 2004, Paris et Bourges, 2004.

LEMAIRE, Jean-François, « Le chirurgien-baron François GIRARDOT (1773-1831), un oublié de l'Histoire », *Histoire des sciences médicales*, t. XIV, n°1, 1980, p. 107-114.

LENIAUD, Jean-Michel. « Ecole des chartes et la formation des élites (XIXe siècle) », *La Revue administrative*, vol. XLVI, 1993, p. 618-624.

LENIAUD, Jean-Michel, *Jean-Baptiste Lassus (1807-1857) ou le temps retrouvé des cathédrales*, Paris, 1980.

LENIAUD, Jean-Michel, *Les archipels du passée*, Paris, 2002.

LUCAS, Jean-Jacques, *Collectionneurs en province : Ouest-Atlantique (1870-1953)*, Rennes, 2012.

KEPPER (de), Anne-Gaëlle, « Les manuscrits de Jules Dumoutet », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 144/145, 2001/2002, p. 13-24.

MAINTEROT, Philippe, *Aux origines de l'égyptologie. Voyages et collections de Frédéric Cailliaud 1787-1869*, Rennes, 2011.

- MAINTEROT, Philippe, « La redécouverte des collections de Frédéric Cailliaud : contribution à l'histoire de l'égyptologie », *Histoire de l'Art*, n° 62, mai 2008, p. 43-54.
- MAYER, Jannie, « Les premiers travaux de Lassus et Viollet-le-Duc à Notre-Dame de Paris : la galerie des Rois et les niches des contreforts de la façade ouest, 1844-1846 », *Bulletin Monumental*, t. 157, n°4, 1999, p. 355-365.
- MOLLIER, Yves-Jean (dir.), *Le commerce de la librairie en France au XIXe siècle. 1789-1914*, Paris, 1997.
- MUENSTERBERGER, Werner, *Collecting: An Unruly Passion: Psychological Perspectives*, Princeton, 1994.
- NAHON, Pierre, *Les marchands d'art en France : XIXe et XXe siècles*, Paris, 1998.
- NOUEL, André, *La civilisation néolithique (Beauce, Loire moyenne, Gâtinais). Sur les traces de nos ancêtres préhistoriques*, Orléans, 1961.
- PARSIS-BARUBÉ, Odile, *La province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, 2011.
- PEARCE, Susan, *on collecting. An investigation into collecting in the European tradition*, Londres, New York, 1995.
- POULOT, Dominique, « L'histoire des collections entre l'histoire de l'art et l'histoire », dans PRETI-HAMARD, Monica, SÉNÉCHAL, Philippe [dir.], *Collections et marché d'art en France, 1789-1848*, Rennes, 2005, p. 431-445.
- PELLISIER, Catherine, « Collections et collectionneurs à Lyon au XIXe siècle », *Mécènes et collectionneurs* vol. II, Paris, 1999, p.105-119.
- PIRAULT, Lionel, ROUAUD-ROUAZE, Isabelle, « Les précurseurs de l'archéologie nantaise », *303. Arts, recherches et créations*, vol. 50, 1996, p. 5-19.
- PIRE, Jean-Miguel, *Sociologie d'un volontarisme culturel fondateur. Guizot et le gouvernement des esprits (1814-1841)*, Paris, 2002.
- POMIAN, Krzysztof, « Les deux pôles de la curiosité antiquaire », dans LAURENS, Annie-France, POMIAN, Krzysztof (dir.), *L'Anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, 1992, p. 59-68.
- PRÉVOST, Marie-Laure, « Vrain Lucas, le Balzac du faux », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 13, 2003, p. 59-69.

RICHARD, Nathalie, *L'Invention de la préhistoire*, Paris, 1992.

SAULE-SORBÉ, Hélène (dir.), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France du baron Taylor. Languedoc*, Paris, 2002.

SCHROEDER-GODEHUS, Brigitte, RASMUSSEN, Anne, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions Universelles 1851-1992*, Paris, 1992, p. 76-83.

SENEFELDER, Aloys, *L'Art de la lithographie*, Paris, 1819.

SANTROT, Jacques, MONTEIL, Marial, «La naissance de l'archéologie à Nantes (1500-1860)», *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 118 (n°3), 2011, p. 35-54.

SANROT, Marie-Hélène, « Fortuné Parenteau (1814-1882) et Pitre de Lisle du Dreneuc (1846-1924) collectionneurs et conservateurs passionnés », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 118-3, 2011, p. 151-242.

SCHNAPP, Alain, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, 1993.

THEIS, Laurent, « Guizot et les institutions de mémoire », dans NORA, Pierre [dir.], *Les Lieux de mémoire. La Nation*, t. 2, Paris, 1986, p. 569-592.

THORAL, Marie-Cécile, « Naissance d'une classe sociale : les fonctionnaires de bureau, du Consulat à la Monarchie de Juillet. Le cas de l'Isère. », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°32, 2006, p. 93-110.

TORNEUX, Marcel, *Étienne Charavay : sa vie et ses travaux*, Paris, 1900.

WIEDEMANN, Michel, « Léo Drouyn en aquafortiste », dans le catalogue d'exposition sous la direction de LARRIEU, Bernard, *Léo Drouyn aquafortiste. À la découverte d'un trésor de plaques en cuivre*, Bordeaux, 2003, p. 85-88.

WITCZAK, Adam, « François Girardot (1773-1831), chirurg polskiego Pułku Szwoleżerów Gwardii Napoleona I », *Archiwum Historii i Filozofii Medycyny*, t. 59, 1996, p. 391-404.